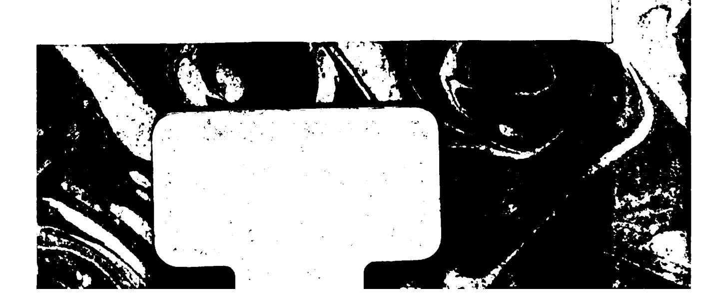
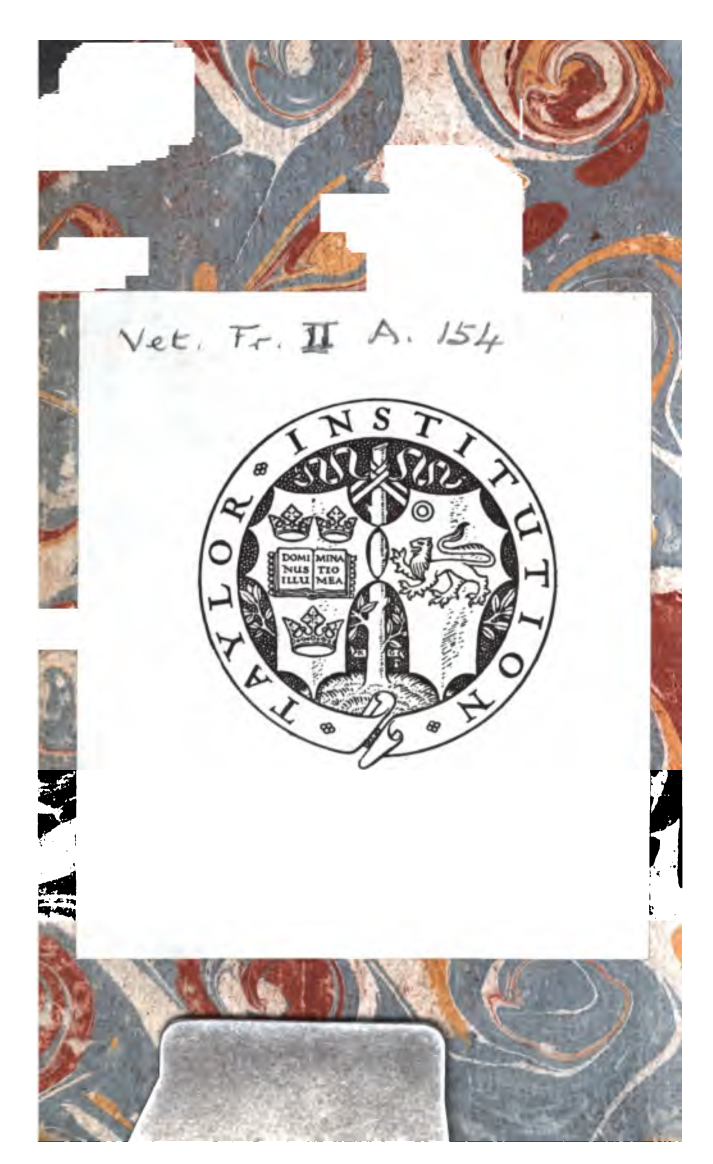





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA






Vet. Fr. II A. 154
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

LETTRES
DE
STÉPHANIE,
ROMAN HISTORIQUE,
EN TROIS PARTIES.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,
Rue de Tournon, au Bureau du *Journal des Dames*, vis-à-vis l'hôtel de Nivernois, s'adresser à M. DÉRIAUX:
ET
Chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

M. DCC. LXXVIII.



STÉPHANIE.



LETTRE XXXIV.

De FLORIZENE, *à* ELÉONORE.

QUAND le ſort me trahit, quand tout m'accable, que me parlez-vous de remords, d'égards & de pitié? Le ſeul deſir de la vengeance ſe fait entendre à mon ame: échouer eſt ma ſeule crainte. Qui? moi, je balancerois à perdre ma rivale!.... Je ne prends point pour la vertu, les incertitudes d'un cœur qui tremble, au moment d'exécuter ſes projets. Le repentir n'eſt que foibleſſe: je ne le connois point. Mon reſſentiment eſt juſte; & ne fût-ce enfin que pour l'intérêt de votre gloire, je ne pen-

ſerai jamais que vous m'euſſiez ſervie, ſi vous m'aviez déſapprouvée.

Quoi donc! je n'aurois pas le droit d'affliger qui me nuit, de punir de mes tourmens celle qui m'y condamne! Qu'elle en ſoit, ou non, la cauſe involontaire, que fait à mon outrage ſa prétendue innocence? On l'admire, on l'adore, on me dédaigne; & je lui pardonnerois! & c'eſt elle que vous plaignez!.. Où ſont mes torts? *N'ayant pour Fernand que de l'indifférence, devrois-je tant haïr Stéphanie?* Mais, quelle femme n'eſt point l'ennemie de celle qu'on lui préfere? Sur-tout, revenez de l'idée où vous êtes, qu'elle ne peut prétendre à l'hymen de Fernand. Mieux qu'elle ne le croit, je ſuis inſtruite de ce qui la regarde. J'ai lu dans ſon ame; & c'eſt d'elle auſſi que j'ai appris à connoître la mienne. Avant qu'elle vînt habiter cette maiſon, je gémiſſois de toutes les dépendances de mon ſexe; je n'étois ſupérieure à rien. Les bizarreries du Public, la tyrannie des époux, l'empire des préjugés, le joug des loix, celui même

des parens, qui doit cesser avec l'enfance, tout m'en imposoit. J'allois, comme vous, Eléonore, victime d'une éducation timide, me soumettre aux erreurs de l'opinion. Stéphanie, au prix de tout mon repos, a contraint mon ame à se replier sur elle-même : elle en a développé les forces ; & je m'acquitte, en essayant d'exercer les siennes.

Cependant, vos frayeurs ne peuvent me rendre votre zele, ni votre amitié, suspects : dans l'état où je suis, comment redouterois-je votre abandon ? Le Ciel même s'est déclaré contre moi, en m'enlevant un pere. J'avois fait agir Félici ; Ferdinand & Isabelle avoient parlé : le désespoir de Ximenès, le chagrin de Stéphanie surpassoient mon attente..... la mort impitoyable..... O regrets, regrets peut-être éternels !.... j'allois, gardant un cœur libre, enchaîner Fernand, & n'appartenir qu'à moi. Les lenteurs de Madame de Céléria, lorsque nous eûmes quitté mon malheureux pere, le plus étonnant concours de circonstances,

& jusqu'à vous-même, jusqu'à cette foiblesse qui vous prit alors, vinrent m'arracher la victoire, en apparence, la plus certaine. Je douterois enfin si tout ce qui s'est passé n'est point un songe, sans ma douleur extrême, sans les mouvemens de rage qu'excitent en moi Stéphanie, Fernand, le sort, & mon infortune; sans les pleurs feints ou véritables de Madame de Céléria, qui empêchent qu'on ose la presser de fixer, au plutôt, l'union qu'elle desire.

Stéphanie, dites-vous, tremblante au seul nom de Rosemont, n'aime point Fernand. *Elle ne l'aime point!....* vous en êtes sûre : *l'obscurité de sa naissance, ses sentimens pour Milord, ne peuvent (si Ximenès formoit le vœu insensé d'être à elle) lui permettre d'y consentir jamais.* Cherchez, cherchez pour l'avenir d'autres motifs de sécurité. Stéphanie n'étoit point née pour être obscure, & peut-être n'est-elle point insensible à l'amour de Fernand; surtout, je répondrois que le don de sa main charmeroit sa vanité. Rosemont, qui vous

rassure..... eh bien ! Rosemont.... elle est sa fille, & il est le même que Sidley.

Blâmerez-vous encore ma haine ? je sens que cette nouvelle ne fait que l'accroître. Fernand, jusqu'à ce jour, n'en est point instruit ; mais il peut l'apprendre ; mais elle est son égale : il est libre, & je crains tout. J'aurois déjà fait pressentir le Duc Ximenès, sur la passion extravagante de l'héritier de son nom, si je n'étois certaine que les fureurs du pere, obtiendront du fils, bien moins que sa tendresse. C'est à votre oncle (& malheureusement je ne puis le voir), c'est à Félici de me délivrer, au plutôt, de celle que j'abhorre; ou, ne ménageant plus rien, le prétendu Sidley rentrera, par mes soins, au pouvoir du Tribunal qui l'avoit dû proscrire : vous-même, en y réfléchissant, vous trouverez que ma conscience me l'ordonne. Enfin, mon parti est pris ; & vos tentatives, pour m'en détourner, seroient vaines.

N'ayez nul doute, au sujet de la naissance de l'Angloise. On s'en est informé,

par mon ordre, dans sa patrie, & précisément chez Clarence, son amie la plus chere. Je ne vous recommande point de garder un secret qui importe à nos desseins : confiez-le toutefois à Félici. J'ignore quand je le verrai. Madame de Céléria s'obstine à n'admettre que le très-petit nombre de personnes, dont elle ne peut décemment refuser les visites. Dites-lui que je la désapprouve ; dites-lui que je le distingue ; irritez sa jalousie ; appuyez sur les dégoûts qu'on lui donne. Je vous ai fait connoître son caractere : partez de cette connoissance.

J'apprends, à l'instant même, le retour de Dom Lope. Vous savez combien son sang-froid insultant, sa morale, sa sagesse austere, son esprit méthodique, & jusqu'à sa belle figure, me déplaisent ! Il est cependant très-essentiel de le mettre dans nos intérêts : je vais ne rien épargner pour y réussir. Félici est tout-puissant ; Dom Lope est ambitieux : le succès lui sera facile. Pour vous, Eléonore, en reprenant cette gaieté qui vous rend plus jolie, vous le gagnerez,

ſans qu'il puiſſe s'en défendre : la mienne renaîtra, lorſque je verrai Stéphanie auſſi malheureuſe que je le ſuis devenue par elle. Prévenez adroitement Dom Lope contre elle ; diſpoſez de moi, dans toutes les occaſions ; & croyez qu'il n'y aura point de momens, où je ne ſois à vous.





LETTRE XXXV.

De CLARENCE, à STÉPHANIE.

O MON amie ! ô vous qui, chaque jour, me devenez plus intéressante, que j'aurois de choses à vous dire, sur-tout, relativement à votre derniere lettre !.... Mais, quelle surprise ! on m'annonce Dom Almanza, qui vous quitte, qui me donnera de vos nouvelles, qui ne me parlera que de vous : il arrive, dit-on, & peut-être à l'instant même. Ah ! que ne peut-il m'apprendre que vous êtes heureuse ?.... oserai-je vous l'avouer ? Brûlant du desir de lui faire mille questions à votre sujet, il en est..... ô ma chere Stéphanie ! sans doute mes craintes ne sont point fondées. Cependant, pour la premiere fois de ma vie, j'hésite à vous ouvrir mon ame..... Lisez, lisez, du moins, une lettre de Madame de Norsey, qui vous appartient plus

qu'à moi; car, c'eſt de vous ſeule qu'elle eſt remplie..... Que j'aurois de chagrin, ſi Dom Almanza ne m'en apportoit point de vous ! à peine aura-t-il annoncé ſon départ. L'état inquiétant de Milédi Belton, tante de ſa femme, l'aura déterminé ſi vîte !... Je connois ſon ame..... j'entends..... c'eſt lui..... c'eſt lui ! je vous quitte : je vole au-devant de Dom Almanza, pour m'entretenir de vous. J'écrirai à la Marquiſe; offrez-lui mes ſentimens.



LETTRE de Madame DE NORSEY, *envoyée par Clarence à Stéphanie.*

MON Dieu ! je n'en doute point : *Vous me regrettez plus que jamais !* Stéphanie eſt abſente; voilà le mot, le voilà dit. *Vous nous aimez l'une & l'autre.* Fort bien encore ! mais, tenez, Clarence, notre partage eſt plus inégal que vous ne penſez. N'importe; je pardonne à vous, à Stéphanie même, toutes les préférences que

votre cœur lui donne. Vos ſentimens pour elle me la rendent plus chere : mais, qu'elle ne s'attende point à trouver par-tout des rivales auſſi généreuſes !.... A propos de rivale, ne voilà-t-il pas Florizene qui me vient dans l'idée ? Eh bien ! par exemple, répétez ſans ceſſe, à votre divine amie, que cette Florizene n'eſt point capable d'avoir la même condeſcendance que moi, pour ſes triomphes, ſes droits, ſa modeſtie, tout ce qui lui aſſure des ſuccès flatteurs, & des ennemies implacables. Le Chevalier de Roſenne, (eſt-ce qu'il ne m'attendoit pas exprès, pour me raconter des merveilles d'une certaine mignature qui lui tourne la tête ?) mon frere, dis-je, a cependant quelques momens de raiſon; &, dans ces momens-là, il parle de Florizene, d'une maniere, d'un ton ! en vérité, il m'étonne, il m'alarme; il jure, qu'elle eſt ſi méchante ! & il ſemble ne vouloir pas dire tout ce qu'il ſait. J'ai pourtant deviné, à travers ſa haute prudence, qu'elle eſt altiere, entreprenante, ambitieuſe, co-

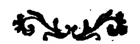
quette, froide, réfléchie; qu'elle sait feindre, qu'elle sait même se taire. Rosenne est indigné, sur-tout, de ce qu'elle n'aime point cette charmante Madame de Céléria, cette mere si tendre, & seulement trop prévenue en faveur de sa fille. Je lui ai parlé des charmes, du mérite, des malheurs de Stéphanie, & de votre amitié pour elle. Florizene, s'est-il écrié, Florizene ne peut donc manquer de la haïr. Il craint jusques à des noirceurs; il veut que je vous le dise; & votre amie reste en Espagne!..... Si elle savoit, combien son séjour y peut être imprudent! Mais, comment vous montrer toutes mes inquiétudes? je vous en causerois de trop vives.... vous n'entendriez pas raison; vous me mettriez au désespoir, en fureur peut-être! Enfin, il suffit de vous dire que je souhaite, plus que jamais, de voir Stéphanie embellir la France, se rendre à mes vœux, & s'arracher aux périls qui la menacent. Tenez! s'il se pouvoit qu'un homme fût tel que le Chevalier m'a dépeint Fer-

nand, ſix chevaux, fendant l'air, pour s'en éloigner, ſeroient trop lents encore. Quoi! *tous les droits à l'eſtime, toutes les ſéductions !* Né pour la gloire, fait pour plaire, n'ayant, dit-il, que le ſeul défaut de ne point connoître l'amour; & puis, qu'il devint ſenſible, Dieu ſait à quel point il ſeroit redoutable!.... Quant à ſa paſſion pour Mademoiſelle de Céléria, quoiqu'ils fuſſent déjà deſtinés l'un à l'autre, s'ils s'adorent, (Stéphanie le prétend, le croit), c'étoit, au moins, avec une extrême diſcrétion! mon frere n'en a rien vu. Encore un coup, il n'a remarqué, dans Florizene, que l'orgueil d'une telle alliance. En voilà trop, peut-être, ſur cet article.... A propos, un de mes compatriotes s'aviſe d'avoir pour moi une vénération qui ne reſſemble à rien. Bon, ſi j'en étois l'objet; mais elle ne porte que ſur mon ſéjour à Londres. Jeune & jolie, dit ce Monſieur, avoir été y chercher la ſageſſe, cela eſt héroïque! Je proteſte que je n'ai voyagé que pour l'amitié: il me ſoutient le contraire. Je de-

mande ce qu'il y a de mieux dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne ? Il s'écrie que c'eſt une nation qui *penſe*. Je réponds que ce n'eſt pas aſſez vîte. Il croit que c'eſt par commiſération pour ma patrie, que je n'exalte point la vôtre ; &, comme je ſuis vraiment citoyenne, cet excès d'humilité (je ne puis la ſouffrir dans un François *) me donne une humeur qui ne me fait pas mal reſſembler à Milord Clarence. Vous connoiſſez, toutefois, mon eſtime pour lui : parlez-moi de ſa ſanté, de ſon procès, de ce qui vous touche. J'ai revu ma mere, avec une joie égale à la ſienne. Elle veut que vous ſoyez parfaite. Ce n'eſt pas ma faute ; car je vous loue peu... Je crois faire plus, en vous aimant.

---

* Dans ce ſiecle-ci, Madame de Norſey auroit eu de l'humeur contre plus d'un François.





LETTRE XXXVI.

De Dom FERNAND, *à Dom* ALMANZA.

FALLOIT-IL m'arracher l'aveu de cet amour, dont vous avez trop vu l'excès? Pouvois-je me défendre de votre attendrissement, du mien, de mon trouble? Tout se réunissoit contre moi. Je me séparois de vous avec peine. Vous alliez revoir les lieux où la vertu, la beauté, où Stéphanie enfin a pris naissance: quelques mots qui vous échapperent, à son sujet, pénétrerent mon ame, me firent perdre ce qui me restoit de raison. Vous m'ouvrîtes votre sein; & votre dangereuse compassion.... Que dis-je? Avec quelle adresse, hélas! vous m'avez contraint à vous ouvrir mon cœur; ce cœur plus inquiet, plus agité, plus malheureux, s'il est possible, depuis cette fatale confidence! Ah! cruel! ne

m'auriez-vous ſurpris mon ſecret, que pour ajouter à mes tourmens, que pour m'enlever l'unique bien que le ſort n'a oſé me ravir, le plaiſir funeſte de voir, d'adorer Stéphanie, de l'adorer en ſilence, & ſurtout, ſans nul danger pour ſa gloire, ni pour ſon repos ?

Eh ! pourquoi me répéter ſans ceſſe, que je ne puis être à elle ? Je le ſais, n'en doutez point : mais, nul autre obſtacle, que ſon indifférence, ne ſeroit invincible à mon amour. J'aurois tout bravé, tout entrepris ; j'aurois renoncé (s'il l'avoit fallu), pour elle, aux honneurs, à la fortune, à ma patrie même. Exilé, errant, proſcrit, abandonné des hommes, pourſuivi du Ciel, l'époux, l'heureux époux de Stéphanie, n'ayant que ſon cœur pour aſyle, que la vertu pour guide, auroit trouvé ſon partage digne d'envie : mais, hélas ! ma poſition eſt telle que, ſi l'on nous épioit l'un & l'autre (je me ſers de votre expreſſion), il ſeroit impoſſible au cœur le plus jaloux, de n'être pas dé-

ſarmé, en contemplant les maux de ma deſtinée inſurmontable, l'inutile & l'éternel déſeſpoir d'une paſſion ſans retour. Cependant, qu'on ſe garde de me priver de Stéphanie! Rien n'eſt à craindre pour elle, en ces lieux; & ce n'eſt que ſon abſence qu'il y faut redouter pour moi. Un ſeul de ſes regards, commande à mes tranſports. Qu'aurois-je à ménager, ſi je l'avois perdue? Combien d'éclats imprudens, dont vous ſeriez la cauſe! Et, ſi ce n'étoit pas vous oppoſer aſſez, mon ſecret enfin ne vous appartient point: le renfermer eſt un devoir; la ſeule probité vous l'impoſe. Que dis-je? Ah! je ſuis devenu injuſte pour ceux mêmes que j'eſtime le plus. C'eſt, de ma conduite, que dépend la vôtre. J'ai obtenu de vous la promeſſe de ne point tromper ma confiance, ſi la mienne vous étoit donnée ſans réſerve: je garderai mon ſerment, & vous, votre parole.

Mon fatal hymen, ſelon toute apparence, ne s'accomplira point, avant votre retour; & j'en ſuis venu au point de ne

ſavoir s'il me ſeroit plus odieux de le ſubir enfin, que de l'appréhender toujours. Dom Lope oſe encore, depuis qu'il a vu Stéphanie, me faire l'éloge de Florizene ! Dom Lope, lui ſeul.... O Almanza, Almanza, votre ame eſt ſenſible ; n'arrêtez point les yeux ſur les horreurs qui m'environnent : l'union déteſtée qui s'apprête, l'amour malheureux qui m'aſſervit; de toutes parts, des chaînes affreuſes & indiſſolubles ! Quels droits n'aurois-je pas à votre intérêt ? Ah ! mes ſentimens ne m'en donnent pas moins à votre amitié.





LETTRE XXXVII.

De STÉPHANIE, *à* CLARENCE.

EH bien! mon cœur va s'efforcer d'être heureux, ou, du moins, plus calme. Privé de tout eſpoir, on peut cependant retrouver des forces au ſein de l'amitié. Je ne le ſais que trop: elle n'enlevera point au deſtin ſa victime; mais il faut s'y ſoumettre, ſans foibleſſe, ſans murmure; & pourvu que jamais le remord...... Non, ma chere Clarence! non: eh! qui peut, ſi vous me rendez juſtice, vous faire héſiter à m'ouvrir votre ame?... *Pour la premiere fois*, une réſerve cruelle a pris la place de ces épanchemens qui m'étoient ſi chers. J'ai frémi de votre ſilence. Eclairciſſez-moi ce myſtere: quel qu'il ſoit, oſez vous montrer injuſte, plutôt que défiante. Il me ſuffira que l'amitié m'avertiſſe; & alors, le plus ſévere examen.... Que dis-je?

les dangers qu'on m'exagere, ne ſont point ſans doute ceux que me ſuſcita mon infortune. Florizene, Fernand! que peuvent-ils contre moi! Sûre d'être haïe de l'une, je ne la ſoupçonnerois pas, pour cela, de pouvoir ſe dégrader juſqu'à me nuire. Pour Fernand, il eſt peut-être plus ſupérieur encore à ſon ſexe, qu'il n'eſt poſſible de ſe l'imaginer: mais fuir ceux que l'on eſtime!... *S'il devenoit ſenſible*, dit Madame de Norſey, *il ſeroit trop redoutable.* Eh! pourquoi s'obſtine-t-elle à le croire dangereux? Hélas! reſter libre, paroît l'unique vœu de ſon cœur indifférent: mais, mon amie, s'il cede à ceux d'un pere, avec peine, & tout l'annonce; quel avenir il ſe prépare! Sa douleur vous accableroit. Que vous êtes heureuſe, de n'en pas être témoin! Je ne puis la ſoutenir. En vain, il travaille à la ſurmonter; je l'apperçois malgré ſes efforts. Tout l'afflige, Florizene, que je croyois qu'il adoroit, Eléonore, qui le cherche ſans ceſſe, moi, enfin, dont la vûe devroit lui rappeller combien il a été généreux!...

Notre présence paroît lui être pénible. Les ſoins qu'il me rend, ces ſoins reſpectueux qu'il croit devoir à mes malheurs, tant de contrainte les accompagne, que pour les lui épargner, je voudrois qu'il me fût poſſible de l'éviter toujours. Ah ! que n'ai-je pu inſpirer les mêmes ſentimens à Félici? Mon malheur a voulu le contraire. Voilà, voilà ce qu'il falloit appréhender pour moi! Voilà ce qui me feroit abandonner l'Eſpagne, ſi le ſéjour où mon pere m'a laiſſée, n'étoit pas celui où le devoir me fixe, ſi j'en pouvois choiſir un autre, qu'autoriſée par lui. O Ciel! Félici, dont les ſeules aſſiduités m'avoient rendu les bienfaits importuns, & la reconnoiſſance pénible, jugez s'il m'eſt devenu odieux, depuis qu'il a déclaré ſon amour ! Madame de Céléria, preſſée par ſa fille, a enfin conſenti de l'entendre ; & il l'a conjurée de me dire qu'il s'honoroit de rendre hommage à la vertu : il veut que je le croie rempli de ces nobles ſentimens, & il n'aſpire, dit-il, qu'au titre glorieux de mon époux : il de-

mande à ſe jetter à mes pieds. J'ai répondu que je recevrois, non ſes offres ni ſes ſentimens, mais ſa viſite, lorſqu'il m'apporteroit des nouvelles de mon pere. C'eſt ſon abſence qu'on objecte à Félici, pour adoucir mes refus; c'eſt cette abſence que Madame de Céléria lui oppoſe. Pourquoi ne pas lui ôter toute eſpérance? Eſt-ce donc à elle d'être ſéduite par les richeſſes, les places, leur appareil pompeux? Eh! qu'offrent-ils au cœur? Il ne peut jouir que par ſes ſentimens. Depuis que la Marquiſe a conſulté les ſiens, depuis qu'elle a vu que les inſtances de Félici me déſeſperent, depuis qu'enfin je lui ai montré ma répugnance extrême pour ſon amour, elle n'inſiſte que foiblement en ſa faveur. Elle connoît trop les tourmens d'une union, que le penchant n'a point formée, pour que de prétendus avantages, qu'elle s'eſt crue obligée de faire valoir, lui paroiſſent le bonheur..... Le bonheur! ah! ce n'eſt point pour moi qu'il eſt fait. J'imagine que Fernand, peut-être, s'il en étoit inſ-

truit, ne manqueroit point lui-même d'appuyer la demande du Comte : mais, Madame de Céléria est seule informée de ce secret; Fernand l'ignore. Je ne puis vous dire combien la funeste proposition de Félici, quoiqu'assurément elle ne puisse m'engager, me trouble & m'épouvante. Ah! Clarence, si mon pere!.... Non; je mourrois à ses pieds, avant que d'y consentir.

Depuis quelques jours, un ami de Ximenès, appellé Dom Lope, & le Duc de Médina, frere de la Marquise, nouvellement revenu de l'ambassade de France, ont augmenté le très-petit cercle, qui convient au deuil & aux regrets de cette maison. Le Duc est âgé de quarante ans; il en a huit de plus que Madame de Céléria. Dom Lope est fort jeune; mais tous deux ont les qualités les plus rares & les plus estimables. Le Duc est veuf, il y a déja quelques années, & n'est point consolé de la perte d'une femme, qui méritoit toute sa tendresse.

Je ne vous disois point qu'il y a beau-

coup d'apparence de guerre, entre l'Efpagne & les Maures de Grenade. Cette nouvelle eft vague encore; & puiffe-t-elle ne point fe confirmer! Quelque amour que j'aie pour la gloire, je me fens glacée d'effroi : hélas! ce font, fur-tout, fes favoris qu'elle expofe.

Adieu, ma chere Clarence. Au milieu de mon trouble, de mes chagrins, de l'agitation la plus douloureufe, de mille inconféquences qui m'étonnent moi-même, mon cœur ne s'explique plus que fes fentimens pour vous; ils feront éternels. Adieu.

P. S. Mes plus tendres complimens à Dom Almanza. Serois-je oubliée de Milord Clarence? Il ne m'a point répondu.





LETTRE XXXVIII.

Du Comte FÉLICI, *à* ALVARÈS.

LE prix de votre activité, de votre zele, de votre exactitude, doit être ma confiance; ce que peut mon crédit, ne vous paieroit point assez de ce que vous faites pour moi. Non que je compte mettre des bornes aux graces que je vous réserve. Je vous récompenserai en Ministre; mais, ce qui sera plus pour vous, je vais vous parler en ami.

Jusqu'à ce jour, instrument aveugle de mes desseins, vous les avez servis sans les connoître. Je vous rends justice; jamais on n'exécuta mes ordres avec autant d'intelligence. Sans que vous ayez pu en avoir le moindre doute, j'ai fait tenter votre discrétion : je me suis assuré de votre attachement, & cette épreuve a été longue. L'expérience doit rendre méfiant. Je

Je ne compte point les vingt prémieres années de ma vie; mais il y en a trente, que les hommes ne peuvent m'étonner, qu'en m'arrachant quelque eſtime. La place que j'occupe, n'a fait qu'accroître le mépris que j'avois pour eux. J'ai cependant été ſatisfait de vous, ſur tous les points; & je vous en donne des preuves.

C'eſt à vous que j'ai remis le ſoin d'accompagner Sidley ſous le nouveau nom qu'il a pris. Ne croyez pas que ſa deſtination ſecrete fût peu importante : il falloit déterminer le Roi de France *, malgré les vives oppoſitions de ſon Conſeil, à rendre, à la Couronne Eſpagnole, les Comtés de Rouſſillon & de Cerdagne, ſi long-tems redemandés par notre Cour. Il fut permis au Cardinal ** de charger, de cette négociation, celui qu'il jugeroit

* Charles VIII régnoit alors en France, par la mort de Louis XI.

** On ſe ſouviendra que le Cardinal Ximenès, parent de Félici, ne l'étoit point de Dom Fernand Ximenès.

en être le plus capable : ce traité délicat fut confié au pere de Stéphanie, & vous le suivîtes, en France, sans toutefois que vous connussiez l'objet de sa mission. Le succès a répondu à mon espoir ; j'en reçois la nouvelle intéressante : elle n'éclatera pas encore. Bientôt vous en saurez plus ; mais déjà je veux bien confier à votre discrétion, que vous voyez dans Sidley, obscur, condamné, malheureux, un étranger illustre, le premier Pair d'Angleterre, en un mot, Milord Rosemont. Je le connoissois, lorsque je l'ai sauvé ; mais il ne pouvoit me soupçonner d'en être instruit : ainsi, mes égards lui paroissant déterminés par son seul mérite, n'en ont eu que plus de charme pour sa vanité. Ce ne sera point encore dans la réponse que je lui fais * (vous la lui remettrez vous-même), que j'aurai l'air d'être informé du secret de sa naissance. Je lui demande sa fille ; je m'honore de cet hymen : mais, encore une fois, je veux

* Cette réponse se verra dans la suite de ce recueil,

ne lui paroître entraîné que par leurs ſeules vertus; & il en ſeroit moins sûr, il m'admireroit moins, ſi je rendois à Miſs Roſemont, l'hommage que j'offre à la fille d'un inconnu. Près d'elle cependant, cette délicateſſe, loin d'être appréciée, n'eſt qu'une offenſe pour ſon orgueil. Quelque tems, Madame de Céléria ne m'a objecté que l'abſence d'un pere, maître d'elle : voici enfin ce que j'ai ſu. La demande du Comte me fait honneur, a-t-elle dit; mais ſon ame eſt loin de connoître la mienne. Qu'il ſache que la fille de Sidley, dénuée de tout, lui fût-il poſſible de ſe réſoudre à n'apporter à un époux généreux que ſa reconnoiſſance, ſe feroit encore un devoir de ſes refus? Et, ſans daigner me ménager, elle exige que je lui donne des nouvelles de ſon pere!.... Tant de fierté, dans ſa poſition, ne vous paroîtra point naturelle. L'amour, qu'elle m'a fait connoître, (& malheur à qui le forcera de ſe changer en haine!) l'amour, oui, Alvarès, il me commande & m'éclaire. Stéphanie

me dédaigne, me hait; j'en ſais la cauſe. Son cœur (elle l'ignore peut-être), s'eſt déjà donné : mais, ſa main m'appartiendra, ou je perdrai ſon pere, elle, &, avant tout, Ximenès, mon rival, mon fléau, celui de mon ambition, celui de mon amour, que j'envie, qui me brave, qui m'a outragé, que je ne ménage encore, qu'afin de frapper plus sûrement. Déjà, pour commencer ma vengeance, je preſſe ſon hymen avec une furie, dont le caractere me fait horreur.

Ne me croyez pas toutefois dominé par l'amour, au point de lui avoir ſacrifié des intérêts plus puiſſans. Stéphanie eſt plus belle que vous ne pouvez le croire; on la dit vertueuſe : mais elle n'eſt devenue intéreſſante pour moi, qu'en raiſon des avantages que j'y trouve. Il ne manque à mon élévation, qu'une alliance illuſtre. Malgré mes richeſſes, & le faſte de ma généalogie, trop connu en Eſpagne, de ſimples gentilshommes, peut-être, croiroient m'y faire grace, en me donnant leur fille : j'en fais

une à Rosemont, quoique l'égal de tout ce qu'il y a de plus grand, lorsque, malgré son infortune, je désire d'être son gendre. Je savois qu'il existoit en Espagne, sous un nom supposé; je savois & ses malheurs & la conduite de sa fille : j'avois déjà même quelques projets confus, avant le jour où Ximenès l'arracha aux flammes. Lorsqu'il parut chez le Roi, son maintien, sa noble assurance, quelques mots qui lui échapperent, sur ses égaremens, sur ses torts avec une fille, qu'il sembloit révérer, autant que l'aimer & la plaindre, me firent naître quelque soupçon. Je vis Stéphanie; j'admirai ses charmes : je desirai de n'être pas trompé dans mes conjectures : les informations que je pris, me le confirmerent. Par mon ordre, alors vous séduisîtes, à force d'argent, un des gardiens de sa prison * : vous savez le reste. Jugez si je

* Cette hardiesse étoit déja extrême ; mais, depuis, l'autorité de l'Inquisition a été telle, qu'il n'y a eu personne, dans les Etats du Roi Catholique, qui n'ait tremblé au seul nom de ce Tribunal.

tiens à un ſuccès, qui m'a coûté tant de riſques, & des déſagrémens qu'il m'a fallu dévorer (2) ! S'il ſuit mon attènte, l'amour, l'orgueil, le reſſentiment, qui partagent mon ame, qui s'y confondent, ſeront également ſatisfaits. Roſemont n'aura point de regrets à former : ſon état, auſſi brillant qu'il le fut autrefois, & du côté de l'ambition même, & du côté de la fortune, ne pourra exciter que l'envie; peut-être ſurpaſſera-t-il ſes vœux. Mais, diſpoſez de ſon ame, par le ſentiment de la reconnoiſſance : Anglois, indépendant, fier & malheureux, il réſiſteroit à mes offres; c'eſt ſur ſa ſenſibilité que je compte. Obtenez qu'il marque à ſa fille, pour qui rien ne ſeroit auſſi pénible que de l'affliger, qu'il ſouhaite qu'elle l'acquite envers moi. Dites que mon amour eſt extrême; dites que mon déſeſpoir l'égalera, ſi je ne l'obtiens point; que j'ai refuſé les plus grands partis de l'Eſpagne, que je dédaigne les titres, les ri-

* Nomme-t-il un déſagrément, la honte du jour où Ximenès l'appella en duel ?

cheſſes, tout, hors la vertu, & que j'adore celle de Stéphanie, plus encore que ſa beauté. Inventez, ſur le compte de Ximénès, tout ce qui peut le rendre odieux à Roſemont : peignez-le, vous le pouvez, des plus noires couleurs; mais, plutôt, de peur de lui donner des ſoupçons qui nuiroient à la confiance qu'il faut que vous lui inſpiriez, que d'autres que vous, le perdent dans ſon eſprit! Je rougis d'employer de pareils détours; j'ai honte de me rabaiſſer, en quelque ſorte, juſqu'à l'infernale Florizene, & une petite Eléonore, ma parente, devenue, depuis leur liaiſon, preſqu'auſſi inventive qu'elle en méchanceté : mais il s'agit de réuſſir, n'importe le moyen. Je leur laiſſe même le plaiſir de croire qu'elles me trompent; elles me ſont néceſſaires. Adieu; que la réponſe de celui que j'appelle encore Sidley, s'il eſt poſſible, ne tarde point. Songez à mon impatience; veillez à mes intérêts, & ſoyez tranquille ſur les vôtres.



LETTRE XXXIX.

De Dom LOPE, *à Dom* ALMANZA.

LE titre de votre ami, quoiqu'il m'enorgueillise, me touche bien plus encore. Depuis long-tems, le respectable Almanza avoit des droits à ma confiance; il possédoit toute mon estime, lorsqu'à peine je lui étois connu. Enfin, quelle que soit mon amitié pour Dom Fernand, malgré ma joie de le revoir, elle n'a pu être entiere, puisque je ne vous ai point trouvé à mon retour.

Que vous dirai-je, hélas! de son état actuel? Vous en avez été le témoin, le confident: lui-même vous a ouvert son ame; elle n'est point faite pour changer: que dis-je? elle ne le doit point.... Cesser d'adorer Stéphanie!.... O Dom Almanza! je l'ai vue: mon malheureux ami ne se guérira jamais. Eh! comment seroit-on

infidele à tant de charmes & de vertus? Je cherche, autant qu'il m'est possible, à rappeller sa raison & son courage : mais, plus son ame est sublime & fut indifférente, moins, lorsqu'elle a trouvé enfin le seul objet digne de la fixer, moins il faut espérer qu'elle y renonce. Mes vains conseils me révoltent moi-même. Je lui oppose des devoirs affreux ; je le désespere ; je lui parois insensible.... Ah! plus qu'il ne le croit, je plains ses tourmens : il m'en coûte, pour lui cacher à quel point j'admire celle qu'il adore ; il m'en coûte, sur-tout, pour me contraindre à lui faire quelque éloge de Florizene : lui, son époux ! quelle union fut jamais moins assortie ? Inconcevable & barbare usage, de sacrifier tout aux convenances des rangs, des fortunes, & d'unir les cœurs qui ne sont pas faits pour s'aimer ! Combien de maux en résultent ! combien j'appréhende pour Fernand ! combien il est malheureux de voir Stéphanie, de la voir sans cesse, ne pouvant être à elle ! Eh ! quoi ! si dignes l'un

de l'autre ! ... ne craignez pas cependant, que j'oublie tout ce qui les sépare. Ce n'est ni Rosemont (à titre de *rival*, du moins), ni la distance d'état. Stéphanie n'avoit pas besoin de naissance, pour être préférable à tout ; mais, quelque mystere que vous me fassiez de la sienne, je l'ai pénétrée. Dieu ! quel enchaînement de malheurs ! quelle conduite intéressante ! que sa position est peu faite pour elle ! Enfin, son secret, que je ne vous demande point ; son secret, sans m'avoir été confié, est devenu le mien. Je l'avois déja pressenti : la noblesse vraie, les propos, le maintien & l'éducation distinguée, qui me frapperent en elle, me laisserent peu d'incertitudes ; aujourd'hui, je n'en ai plus. Elle étoit chez la Marquise : le Duc de Médina m'y avoit amené. Fernand sortit, presque aussi-tôt que Florizene & Eléonore s'y présenterent. Toutes les deux en parurent piquées. Madame de Céléria rêvoit profondément : nous l'imitions. Florizene adressoit toutes sortes de complimens à Stéphanie (& ils avoient

l'air de l'exagération, quoiqu'elle ne la louât point autant qu'elle le mérite). A propos, ajouta-t-elle, ce Milord Rosemont qui vous intéresse, est-il vrai qu'il a une fille, personnage, dit-on, très-médiocre, quoique très-vanté? L'étonnement, la peine & l'altération la plus vive, se peignirent alors sur le visage de Madame de Céléria : elle interrompit sa fille avec humeur. Vous seriez trop heureuse, lui dit-elle, d'avoir sa beauté, son esprit, & sur-tout son ame. Stéphanie baissa ses grands yeux, les plus touchans qui se soient offerts aux miens. Florizene, en rougissant de fureur, reprit, du ton le plus faux, que, de tous ses avantages, elle ne lui envioit qu'un éloge aussi précieux; &, en regardant Stéphanie : Miss, vous devez être contente; car, je suppose, quoique vous ne la défendiez pas, que vous avez quelque amitié pour elle. Je sais, répondit alors Stéphanie, ce qu'elle feroit, si elle pouvoit vous entendre : elle apprécieroit l'indulgence de Madame; cette indulgence lui paroîtroit un bienfait : le

contraire ne lui ſembleroit point une offenſe; & ſon cœur ne ſeroit que réconnoiſſant. Ce peu de paroles, l'air modeſte & plein d'une dignité douce, dont elles furent accompagnées, les careſſes que lui fit Madame de Céléria, la malignité de Florizene, ſa confuſion, le mécontentement de la Marquiſe, & les malheurs de Roſemont, & l'attachement qu'a pour lui votre belle pupile, & je ne ſais combien d'autres motifs réunis, m'ont ouvert les yeux. Vous n'appréhenderez point que j'en faſſe part à Dom Fernand: il eſt important de lui taire ce que j'ai démêlé. La ſeule choſe qui puiſſe commander encore à ſon amour, c'eſt la perſuaſion qu'un autre eſt aimé: s'il la perdoit, il ne ſeroit plus le maître de renfermer ſes ſentimens. Stéphanie, hélas! Stéphanie eût-elle contre elle l'univers, il braveroit tout, & n'en deviendroit que plus malheureux, en la déſeſpérant: mais!... quelle compagne, ô Ciel! quelle compagne pour Fernand, que Florizene! Je me flatte toutefois, que la

gloire sera bientôt quelque diversion dans ce cœur aussi héroïque qu'il est passionné. La guerre s'apprête : Albohacen * commence contre nous des hostilités que Ferdinand réprimera. Puisse le héros que nous aimons, toujours glorieux & triomphant, retrouver, loin de Stéphanie, le repos si difficile à conserver près d'elle ! puisse-t-il encore ne pas troubler le sien ! Florizene & Eléonore me paroissent liguées ensemble. La premiere n'a que de l'orgueil : l'autre, peut-être, a une sorte d'excuse. Je les connois enfin, & j'avoue qu'elles m'en avoient imposé jusqu'à ce jour. A les entendre, Félici me veut un bien, dont je le dispense. Il m'a fait des offres de service : je l'ai prié de croire que j'étois bien loin d'aspirer à la faveur, & que les graces méritées par des actions, étoient les seules que je pusse ambitionner. Autant que ce Ministre en est susceptible, je le

---

* *Albohacen*, dix-neuvieme Roi Maure, de la maison des *Almahares*.

ſoupçonne d'être l'adorateur de Stéphanie. Le Duc de Médina, digne de lui rendre hommage, eſt auſſi ſurpris qu'enchanté d'elle. Adieu !..... L'on ne peut vous être auſſi attaché que Dom Lope.





LETTRE XL.

De FLORIZENE, *à* ELÉONORE.

VOICI une lettre de Dom Fernand, que j'ai ſurpriſe : liſez.....

Dom Fernand Ximenès, à Dom Almanza.

« O Dom Almanza, auriez-vous cru » que je puſſe jamais vous entretenir de » mon bonheur ? Ferdinand va punir le » manque de foi d'Albohacen, & venger » la priſe de Zaphara *. J'eſpere trouver au » ſein de la gloire, le terme de mes infor- » tunes. J'échappe à Forizene, à Stépha-

---

* Profitant des occupations du Roi de Caſtille, & de la négligence du Gouverneur de Zaphara, fortereſſe conſidérable, Albohacen l'enleva aux Eſpagnols ; & ce fut cette premiere hoſtilité des Maures, qui entraîna leur chûte entiere.

» nie, à l'objet de la passion la plus tendre
» & la plus malheureuse, à celui de mon
» aversion, à tous les maux, à ceux même
» de la jalousie. J'ai déclaré, pour qu'on
» ne pressât plus mon affreux hymen, que
» servir l'Etat étoit mon premier devoir;
» qu'ensuite on verroit mon sort pour ja-
» mais fixé......... Il le sera dans la
» tombe, la victoire y peut conduire....
» il m'en coûte de vous quitter pour tou-
» jours. Je combattrai près de mon Sou-
» verain, de mon pere, de Dom Lope; &
» vous seul, ô mon ami, serez l'objet de
» mes regrets: vous seul!... que dis-je?...
» Ah! vous ne le croyez point! moi, je m'ar-
» racherois sans peine à Stéphanie! Je lui
» dirois tranquillement un éternel adieu!
» O divine Stéphanie, quelle que soit votre
» indifférence, vous aurez mon dernier
» soupir: mais vivre sans espoir de vous
» plaire, vivre enchaîné à une autre que
» vous, vivre l'époux de Florizene!....
» Une pareille existence ne seroit qu'un
» supplice: le mien n'a que trop duré: cruel

» ami !..... il me falloit renfermer mon
» amour, brûlant de tous ses feux, m'ar-
» mer d'un dehors calme.... vous m'avez
» envié jusqu'à mes tourmens ! vous vouliez
» me guérir, consoler mon cœur ! Ah ! que
» vous avois-je donc fait ? ces tourmens,
» quelque affreux qu'ils soient, Stéphanie
» en est la cause.... Stéphanie ! ô Ciel !...
» Dom Almanza, veillez à son bonheur ;
» & souvenez-vous toujours de l'amitié de
» Ximenès ».

Partagez mon injure, & servez ma vengeance ! je vous ai affranchie de ces misérables scrupules, dont j'ai rougi pour vous, dont vous avez rougi vous-même : mon cœur compte sur le votre... quoi ! ce n'est point le deuil de Madame de Céléria, qui a différé mon hymen ; c'est l'indigne amour de Fernand ! sa perfide lettre me décide, & par malheur, je n'en puis faire usage contre Stéphanie ! elle prouve seulement, qu'on l'aime, qu'on l'idolâtre, & non pas qu'elle

y ſoit ſenſible : mais le moment eſt venu de perdre Sidley ou Roſemont. *Félici a reçu notre parole de ne rien entreprendre, ſans lui en faire part :* Eh bien ! que ſignifie cette promeſſe ? eſt-ce qu'il y compte ? eſt-ce qu'à notre place, il y ſeroit fidéle ?

S'il m'avoit délivrée de Stéphanie, ſoit en l'épouſant, ſoit en la faiſant enfermer dans un Cloître (je lui en avois fourni le prétexte), s'il avoit exécuté l'un ou l'autre de ces projets, j'aurois pu alors garder le ſilence. Qu'a-t-il fait ? ſa main a été offerte & refuſée : cependant il n'eſt point encore vengé. Et je m'aſſujettirois à ſes lenteurs ! Répondez-moi : me rendrez-vous le ſervice, mais ſur l'heure, mais ſans tarder davantage, de faire agir ce mortel ſuperſtitieux, à qui le prétexte de la religion fera tout faire ? Il faut que tout nous ſerve, juſqu'au fanatiſme. Cet homme dénoncera-t-il Roſemont ? Je me charge de ſavoir, d'ici à peu de jours, le lieu qu'il habite. S'en emparer auſſi-tôt, ne ſera pas impoſſible : rien ne l'eſt, quand on ſait vouloir.

Vous me demandez comment Fernand peut en être si jaloux, sur de simples conjectures ? Votre question m'étonne. Je croyois vous avoir appris que c'étoit grace à mon zele ; & sa lettre en prouve les heureux effets. Oui, je lui ai fait donner de faux avis, par cet Anglois que Madame de Celéria protege. Il est intéressé, plein d'adresse, intrigant : en lui promettant que votre oncle Félici prendroit soin de sa fortune (& déjà il lui a fait donner un emploi considérable), je l'ai soumis à mes ordres. Il a dit à Fernand, qui le questionnoit sans cesse sur l'Angleterre, qu'on ne savoit point ce qu'étoit Stéphanie, mais qu'elle adoroit Milord Rosemont : il lui a fait, d'un air de vérité, les discours les plus faux. Il s'est fait presser pour parler ; & ses confidences ont été telles, que Fernand, ne pouvant plus les soutenir, a fini par lui imposer silence. En voilà trop, sur le passé : je n'y ajoute plus qu'un mot. Ferdinand, vous a dit Félici, en nommant le Duc Ximenès Grand-Maître de l'Ordre de Ca-

latrava, a appuyé ſur l'importance de terminer, avant la guerre commencée, le mariage d'un fils, le ſeul héritier de ſon nom; mais ce n'eſt point aſſez : il falloit qu'il parlât en maître, & c'étoit à Félici de trouver les moyens d'y amener le Monarque. Depuis l'inſultante lettre que je vous envoie, je déteſte Fernand, plus encore qu'il ne lui eſt poſſible d'aimer : il cherche la mort, & peut-être que mes vœux, d'accord avec les ſiens . . . . . . je l'accablerai du moins des maux de ſa Stéphanie. Que je les hais tous deux, & qu'il me ſera doux de m'en venger!





LETTRE XLI.

De STÉPHANIE, à CLARENCE.

IL falloit vous croire; il falloit fuir!.... eh! le pouvois-je? Une force invincible, l'aſcendant le plus cher,.... en vain, hélas! Je voudrois m'abuſer encore. Quel aveu, juſte ciel!.... mon cœur m'enchaînoit; je l'ignorois; j'ai trop long-tems craint d'y deſcendre: ô mon amie, ma tendre amie! déjà il appartenoit tout entier à celui..... ma main tremblante s'efforce de pourſuivre: je n'oſe le nommer: je frémis de moi-même. Ah! s'il faut que le plus tendre ſentiment ſoit un crime; combien je ſuis coupable! Lui ſeul, lorſqu'un ſouffle m'animoit à peine, retenoit mon ame prête à m'abandonner; ſon idée ſuſpendoit mes maux, ſoutenoit ma vie: je prenois, pour de l'effroi, le trouble extrême que me cauſoit ſa préſence; & alors, je me croyois

ingrate : déja il étoit adoré. J'accusois Florizene, moi, l'univers, de n'être point assez à lui : J'attribuois à mes chagrins le changement de mon ame ; mon découragement ne naissoit que de ses peines. Rien n'auroit dû ajouter à ma joie, quand je fus détrompée sur le sort de mon pere : eh ! bien ? celle de Fernand me la rendoit plus sensible. L'éviter, m'étoit douloureux ; le voir près de Florizene, m'accabloit, soit que je crusse que l'amour le plus tendre alloit les unir, ou que je craignisse le contraire. Incertaine, affligée, combattue, osant à peine former des vœux, je n'avois de consolation que mes larmes ; & toutefois je m'obstinois à n'attribuer qu'à ma tendresse pour un pere, ce que m'inspiroit son libérateur : mais, ô ma chere Clarence ! son départ prochain m'a trop éclairée, ... les Espagnols marchent contre les Infideles : Dieu ! les jours de Fernand (son nom m'échappe malgré moi), ses jours vont être exposés ! mon désespoir a dissipé mon erreur. L'amitié s'inquiéteroit, sans doute ; mais

elle ne renfermeroit point ſes alarmes; elle oſeroit s'y abandonner. L'excès de ma contrainte, le déchirement de mon cœur, l'état où je ſuis, tout a dû m'apprendre, quel eſt ſur moi l'empire de Fernand. Combien ſon ſort eſt différent du mien! il vole à la victoire; il n'eſt point de liens auxquels il s'arrache : ſon impatience éclate. Madame de Céléria s'étoit affranchie des entraves de ſon deuil, pour qu'il ne partît qu'avec le titre d'époux de ſa fille : quoiqu'un mois ne ſe ſoit pas écoulé, depuis le jour, ſi affreux pour elle, d'une ſéparation qui lui eſt toujours préſente, les ſollicitations du Duc de Ximénès l'avoient déterminée. Cependant, emporté par ſa valeur, Fernand a objecté le devoir qui l'appelle : bientôt, a-t-il dit, j'aurai ſatisfait à ce que je dois à mon Souverain, à ma patrie, à moi, & à Florizene. Ceci eſt ignoré d'elle : ô ma chere Clarence, qu'elle eſt heureuſe de n'être point ſenſible! elle ſouffriroit trop, en s'appercevant qu'elle n'a pas les premiers droits ſur celui à qui ſon

bonheur la destine, ... Ah! que dis-je? son bonheur! il n'a que de l'indifférence, pour elle; ... & je soupçonnerois, ... & j'oserois souhaiter .... trop coupable Stéphanie! Quoi! dans cette maison, où chacun de mes instans fut marqué par les bienfaits de l'amitié! ... mes vœux, malgré moi, trahissent celle de Madame de Céléria! mon cœur l'offense! je suis, en secret, la rivale de sa fille: sa rivale! ah! grand Dieu! je succombe au remord qui m'accable; ... il triomphera de mon sentiment; il m'en punira, du moins: mais ce n'est point assez; j'éviterai Fernand. Jusqu'à ce qu'il s'éloigne, je saurai me soustraire à l'univers, à tout: eh! que ne puis-je me délivrer de moi-même! ...... Quoi! Fernand! quoi! jamais! ... Ciel! j'entends; j'apperçois .... quel est mon trouble! Fernand! .... où fuir? où me cacher? ...... ah! Clarence! ....

Il est parti ...... ç'en est fait! ..... je ne puis respirer ..... mon saisissement est affreux: des larmes soulageront mon cœur...

O

ô Fernand, Fernand! puissiez-vous ne pas m'aimer!..... dans quel égarement, hélas! il s'est offert à moi!..... Dom Lope l'accompagnoit: ils venoient me demander mes ordres, m'a dit ce dernier. Je n'ai pu leur répondre: mes yeux, qui évitoient ceux de Fernand, les ont rencontrés alors. Le plus sombre désespoir, une consternation effrayante, y étoient peints. J'ai voulu rassembler mes forces: mon cœur déchiré ne me laissoit l'usage de mes sens que pour la douleur. Dès qu'il m'a été possible de prononcer quelques mots, j'ai conjuré Dom Lope d'abréger un moment pénible à mon ame reconnoissante. Je crains que Dom Fernand, ai-je ajouté,..... il n'a pas été en mon pouvoir de poursuivre. Dom Lope, vivement ému, l'entraîne; ils sortent: je reste anéantie..... Florizene paroît, & me prodigue, avec affectation, des soins qui me désesperent... enfin me voilà seule! ô Clarence! un amour coupable, un amour qui ne peut être que le malheur de ma vie, étoit le dernier coup que le sort me réser-

voit ! & dans mon trouble, je n'ai pu le recommander à Dom Lope; je n'ai pu le supplier de veiller sur les jours de son ami, ces jours que je racheterois, mille fois, des miens ! infortunée ! où suis-je ? ..... que vais-je devenir ? Ma Clarence, que tant de foiblesse, de ma part, ne vous effraie point ! je vivrai malheureuse, & non criminelle ! j'adorerai Fernand, qui ne le saura jamais, qui ne me reverra plus, ... qui ne me reverra plus ! O Ciel ! ... & je vivrois ! & c'est moi qui ose dire que je l'adore !.... Dieu !..... si je n'étois plus digne de la tendresse d'un pere; si je ne méritois plus la vôtre !.... mon amie, j'ai trop long-tems retenu mes larmes; elles s'échappent en abondance : puissent-elles, hélas ! couler dans votre sein ! elles me suffoquent.... adieu.



LETTRE XLII.

De FLORIZENE, *à* ELÉONORE.

A deux heures après minuit.

ENFIN, mon bonheur approche ! que dis-je? il commence. Je jouis de l'infortune de ma rivale ; je viens d'en être témoin. Elle aime Fernand, non pas plus que je ne le hais ; mais sa tendresse est telle, que déja ses maux suffiroient à mon ame, si l'orgueil offensé pouvoit s'appaiser jamais, & si le desir d'une juste vengeance devoit avoir des bornes.... O Ciel ! les tourmens que je lui prépare ne pourront-ils égaler l'idolâtrie qu'on a pour elle ? Cette crainte est affreuse, & n'est que trop fondée. La lettre que je vous ai envoyée, qui vous révolta, qui me parut le comble de l'outrage, ne peut vous donner une idée de l'état où j'ai vu Fernand. Je passois près de l'appartement de Stéphanie : il en sortoit ; il

venoit de prendre congé d'elle. Jugez de son désordre, de l'excès de son désespoir, puisque mon indignation ne m'empêcha pas de le voir presque aussi puni que coupable! le discret Dom Lope cherchoit inutilement à le soustraire à mes regards : l'un & l'autre ne pouvoient se dispenser de me demander mes ordres. Je les assurai *de mes vœux ;* ils partirent : mais il m'importoit sur-tout de connoître l'effet des adieux que Stéphanie venoit de recevoir. J'entrai chez elle ; je la trouvai seule & presque mourante : mieux j'en pénétrai la cause, moins j'eus l'air de la soupçonner. Je multipliai mes soins, en proportion de ce qu'ils la désoloient. Muette, oppressée, dévorant des larmes, ne pouvant proférer une parole, elle fut assez long-tems dans cet état, pour qu'une autre à ma place, n'eût pas manqué d'appeller du secours ; mais personne que moi n'avoit vu Ximenès sortir de chez elle ; je n'aurois pu la confondre : je n'avois que la ressource de l'accabler par ma présence, par ma surprise feinte, mes alarmes

prétendues, mes démonſtrations & mes careſſes. Dès qu'il lui fut poſſible d'articuler quelques mots, elle m'aſſura avec embarras de ſa reconnoiſſance : & cette odieuſe Angloiſe ſe flatte de m'en devoir ? Que ſait-on ? elle ſe fait des reproches peut-être ! mais oſeroit-elle me plaindre ? Ah ! croyez-moi : je lui apprendrai à ne gémir que ſur elle du malheur d'être ma rivale. Elle me dit enfin qu'elle ſe ſentoit mieux, & me conjura de la laiſſer ſeule : elle l'obtint. J'avois quelques inſtructions à donner à celui des gens de Ximenès, qui le trahit pour moi ; je la quittai. Après quelques inſtans, je voulois retourner près d'elle, & ſuivre à loiſir tous les degrés de ſa douleur : j'appris que la Marquiſe & Dona Almanza y avoient ſuivi le chef du Tribunal, averti, graces à nous, de l'évaſion de Sidley : cette nouvelle, vous a-t-on dit, a excité ſa fureur ; & ſans doute il venoit annoncer à Stéphanie, qu'il alloit ſévir contre l'auteur de ſes jours : tout me le fait croire, l'habit qu'il porte, la juſtice,

& de s'en emparer, dès qu'ils auront découvert les lieux où il se cache. Dans peu on le saura : dans peu son supplice & l'opprobre qui en réjaillira sur sa fille, me délivreront de l'un & de l'autre.... Eléonore, ma chere Eléonore, je triomphe ! je n'avois point d'idée de la joie que j'éprouve. Mais comment se peut-il que de vaines frayeurs rentrent encore dans votre ame & la dégradent ? Ah ! point de remords ! le succès légitime tout.



LETTRE XLIII.

De Dom ALMANZA, *à Dom* FERNAND XIMENÈS.

JE ne reçois point des adieux funestes!... Est-ce bien Dom Fernand Ximenès, l'amour & l'honneur de la Castille, l'illustre descendant de plusieurs grands Rois, qui ne marche à la gloire, que pour y trouver la mort? Le mortel à qui ce reproche peut convenir, n'est pas même l'amant de Stéphanie; elle lui inspireroit des sentimens plus dignes de tous deux. Je ne reconnois point un héros, dans un homme égaré, que sa passion domine, qui n'appartient ni à l'amour, ni à l'amitié, ni au devoir. Celui d'un citoyen, d'un ami de la vertu & de l'humanité, est de se conserver pour elle, pour la servir, lui être utile, & surtout par des exemples. Descendez dans votre cœur: quels sont ceux que vous

donnez en ce jour? Osez-vous vous prévaloir de cet oubli de l'univers, de cette préoccupation de soi, de ce détachement des liens même de la nature, qui nous rend personnels, ingrats, inhumains! Et l'on se croit sensible! & l'on ose parler de courage, lorsque, n'écoutant que son désespoir, on y livre ses amis, ses proches, hélas! & tant de malheureux, dont on est l'appui!

Nulle ressource ne vous reste, dites-vous? Eh quoi! est-il un plus beau partage, que de soulager l'indigence, de consoler l'infortune, de lui prodiguer ses soins, ses secours, de lui consacrer sa vie? Tels ont été, jusqu'ici, les plaisirs de la vôtre; & tels furent vos vrais triomphes: leur terme seroit-il venu, & faut-il déjà que je vous pleure?

Daignez me croire; vous vous abusez, lorsque vous attribuez à Stéphanie l'aveugle délire qui vous possede. Si, comme vous vous le persuadez, des tourmens, dont elle est l'objet, vous étoient chers, ils vous feroient supporter le regret de ne pouvoir

unir votre sort au sien; & ne fût-ce, en un mot, que pour protéger en elle l'innocence, que pour l'honorer par votre hommage, supérieur au destin même, quand vous êtes en droit de l'accuser, vous ne lui auriez pas donné sur vous l'avantage d'anéantir vos forces: Stéphanie, dont vous parlez, Stéphanie en a trouvé au plus fort de ses peines. Oseriez-vous lui comparer les vôtres? Tout vous appelle au faîte des honneurs; la voix publique, & votre naissance. Un pere, dont, jusqu'à ce jour, vous fûtes la gloire, & votre Roi, & votre patrie vous chérissent également; les plus douces consolations vous sont offertes: mais, Stéphanie, l'infortunée Stéphanie, presque seule au monde, privée de celle qui la porta dans son sein, tremblante pour un pere à peine échappé à ses bourreaux, loin de lui, loin des lieux qui l'ont vu naître, n'ayant d'asyle que chez des étrangers, vivant parmi eux, sans nom, sans état, sans espoir de bonheur: Stéphanie supporte tout; & vous ne savez

rien souffrir ! Son sexe, je le sais, dont nous traitons la douceur de foiblesse, & la patience d'habitude; son sexe, & sur-tout par sa constance dans les revers, a souvent fait honte au nôtre : mais, que ce soit à vous ! que vous consentiez à être au-dessous de lui, à n'être plus qu'un homme ordinaire ! voilà ce qui doit me surprendre & m'affliger.

Pardonnez ce langage, trop vrai peut-être : mais je ne dois rien ménager, lorsqu'il s'agit de votre gloire. J'ose vous le dire, puisqu'en vous l'amour lui est contraire, il faut l'abjurer; il faut perdre jusqu'au souvenir de Stéphanie ! Vous le devez à vous-même; vous le devez à elle. Votre sentiment, quelque renfermé qu'il soit, l'offense, lorsqu'il vous dégrade. Vous pouviez en faire une vertu. Alors, d'autant plus estimable que vous êtes plus sensible, aussi grand au sein de l'infortune, aussi courageux que Stéphanie (car, n'espérez pas pouvoir l'être davantage), vous eussiez fait rougir le sort, de vous avoir à jamais

ſéparés : alors, Almanza eût partagé vos peines ſans amertume, puiſqu'il n'auroit point ceſſé de vous admirer.

Dom Lope, que vous pénétrez de douleur, Dom Lope, dans l'excès de la vôtre, a craint de vous montrer le fond de ſon ame ; mais elle eſt toute entiere dans une lettre que je viens de recevoir de lui : liſez ce qu'il me mande :

« Fernand, devenu cruel pour lui-» même, ne ſupporte aujourd'hui ma pré-» ſence, que parce qu'il ne me voit, ni ne » m'écoute. Une triſteſſe farouche, le plus » morne accablement, ont ſuccédé aux » tranſports qui l'agitoient : j'ai cru qu'il » expireroit, en quittant Stéphanie...... » Florizene, qu'il rencontra, en ſortant » de chez elle, & que je ne pus éviter » (car, pour lui, il ne l'apperçut pas), » Florizene n'a que trop vu, ſans doute, » le déſordre inexprimable de mon mal-» heureux ami. Dès que nous fûmes hors » de cette maiſon, il ſe précipita, avec une

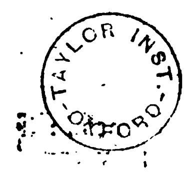
» forte de fureur, dans la voiture qui alloit
» nous entraîner loin d'elle : tous ses mou-
» vemens étoient convulsifs ; ils ne se con-
» noissoit plus. La foule du peuple, dont
» il est l'idole, attirée sur son passage, s'é-
» crioit : Ximenès, notre espoir, ce jeune
» héros va combattre... Nous sommes sûrs
» de vaincre. Mille acclamations semblables
» ne le rappellerent point à lui-même.
» Lorsque nous fûmes à quelque distance
» de Madrid (jusques-là il n'avoit pas pro-
» noncé une parole), il jetta encore les
» regards les plus douloureux sur cette ville
» où est renfermée celle qu'il adore : des
» cris lugubres lui échapperent. Avec le
» plus vif attendrissement, je le serrai dans
» mon sein : d'abord il s'en arracha. Elle
» n'a parlé qu'à vous, s'écria-t-il, du ton
» le plus amer ! Puis, m'ouvrant ses bras,
» & se précipitant dans les miens ; *Dom*
» *Lope, abandonnez un furieux, sourd*
» *à la raison, insensible à l'amitié, à*
» *qui tout pèse, que tout irrite, pour qui*
» *la vie n'est plus qu'un supplice !* ....

» Voyant l'impression que me faisoient ces
» mots : *Je vous afflige*, poursuivit-il ;
» *je devois me contraindre*. Reprenant
» ensuite un air plus calme ; *Croyez du
» moins que Ximenès ne peut cesser d'être
» votre ami ; croyez que, jusqu'à sa der-
» niere heure*, ... Il s'arrêta ; je voulus
» hasarder quelques représentations ; il ne
» parut point m'entendre : j'ai cru devoir
» imiter son silence ; ma consternation est
» presqu'égale à la sienne : je crains tout
» de son désespoir ; en vain il chercheroit
» à le contraindre. Son sommeil même ne
» suspend point ses maux. Lorsqu'un léger
» assoupissement s'empare de ses esprits,
» il appelle la beauté qui lui est trop chere ;
» il l'implore : heureux, trop heureux
» Rosemont, s'écrie-t-il ! Ses yeux s'ou-
» vrent ; il semble frémir de son égare-
» ment, & retombe plus accablé. Demain,
» nous serons en présence de l'ennemi : il
» brûle d'être à ce moment. Il ne prend
» nul repos ; son impatience a je ne sais
» quoi de funeste, qui m'épouvante. Mais

» je partagerai ses dangers, je pourrai l'en
» garantir peut-être; &, si c'est la mort
» qu'il cherche, nous la trouverons en-
» semble; &c..... »

Ah! Ximenès, Ximenès! & c'est ainsi qu'un héros vole à la victoire!... N'importe; malgré vous, je m'obstine à le croire; vous vous efforcerez de conserver à Stéphanie un protecteur, à l'Espagne, un soutien, à Dom Lope & à moi, l'ami le plus précieux, & le plus aimé.

P. S. Je quitte demain l'Angleterre, & retourne en Espagne, avec la joie de laisser parfaitement rétablie celle dont le danger m'alarmoit.







LETTRE XLIV.

De Dona ALMANZA, *à Miſs* CLARENCE.

TANDIS qu'Almanza s'éloigne, à regret, de l'aimable Clarence, ſans toutefois (j'aime à le penſer) qu'un regret ſi juſte l'empêche d'être ſenſible au plaiſir de revoir la compagne de ſon ſort, l'amie fidelle, dont il fait le bonheur, pendant qu'il ſe rapproche de l'Eſpagne, & qu'il ſe croit heureux, il vient, hélas! de courir le riſque de n'y trouver que des ſujets d'amertume, des cœurs au déſeſpoir, & le mien même, au moment de ne plus ſentir que de l'horreur pour la patrie de mon époux. O ma charmante couſine! telle étoit ſa poſition, ſi la trame la plus noire, ſi un complot déteſtable, qui devoit perdre, à jamais, Stéphanie, n'eût tourné à ſon avantage. Que cette aſſurance vous tran-

quillise ! Le Ciel la protege ; il le doit. Ne craignez rien pour elle ; & n'appréhendez pas que je vous laisse languir dans l'impatience de ce que j'ai à vous confier.

Il n'y avoit que peu d'instans que j'étois arrivée chez Madame de Céléria : elle me faisoit part du désordre des adieux de Ximenès ; ils lui causoient une tristesse profonde. Seroit-ce, me disoit-elle, quelque pressentiment funeste ? Cette idée lui étoit pénible ; mais pouvois-je la dissuader ? Mes soupçons ne sortent pas de mon cœur : puissent-ils n'être que l'effet d'une crainte sans motif ! Puissé-je, sur-tout, être la seule qui ose attribuer !......... Reprenons mon récit. Peu accoutumée à feindre, je cherchois à répondre à Madame de Céléria ; & ne trouvois rien à lui dire, lorsqu'une de ses femmes, inquiète, éplorée, nous interrompt, pour nous apprendre que le chef de l'Inquisition est chez Stéphanie ! Madame de Céléria devient pâle, tremblante ; mais l'amitié lui donne des forces : aussi agitée qu'elle, je la suis ; nous trouvons

Stéphanie baignée de larmes, & presque défaillante, dans les bras d'Augustine, cette fidelle Angloise, aussi attachée à sa jeune maîtresse, qu'elle le fut à Milédi Rosemont. Dès que Stéphanie nous apperçoit, elle étend ses bras vers nous : sauvez mon pere, s'écrie-t-elle ! Obtenez, ô les plus généreuses de toutes les amies, que je prenne sa place ! C'est moi qui l'ai perdu ; c'est moi qui l'ai soustrait, malgré lui-même, malgré son respect pour les loix rigoureuses..... Les forces & la voix lui manquent : elle tombe évanouie, aux pieds de Torquemada * (c'est le nom du chef de l'odieux Tribunal) ; il cherchoit en vain à détourner ses yeux d'un spectacle si déchirant : la beauté, la vertu, le malheur, ont un pouvoir auquel ne peut pas toujours

* Jean de Torquemada, de l'Ordre des Dominicains, étoit Confesseur de la Reine Isabelle : ce fut lui qui la porta, ainsi que Ferdinand, à établir l'Inquisition dans tous les Etats qui dépendoient des deux couronnes d'Arragon & de Castille. Il en fut récompensé par la Cour de Rome, qui le fit, dans la suite, Cardinal.

échapper l'ame la plus féroce. Pendant qu'il y résistoit, & que nous donnions les soins les plus empressés à Stéphanie, on accourt; on annonce à Madame de Céléria, qu'Isabelle, Reine de Castille, dont elle est extrêmement aimée, vient l'honorer de sa visite. A cette nouvelle, Torquemada frémit : Madame de Céléria paroît plus calme; & l'espoir rentre dans mon cœur. Stéphanie cependant ne revenoit point à elle : la Marquise la recommande à Augustine, & va recevoir Isabelle.

Le premier soin de cette Princesse, que ses sujets adorent, & que l'univers admire, est d'apprendre à Madame de Céléria, qu'elle vient de la nommer à la place de Dame d'honneur, * & qu'elle auroit envié à une autre le plaisir de lui en annoncer la nouvelle. Madame de Céléria, que tant de bontés pénetrent, tombe à ses genoux, sans pouvoir exprimer sa reconnois-

* Elles sont quatre à cette Cour : on les appelle Camérieres. Ces quatre premieres places ne sont occupées que par des Grandes d'Espagne.

ance ; mais après avoir obtenu, qu'excepté Torquemada & moi, les autres reçussent l'ordre de se retirer : J'eusse voulu, dit-elle à la Reine, consacrer mes jours à votre Majesté ; heureuse, trop heureuse s'ils avoient été dignes de lui être offerts ! mais au lieu des honneurs, de la gloire, de la haute faveur qu'elle daigne me destiner, c'est la plus sévere justice qu'elle doit, & je vais être l'objet de son indignation. Torquemada, poursuivit-elle, écoutez-moi ; en présence de votre auguste Souveraine. Stéphanie s'accuse du crime que j'ai seule osé commettre. * Inventez, s'il se peut, de nouvelles tortures ; vous ne m'entendrez point gémir, pourvu qu'au prix de ma vie, je puisse sauver la sienne & celle de son pere : elle n'a pu le ravir aux dangers qui le menaçoient ; elle étoit dans les bras de

* C'est un des griefs soumis au jugement de ce Tribunal, que de sauver ceux qu'il retient ; & l'on porte, sur cela, les choses si loin, que, fût-ce un frere, un pere, un mari ou une femme, on est soi-même alors exposé à toutes les rigueurs de l'Inquisition.

la mort. Respectez son innocence & son infortune. Je n'ai point les mêmes droits à la clémence & aux bontés de ma Reine. Malgré mes sermens & mon devoir, j'adorois Sidley : s'il l'ignora toujours, mon cœur n'en fut pas moins infidele ; depuis long-tems il brûle d'un feu que mes remords n'ont point suffi pour expier : la peine m'en est due, & c'est moi en un mot qui, bravant tout, l'ai arraché de vos mains. J'ose réclamer pour lui, pour sa fille, & contre moi, l'équité d'Isabelle. Ni l'une ni l'autre ne sont coupables, m'écriai-je. Il ne me fut possible de proférer que ce peu de mots. La surprise, & plus encore l'admiration d'une ame si héroïque, avoient suspendu mes esprits. Torquemada sembloit partager au moins mon étonnement. Isabelle fixoit sur Madame de Céléria des regards attendris, & gardoit le silence : j'attendois en tremblant ce qu'elle alloit prononcer...... Venez, ma chere Céléria, lui dit la Reine en lui tendant la main, sur laquelle la Marquise se préci-

pita, en l'arrosant de ses pleurs; venez recevoir votre pardon, que m'arracheroient tant de grandeur d'ame, tant de vertus, & vos nouveaux droits à mes égards, quand vous ne les auriez pas tous sur mon cœur. Je vous confirme le don de la place, qu'il me sera plus doux que jamais de vous voir occuper: je prends sous ma protection Stéphanie & Sidley, ou plutôt Milord Rosemont. S'appercevant alors de notre surprise, je suis instruite de tout, continua l'admirable Isabelle: ce n'est ni la Marquise, ni Stéphanie, dit-elle à Torquemada interdit & qui avoit paru l'être, sur-tout au nom de Rosemont, ce ne sont point elles qui vous ont enlevé votre prisonnier: je sais, en s'accusant, combien elles sont généreuses; le Ciel a tout conduit: n'allons point contre ses décrets; ne cherchez point à pénétrer de quels moyens il lui a plû de se servir? * Qu'il vous suffise d'apprendre

---

* On sait que c'est Félici qui a brisé ses chaînes, & de quelle maniere il l'a fait.

que désormais il ne dépendra plus que de Ferdinand & de moi. S'il vous falloit des preuves de son innocence, vos maîtres ayant décidé de l'absoudre, n'ont rien à ajouter pour sa justification *. C'en est trop, s'écrie Torquemada : non, Madame ! ne craignez pas que j'ose combattre les dispositions de votre ame magnanime. Le Ciel vous inspire ; il se déclare : je cede à ses ordres, aux vôtres. Que j'eusse été à plaindre, s'il m'avoit fallu étouffer la voix de la reconnoissance ! le nom de Rosemont doit m'être précieux. L'auteur des jours de celui que je croyois Sidley, sauva aux miens l'honneur & la vie ; s'il eût

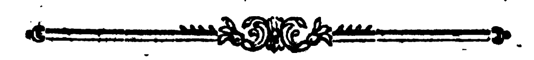
* Je le répéte encore : Ferdinand & Isabelle venoient d'établir l'Inquisition dans leurs Etats ; elle n'y étoit pas affermie, ou ne l'étoit que par eux : ainsi, l'on ne doit pas s'étonner de ce qu'ils en furent plus maîtres que leurs successeurs. Depuis, elle fit de si grands progrès, que les Rois mêmes, s'ils avoient entrepris de choquer son pouvoir, ne l'auroient pas fait impunément. Ce qu'elle osa contre la mémoire de Charles-Quint, en est la preuve.

été coupable, mon ministere vouloit que je fusse inflexible; il n'est point de liens que ne doive briser le zele de la Religion, & ma conscience eût fait taire tout autre sentiment : mais je les puis accorder, & je me dévoue avec joie à des intérêts, que votre appui me rend plus recommandables encore. Je ne respirois point pendant cet entretien : il est impossible de vous peindre l'état de la Marquise. Eh bien ! refuserez-vous encore, lui demanda la Reine, ce que mon amitié vous offre? Ah ! Madame ! s'écria la Marquise : elle n'en put dire davantage; mais que ses pleurs, son trouble & son silence étoient expressifs ! allez rassurer Stéphanie, reprit Isabelle : je veux la connoître; je veux dès demain que vous me l'ameniez, sans toutefois, dit-elle encore à Madame de Céléria, qu'elle soit connue pour Miss Rosemont : & alors cette Princesse adorable, laissant nos cœurs pénétrés de ses bontés ainsi que de ses vertus, emporta ce pur hommage, le seul digne de la vraie grandeur & de la bien-

ſaiſance qui en aſſure les droits. Auſſi-tôt, nous volons chez la charmante Miſs. Torquemada, ſoit raiſon de politique, ou qu'une fois ſon cœur ait pu ſe laiſſer émouvoir, veut lui confirmer ce que nous brûlons de lui apprendre. Nous la retrouvons immobile, inanimée : enfin, elle revoit la lumiere. Prête à ſuccomber encore à l'aſpect de Torquemada, elle rappelle tout ſon courage, & s'indigne de ce qu'il la conſole. Penſez-vous, lui dit-elle, que vos menaces aient pu me faire trembler pour moi? Nos tranſports lui paroiſſent inexplicables : notre trouble nous laiſſe à peine la faculté de nous faire entendre : elle n'oſe croire aux bontés de la Reine : Torquemada lui promet en vain de ne chercher qu'à les entretenir; elle craint qu'il ne l'abuſe : inſtruite enfin de ce qu'elle doit à l'ame la plus ſublime, pénétrée, ſaiſie, hors d'elle-même, elle s'élance vers la Marquiſe qui la preſſe dans ſes bras; &, ſans pouvoir ſe parler, mêlant leurs larmes, livrées à l'abandon des ſentimens les plus doux, elles m'apprirent com-

bien des cœurs sensibles sont loin de pouvoir suffire à tout ce qu'ils éprouvent, dans de pareils instans : il y en a trop peu, que tout ceci s'est passé, pour que Stéphanie puisse déja vous écrire ; elle le voudroit en vain : cette étrange alternative de désespoir & de Joie, d'horreurs & de félicité, ne lui permet pas d'obéir à ses vœux. Son ame est à vous pour jamais : fasse le Ciel qu'elle ne soit plus déchirée aussi cruellement ! O Clarence, que d'épreuves dans sa vie à peine commencée ! Mais quelle femme que la Marquise ! quelle amante ! quelle amie ! &, j'ose même dire, quelle épouse ! Stéphanie, créature céleste, & si digne d'être heureuse ! ah ! quelles que soient vos peines, du moins les trésors de l'amitié ne vous sont pas ravis ! Je retourne près d'elle : je ne vous quitte point, ma chere Clarence ! vous êtes l'une & l'autre inséparables dans mon cœur.





LETTRE XLV.

De CLARENCE, à STÉPHANIE.

O mon amie ! je frémis encore du récit que vient de me faire Dona Almanza. Quoi ! toujours des assauts à votre sensibilité ! Quoi ! c'est vous qui versez des larmes, & dont presque tous les instans sont marqués par de nouvelles amertumes ! vous, Stéphanie !.... Ah ! Dieu ! quel plus affreux spectacle, que de voir, sans cesse, la vertu en bute au malheur ! Le vice triomphe ; &, tandis que le bonheur l'accompagne, c'est vous que le sort accable & persécute !... Mais pourquoi donc ne songé-je qu'à vos peines ? Ne suis-je pas sûre que vous avez, dans la Marquise, une amie aussi tendre que moi ? Isabelle desire vous connoître, & va vous aimer : elle sera votre appui ; elle sera celui de l'auteur de votre naissance. Vous ne devez plus avoir d'inquiétude sur une

destinée si chere ; &, pour un cœur tel que le vôtre, quelle plus douce assurance !

Ah ! combien je ressens le plaisir de vous voir captiver tous ceux qui vous approchent ! Vos vertus se communiquent. Ceux même, à qui l'humanité est inconnue, cedent, malgré eux, à leur empire ; jusqu'au chef rigoureux d'une loi horrible, entraîné (ne pouvant être attendri), se voit forcé à vous être favorable. Je suis loin de vouloir diminuer le mérite de ce qu'a fait Madame de Céléria : j'adore cette ame semblable à la vôtre ; tout ce que son dévouement offre d'admirable, je suis digne de l'apprécier : mais vous lui donnâtes l'exemple. Sans vous, peut-être, elle n'eût été que sensible ; près de vous, elle est devenue héroïque. Cependant, vous pouvez mettre en doute, si mon amitié vous est *toujours due ?* Cette crainte, vos remords, tant de rigueur pour vous-même, voilà les seuls torts que vous ayez. Mon cœur m'éclaire : si vous étiez coupable, il n'en seroit pas moins à vous ; mais il seroit vrai. Ximenès n'a que trop de

droits à vos sentimens; vous ne l'auriez point aimé, s'il ne les méritoit tous : & ce qu'il vous inspire, vous osez l'appeller un crime ! Ah ! Stéphanie ! le crime est-il fait pour vous ?

Non : ce n'est point un penchant vertueux qui offense le Ciel ; il peut remplir la vie de chagrins, détruire le repos, faire couler d'éternels pleurs : mais un penchant involontaire, combattu, renfermé, quels droits n'a-t-il pas à l'estime ? Il accroît la mienne. Stéphanie, ma sœur, mon amie la plus chere, ah ! comptez sur moi, plus que jamais ! je sens le prix de votre confiance ; je partage les tourmens de votre position ; sur-tout, je ne puis souffrir que vous pensiez avoir besoin de mon indulgence : est-ce à moi de douter de votre courage ? Je ne crains point qu'une passion le surmonte. L'honneur & la reconnoissance en exigent le sacrifice ; il est affreux, mais indispensable. Vous le ferez ; nous gémirons ensemble. Loin de nous la honte & le repentir : jamais du moins, nous n'aurons de tels

chagrins. Hélas ! il eſt trop vrai ; je preſſentois les vôtres ; je redoutois, pour vous, les vertus de Ximenès : votre aveu n'a pu me ſurprendre. Je ne connois point l'amour ; & cependant, inſtruite par l'amitié, je liſois dans votre cœur avant vous-même. Craignant toutefois de l'éclairer, me flattant que le mien me trompoit, je n'oſois vous montrer mes alarmes. Je reſpire enfin, depuis que la cauſe vous en eſt connue. Si je tremblois, lorſque vous vous ignoriez, aujourd'hui je n'appréhende plus rien pour votre gloire.

Mais, ne peut-on abandonner l'Eſpagne, ſans fuir le monde entier ? Avez-vous bien pu former le projet barbare de renoncer à tout, de vous ſouſtraire à tous les yeux ? Jamais, non, jamais à ceux de Clarence, ni ſur-tout à ſon cœur. Je vous en défie, cruelle ! votre ame a sûrement démenti ce mouvement de déſeſpoir ; l'amour ne vous a point rendue inſenſible à l'amitié. C'eſt l'eſpérance ſeule de vous revoir, qui me ſoutient : je mérite que vous y trouviez les

mêmes consolations. Venez vous refugier dans mon sein, y déposer le poids de vos peines ! ah ! Stéphanie, Stéphanie ! qui vous arrête ? Est-il donc impossible, sans l'aveu d'un pere, de quitter des lieux où vous ne sauriez plus être que malheureuse ? Consultez votre raison : il ne pourra qu'applaudir à ce qu'elle aura dicté. Mais les bontés de la Reine de Castille, qui vous imposent, peut-être, de nouveaux devoirs ! mais, s'arracher à Madame de Céléria, l'affliger, & dans quel moment !... Vous seule, ô mon amie, pouvez concilier tant d'intérêts ! Quels que soient mes vœux, je n'insiste que pour votre bonheur. Adieu, plaignez la dépendance qui m'empêche de suivre mon attrait, de voler vers vous : écrivez-moi, rassurez-moi ; dites à la Marquise, combien ses vertus m'ont fait d'impression. Je ne tarderai pas à l'en assurer moi-même. Je vais répondre à Dona Almanza. Adieu, encore une fois, ma chere Stéphanie, adieu.

P. S. Voici une Lettre de Madame de

Norſey, que le Chevalier de Roſenne, ſon frere, devoit vous remettre. Il arrive; & je ne ſais trop comment, au lieu du projet qu'il avoit formé d'un voyage en Eſpagne, il a dirigé ſes pas vers l'Angleterre. Sa ſœur même l'ignore : je ne le connoiſſois point; l'extrême reſſemblance qui eſt entr'eux m'a frappée.





LETTRE XLVI.

De Madame DE NORSEY, *à* STÉPHANIE.

Je vous ai parlé, charmante Miss, d'un frere que j'aime tendrement, d'un Chevalier de Rosenne, déjà votre admirateur, & pour qui je vous demande quelques bontés : il part pour l'Espagne, il vous remettra ma lettre; & sûrement il cessera de m'en vouloir, dès qu'il vous aura vue. Ceci a besoin d'explication.

Autrefois j'étois l'oracle, le guide, le mentor de mon frere; à présent, c'est une tête tournée, un esprit contrariant, un cœur indocile; & c'est notre aimable amie, gardez-m'en bien le secret auprès d'elle, c'est Clarence qui est la cause de ce changement auquel ma sagesse ne peut rien. Vous en feriez surprise; je l'ai été, je l'ai dit : enfin comme le Chevalier est à moitié fou, je vous

l'envoie; & je tremble que vos charmes ne l'achevent. Voici l'histoire de son départ.

Après plusieurs contestations entre lui & moi, après je ne sais combien d'extravagances dont il s'étonnoit que je ne fusse pas charmée, des projets sans nombre qu'il prétendoit me faire approuver, & que je voulois qu'il abandonnât, un jour enfin, je l'avois prêché à en perdre patience : le lendemain, il m'annonce qu'il veut aller en Angleterre. Je m'y oppose, il s'obstine, il me demande une lettre pour Clarence, une autre pour son pere; je le refuse : il redouble d'instances, je ne cede point. Le voilà furieux ! heureusement que je m'avise, le voyant dans son caprice de voyages, de lui proposer de retourner en Espagne! Aussitôt il saisit mon idée, avec transport, à condition que j'écrirai à Miss Rosemont; à condition sur-tout, qu'il sera le porteur de la lettre. Je le promets; & le monstre, plus enchanté que reconnoissant, pour la premiere fois, me quitte avec plaisir. Mais pourquoi, me direz-vous peut-être, lui

ravir le bonheur de connoître Clarence ? Ah ! mon Dieu ! pourquoi ? Pour éviter, s'il est possible, qu'il ne devienne réellement malheureux : il croit l'être aujourd'hui, & se trompe. Il se croit amoureux d'un portrait : chimere ! les femmes ont beau aimer le merveilleux ; je n'entends point qu'on raffole d'une mignature, que le peintre peut avoir embellie : une telle passion me paroît romanesque, invraisemblable, absurde même. Le Chevalier répond à cela, que je lui ai lu plusieurs lettres de notre amie, que son ame y est peinte, que je l'ai trop entretenu des qualités qui la distinguent & doivent la faire adorer. Et combien je me les reprocherois, si des récits, que l'amitié, d'ailleurs, devoit, ce me semble, rendre suspects, avoient pu, en effet, produire une pareille ivresse ! Encore une fois, son amour n'est qu'un délire de son imagination, qu'une erreur passagere : mais il n'y auroit plus moyen de détruire, pas même de combattre cet amour, s'il étoit fondé sur la connoissance intime des

aces & des vertus de Clarence. Décidé-
ent, je ne veux point qu'il la voie : je
nnois les intentions & l'inflexibilité de
ilord Clarence ; il ne consentira, pour sa
le, qu'à un établissement aussi considé-
ble du côté de la fortune, que de la
issance. Celle du Chevalier est ancienne,
e est illustrée ; mais il est cadet de sa
aison, il ne peut prétendre qu'à une lé-
ime médiocre : & moi, trahissant la
nfiance du pere, abusant de l'amitié de
fille, au risque de les diviser, j'introdui-
is chez eux un jeune homme, qui joint
x agrémens de l'esprit & de la figure,
me la plus élevée, la plus sensible, tout
qui doit faire impression sur celle de
arence ! Je sacrifierois mon amie à mon
re ! Ah ! jamais leur position ne me
rmet ni l'espoir, ni le desir de les voir
is ; je me suis interdit l'un & l'autre ;
l'ai dit : oui, si, malgré mes prieres, le
ievalier avoit persisté dans la fantaisie de
rtir pour Londres, il m'auroit contrainte
'affliger : j'aurois peut-être perdu son

cœur, ſans retour; rien ne m'en auroit tenu lieu; mais le ſeul parti que l'honnêteté me dictoit, je n'aurois pas héſité à le prendre : auſſi n'eſt-ce que cet avertiſſement qui l'a fait renoncer à ſon beau projet; & n'imaginez pas, pour cela, que j'aie, ſur le Chevalier, d'autre avantage que mon ſexe & ſon amour! Je vous dis de lui tout le bien & le mal que je ſais. Amant imaginaire, ſoit, mais délicat, il ne ſe propoſoit que de voir, que d'adorer Clarence, ſans ſe déclarer, ſans même chercher à lui plaire; il vouloit garder un ſilence éternel, il croyoit le pouvoir : nouvelle erreur! *L'amour*, charmante Stéphanie, *ſe joue des plus belles réſolutions du monde;* & je craignois, pour Clarence, juſqu'à l'amitié qu'elle a pour moi. Vous m'avez promis la vôtre; je viens de vous ouvrir mon cœur; de grace, ne ménagez point celui du Chevalier! J'eſpere que vous êtes tranquille; je le ſouhaite. Vous vous ſeriez peut-être rendue à mes ſollicitations, ſi, dans les lieux que vous embelliſſez, la perte

de votre repos étoit à craindre. Ah! jouissez de ce bien, le premier de tous; & ne croyez jamais à un sexe maudit, esclave prétendu, mais, en effet, tyran du nôtre; il rampe ou opprime, & dès-lors ne mérite rien. Quel préservatif plus sûr que cette réflexion! Elle me console des obstacles qui s'élevent entre Clarence & mon frere. Au fait, le meilleur mari n'est pas, je crois, un présent que l'amitié doive être fort empressée d'offrir. Eh bien, de toutes mes raisons, voilà celle qui a le plus choqué Rosenne: quand je vous dis qu'il est injuste à l'excès! Je sais que Clarence vous a envoyé une lettre, où je me livrois, avec plus de zele que de prudence peut-être, à l'intérêt que vous inspirez: mes motifs & votre indulgence me tranquillisent. La réponse que Clarence m'a faite sur ce sujet, est d'une obscurité!... Adieu, belle Stéphanie! Si j'osois.... Recevez, du moins, l'assurance de mes sentimens...



LETTRE XLVII.

De Miss CLARENCE, *à Dona* ALMANZA.

En lisant votre lettre, ma respectable amie, j'ai éprouvé tous les sentimens, oui, tous ; & dans cet instant encore, la terreur, l'admiration, l'attendrissement, l'espoir, se font sentir, à la fois, à mon cœur : je ne sais lequel l'emporte. Ah ! combien vous avez raison de dire qu'il faudroit aux ames sensibles, des forces moins bornées, pour qu'elles pussent suffire à leurs impressions. Quels hommes seroient capables de former un pareil souhait, ou de pouvoir atteindre (quelles que soient leurs prétentions) à cet héroïsme de pur mouvement, aussi généreux qu'il est vrai, que l'orgueil, qu'une vaine ostentation, ne dégradent point ; inspiré seulement par la vertu, & dont Stéphanie (je dois nommer Madame de

Céléria avec elle), sont des exemples si touchans? La faveur d'une Princesse, supérieure encore à son rang, par son mérite, leur étoit bien due; & je n'appréhende point que ce prix glorieux leur échappe. La plupart des hommes (peut-être même qu'ils s'en applaudissent) ne dépendent que des circonstances; ils changent avec elles: mon sexe ne porte point d'aussi frivoles entraves; il n'appartient qu'à ses sentimens. Dès que votre Reine aime la vertu, elle ne peut cesser de la protéger. Non; je n'entends rien aux coutumes qui enlevent aux femmes le droit à la Couronne; & je plains fort les peuples qui ont pu le vouloir: quelque aimable que soit la galanterie des François, elle ne me fera point leur pardonner tant d'injustice. Ce n'est donc pas à moi de craindre que vos Castillans, sous le regne de la sagesse & du bonheur, gouvernés par Isabelle, par une femme, par une Souveraine digne d'être l'une & l'autre, gémissent encore à l'avenir des ri-

gueurs d'un Tribunal odieux * : si elle n'a laissé l'Inquisition s'introduire dans ses Etats, que pour contenir les Maures qui habitent l'Espagne; si ce moyen lui parut le seul qui pût soumettre ces fiers ennemis de la Religion & de l'Etat (je veux même qu'elle en ait fait la promesse, avant de monter sur le trône); si, en un mot, Torquemada lui a caché alors les suites cruelles, les abus horribles de cet établissement, qu'il desiroit, hélas! qu'il n'auroit pas dû obtenir; aujourd'hui qu'Isabelle & Ferdinand voient leurs propres sujets enveloppés dans cette loi funeste, qu'eux-mêmes ne peuvent en arrêter toutes les innovations, ils épargneront, sans doute, à l'humanité des larmes ameres, & à eux d'éternels regrets, en détruisant un pouvoir qui leur est encore subordonné. Déjà le vœu le plus ardent de votre ame & de la mienne est

* Clarence se trompoit : ce Tribunal ne fut point aboli; mais elle étoit dans l'âge heureux, où l'on ne doute que du mal.

rempli : nous voilà sûres enfin qu'ils n'abandonneront jamais Rosemont, au zele prétendu d'un fanatisme impitoyable ; que Stéphanie, sinon paisible, est du moins rassurée pour ce pere, l'objet de sa tendresse. Cependant, ô ma vertueuse amie ! quand jouirons-nous de son bonheur ? Jusques-là, n'en espérez point pour moi : jamais elle ne versera de larmes, qui ne tombent sur mon cœur. Hélas ! il faut bien vous le dire : depuis qu'elle habite l'Espagne, le destin l'a toujours poursuivie :... s'il lui prescrivoit de s'en éloigner !..... Chere Dona Almanza, vous ne vous opposeriez point à ce départ ; il coûteroit à Madame de Céléria, à vous & à Stéphanie : mais, s'il étoit nécessaire, vous sauriez fortifier leur courage, & vous auriez celui de leur donner l'exemple d'un tel sacrifice. Une phrase de votre lettre m'a fait frémir, & pour le sens que j'ai cru qu'elle renfermoit, & ensuite pour l'avoir interprété peut-être bien injustement. Stéphanie & son pere étoient perdus, dites-vous, *si la*

trame la plus noire, *ſi un complot déteſtable* n'avoit tourné à leur avantage : *Une trame, un complot!*.. vous l'avouerai-je enfin? Florizene s'eſt offerte alors à mon eſprit; elle eſt envieuſe : Stéphanie, que l'univers adore, doit exciter ſa rage; elle croit peut-être avoir à s'en venger : que ſais-je? hélas!.... je reſpecte le myſtere que vous me faites, & le ſecret des ſoupçons que votre cœur renferme; mais Mademoiſelle de Céléria peut avoir les mêmes, & attribuer le déſordre de Fernand..... O Dona Almanza, quelles que ſoient les bontés de la Reine, votre amitié, & celle de Madame de Céléria pour Stéphanie; craignez, encore une fois, que le ſéjour de l'Eſpagne ne lui devienne funeſte! Je ſuis loin de lui montrer mes craintes : juſqu'à Félici, dont vous ne me parlez point, me cauſe les plus vives alarmes. Iſabelle ne peut avoir été inſtruite de l'évaſion de Sidley, que par Félici lui-même, ou par le Cardinal Ximenès; tous deux ſont étroitement unis : le dernier, ſur-tout, poſſede

l'entiere confiance de cette Princesse. Ah! Dieu ! ses bienfaits forceroient-ils Stéphanie à accepter Félici pour époux ? Votre Reine protégeroit-elle son amour ? Plutôt que de se voir contrainte, par la reconnoissance, à un choix qui lui seroit horrible, il vaut mieux fuir, s'arracher à tout, rester sans fortune, mais libre, qu'oser former une union, dont les maux peuvent conduire à la perte même de la vertu. Souffrez des réflexions que je vous soumets ; il n'est point d'hommages, de confiance, ni de sentimens, que je ne vous doive ; j'en offre de sinceres à Dom Almanza ; mes regrets, en le voyant partir, ont mérité les siens : cependant, son départ n'a été triste que pour moi ; il jouissoit du plaisir de se rapprocher de l'amie si précieuse, dont le sort lui a fait présent : loin d'elle & de Stéphanie, il ne me reste que la douceur de penser, qu'elles aimeront toujours Clarice.



LETTRE XLVIII.

De Stéphanie, à Clarence.

Combien votre lettre me touche! Ah! Clarence, des amies telles que vous & Madame de Céléria, sont un bienfait de la Divinité: que ne lui dois-je pas? & que ne puis-je, heureuse enfin?... Ames tendres & sublimes, croyez, croyez du moins que l'intérêt que vous prenez à mon sort, tant de soins généreux, & votre amitié, & vos vertus pénetrent mon cœur, le consolent & l'arracheroient, s'il se pouvoit, à des sentimens, hélas! trop invincibles: mais quel que soit leur empire, je me rendrois à vos raisons, à vos prieres, & j'y trouverois des charmes, si le plus saint des devoirs, le plus cher de tous, n'en ordonnoit autrement. L'Espagne est devenue la patrie d'un pere trop long-tems malheureux: Stéphanie n'envisage que lui seul: ce

n'eſt point qu'elle s'abuſe ou qu'elle s'arme de prétextes, faute de courage; ce n'eſt point ſon fatal penchant, qui *l'arrête*, qui la trompe, qui l'égare; il ne peut que la déſeſpérer. Je m'impoſe un ſupplice de tous les inſtans. O mon amie! en fuyant du moins je ne contraindrois pas mes larmes; je cacherois ma foibleſſe & mes pleurs dans votre ſein : mais voir Fernand s'engager à une autre, ſentir mon cœur déchiré, s'il s'en applaudit, ſi c'eſt le contraire, n'en être que plus malheureuſe, ne pouvoir ſupporter ſes chagrins, ni ſa joie, ni ſon indifférence, la demander au Ciel..... en tremblant de l'obtenir, être témoin de leur tendreſſe, ou ſouffrir de leurs regrets, plus que tous deux, & cependant reſter en ce ſéjour!... tel eſt le tourment auquel je me condamne.

Vous avez ſu que les adieux de Fernand furent ſuivis de l'horrible apparition de Torquemada. Tous les maux ſe réunirent ſur moi; tous me ſont préſens encore. Jour terrible, ſouvenir qui me pourſuivez,

votre impreſſion eſt ineffaçable ! Que dis-je ? Ah ! grand Dieu ! ce jour, qui ſemble être le terme des chagrins de Sidley, peut-il n'être pas le plus heureux de tous pour ſa fille ?... Sa fille infortunée n'eſt donc plus que l'amante de Fernand !... ô mon pere, il fut votre libérateur ! l'amour ne pouvoit naître en moi, que des ſentimens de la nature ; & c'eſt elle qui l'emportera toujours. Ah ! combien j'ai ſenti ſon empire, lorſque le chef d'une loi affreuſe vint vous redemander à mon cœur ! s'il regrettoit Fernand, ce n'étoit que pour vous ſeul : vous perdiez un appui. Que n'éprouvai-je point, quand la femme la plus adorable vous rendit à ma tendreſſe ?.. Chere amie, partagez ma ſenſibilité. Sur-tout, moins prévenue en ma faveur, ſoyez plus juſte pour la Marquiſe. Eh ! qu'ai-je donc fait, hélas ! qui ait pu lui inſpirer l'héroïſme d'une pareille action ? L'admirer, ne l'oublier jamais, m'en rapprocher, s'il eſt poſſible, en la prenant pour modele, voilà mon partage.

On

On vous a dit qu'Isabelle, pour mettre le comble à ses bienfaits, avoit permis que je lui fisse ma cour : elle avoit encore prescrit, que Mademoiselle de Céléria & Dona Almanza accompagnassent chez elle, la Marquise. Quand nous arrivâmes, une foule de courtisans l'environnoit : mais une telle souveraine ne peut rien devoir à la pompe du rang ; elle disparoît devant l'éclat des vertus. Je fus pénétrée de l'accueil flatteur dont elle m'honora. Elle me paroît bien digne de votre amitié, dit-elle à la Marquise : ce ne sera pas la louer assez à vos yeux ; mais passez-moi de ne rien imaginer au-dessus de cet éloge. Quels Souverains, que ceux qui savent aimer & le dire ! les autres commandent ; ce sont ceux-là seuls qui regnent. Madame de Céléria parut aussi peu vaine que vivement attendrie d'un discours si obligeant. Enfin la Reine quitta le cercle, en annonçant qu'elle désiroit n'être suivie que de la Marquise, de sa fille, de Dona Almanza & de moi. L'admiration & la reconnoissance me firent tomber à

ses pieds. Je ne suis que juste, me dit cette Princesse : la fille de Rosemont n'a été que trop poursuivie par le sort ; heureuse de pouvoir changer le sien, je veux encore que son cœur la mette au rang de mes sujets. A peine mon attendrissement me permit de répondre. Quelqu'un bien dévoué à vos intérêts, me dit la Reine, vous donnera dans peu, des nouvelles de l'auteur de vos jours. Hélas ! ce ne peut être que Félici : cependant je n'ai point obtenu la grace que j'espérois, de m'ensevelir dans quelque retraite inaccessible à ses persécutions, &, s'il se pouvoit, à l'image adorée de celui. . . . . O ma Clarence, lorsque j'implorai cette permission qui fit frémir la Marquise, est-ce que vous pourriez l'abandonner, me demanda la Reine, & affliger un pere ? Que puis-je pour leur bonheur, si vous n'y contribuez pas avec moi ? M'enleverez-vous celui de les voir heureux ? Dans ce moment, que votre cœur sentira, ma soumission eut, pour le mien, un charme trop tôt évanoui ; la réflexion le dissi-

pa : cette maiſon, & tous ceux qui l'habitent me retracent Ximenès... Pardonnez au déſordre de ma lettre ! Iſabelle enfin s'appercevant de la ſurpriſe inexprimable de Florizene, ignorez-vous, lui demanda-t-elle, que Sidley, ou plutôt Milord Roſemont exiſte ? Son innocence ſera miſe au plus grand jour ; ſes accuſateurs ſeront punis : on apprendra les ſervices qu'il vient de rendre à la couronne d'Eſpagne ; & elle ſait les reconnoître. A ces mots, que devins-je ? Dona Almanza partageoit ma joie ; le ſaiſiſſement de la Marquiſe étoit égal au mien : les regards d'Iſabelle peignoient la ſatisfaction & la bonté. Mademoiſelle de Céléria, non ſans quelque trouble, lui demanda la permiſſion de me féliciter ; & elle aſſura cette Princeſſe que le bonheur de lui devoir une nouvelle ſi agréable, étoit le ſeul adouciſſement au chagrin de ne l'avoir pas obtenu de la confiance de Madame de Céléria & de mon amitié............ Je ſuis interrompue par l'arrivée de Dona Almanza ; j'allois vous dire que la Reine l'a trai-

tée avec toute la distinction qu'elle mérite : elle veut absolument vous écrire ; & elle me jure que je ne verrai point ce qu'elle vous mande. Eh ! pourquoi ce mystere ? D'où vient encore me parle-t-elle sans cesse du Duc de Médina, frere de la Marquise ? Il est estimable ; mais elle a des idées désolantes ! .... Ah ! que Fernand soit heureux avec Florizene ! pour moi je n'envisage qu'avec horreur quelque engagement que ce puisse être. Vous, chere Clarence, soyez moins indulgente à l'avenir ! Ne permettez pas que je vous entretienne de lui ! .... S'il se peut, j'éloignerai son idée, que ses périls me rendent plus redoutable encore : je dois même éviter de prononcer son nom .... Hélas ! adieu, adieu mon amie !

P. S. Les armées sont dans l'inaction ; & fasse le Ciel ! ..... Ah ! du moins, ces vœux me sont permis. Je dois une réponse à Madame de Noisey : cette femme charmante me donne la plus haute idée des Fran-

çoiſes. Son frere ſeroit-il encore à Londres? Les hommes de ſa nation paſſent pour être ſi légers!





LETTRE XLIX

De Dona ALMANZA, *à Miſs* CLARENCE.

MOI, lui faire part de ce que je vous écris ! j'ai mille raiſons de ne le pas vouloir. Vous ſavez combien Stéphanie craint les éloges : vous ſavez encore juſqu'à quel point la triſte conviction du mal déchireroit ſon cœur ! ces motifs, & pluſieurs articles de votre lettre exigent que ma réponſe ne ſoit vue que de vous ſeule.

Eh bien ! vous ne vous êtes pas trompée : j'avois déja quelques indices, lorſqu'il m'échappa de vous dire qu'un complot abominable avoit penſé perdre celle qui nous eſt ſi chere. Je venois de recevoir un avis ſecret d'une main inconnue : c'étoit, me mandoit-on, la trame la plus noire, qui venoit d'expoſer à une mort infâme, l'ami toujours eſtimable, (malgré ſes éga-

temens), de Dom Almanza, & à l'opprobre, & à d'éternelles douleurs l'intéressante Stéphanie; on finissoit par m'assurer qu'on ne la voyoit qu'en tremblant rester dans une maison où des ennemis implacables l'environnoient. Malgré moi mes idées s'arrêterent sur Florizene & sur Eléonore. Je m'indignai contre moi-même d'un pareil soupçon; mon amitié pour Madame de Céléria m'en faisoit un devoir: mais je m'efforce en vain de le détruire, & surtout depuis ce qui s'est passé dans le cabinet de la Reine, le jour où Stéphanie lui fut présentée. Vous ne le sauriez point par elle: je veux réparer tous les vols que sa modestie fait à votre cœur. Lorsqu'elle parut devant cette Princesse, l'enthousiasme fut général; un murmure d'applaudissement s'éleva: Florizene étoit d'une magnificence excessive; Stéphanie l'effaçoit parée de ses propres charmes. L'air noble & touchant que vous lui connoissez; sa beauté, son maintien, ses graces fixerent tous les regards. Florizene en fut déconcertée, fu-

rieuse, &, pour la premiere fois, je la vis presque abattue. Le Comte Félici jouissoit insolemment de l'embarras de l'une & du triomphe de l'autre; le Duc de Médina n'avoit des yeux que pour Stéphanie; mais Isabelle seule occupoit l'attention de cette derniere.

Dès que nous fûmes seules avec la Reine, elle acheva de la rassurer sur le sort de son pere, & de se l'attacher à jamais par les marques de bonté qu'elle lui donna. Florizene, quoiqu'elle se fît violence, souffroit au point de ne pouvoir cacher entiérement ce que son ame envieuse éprouvoit. Isabelle prenant pour de la surprise son air interdit & contraint, & se souvenant que la veille, elle n'étoit, ni n'avoit dû être chez la Marquise, pendant que cette femme généreuse demandoit à expier des crimes prétendus; Isabelle, dis-je, s'adressa à Florizene pour savoir si en effet, elle n'apprenoit qu'en ce moment les secrets de Sidley & de sa fille ? Le trouble de Florizene augmenta; mais, se remettant presque aussi-

tôt, elle se plaignit, avec un air d'intérêt, du mystere qu'on lui en avoit fait, & rendit grace à la Reine de l'avoir traitée plus favorablement. Isabelle lui répondit de la maniere la plus flatteuse. Je crus qu'elle y étoit sensible : elle redevint maîtresse de son extérieur; & je me reprochois de l'accuser toujours. La Reine alors s'expliqua sur les ordres qu'elle avoit donnés, pour découvrir les accusateurs de Sidley, sur-tout ceux par qui l'on avoit été informé de son évasion. C'est à la vue de toute l'Espagne, ajouta-t-elle, que sa fille a donné des marques d'une tendresse pour lui aussi légitime que touchante : ceux qu'elle n'a pu désarmer, sont des monstres contre lesquels la rigueur est un devoir. Je ne perdois pas de vue Florizene; je m'apperçus qu'elle pâlissoit. Seule, je l'avois remarquée; ah! s'il se pouvoit que j'eusse été injuste! mais bientôt je fus distraite de cet affreux doute par le mouvement si digne de Stéphanie, qui l'entraîna aux pieds d'Isabelle. Daignez, Madame, daignez, lui dit-elle, révoquer cet arrêt.

Ajoutez encore à votre gloire & au bonheur de Rosemont, & à la vive reconnoissance de Stéphanie, ce nouveau bienfait. Souffrez qu'un moment de faux zele & d'erreur reste enseveli dans de profondes ténebres. En pardonnant, vous avez tant de fois appris aux coupables comment on sert le Ciel, & comment on l'imite! Madame de Céléria & moi, nous versions des larmes de joie. Isabelle ne put tenir à ce dernier trait: elle releva Stéphanie, la serra dans ses bras avec émotion, & lui accorda cette nouvelle grace: mais, quoiqu'elle ait sollicité avec instance, celle de se retirer dans une maison Religieuse, qu'Isabelle honore d'une protection particuliere, cette Princesse s'y est opposée fortement; & son refus (tout flatteur qu'il a été pour votre amie), ne m'a point transportée autant que Madame de Céléria: Stéphanie cependant ne lui est pas plus chere qu'à moi; mais, ... Stéphanie toutefois a dû se rendre aux ordres & aux bontés de la Reine; peut-être, hélas! y a-t-elle souscrit avec plus de joie

qu'elle ne pense !.... Son courage, sa raison la soutenoient contre son sacrifice qui n'étoit que trop affreux pour son cœur....; Si j'osois vous parler ouvertement,..... pourroit-elle avoir quelques secrets pour vous? Mais moi dois-je chercher à surprendre les siens ? Je ne les sais point : Je n'ai que des craintes ; je vous les ai déja laissé entrevoir, & vous semblez les partager : ah ! que dis-je? des craintes ! Stéphanie auroit-elle pu se déterminer à quitter Madame de Céléria, moi, ses deux sinceres amies, sans les plus fortes raisons ? D'ailleurs, sa mélancolie, qu'elle ne peut vaincre, malgré tant de sujets d'espérer, sa mélancolie s'accroît de jour en jour : cependant, quelle qu'en soit la cause, vous devez être aussi tranquille que moi pour sa gloire : le sort peut tout lui enlever, hors ses vertus..... Hélas ! c'est Dom Almanza & moi, qui l'avons attirée dans ce séjour ; & quoiqu'elle nous y tienne lieu de tout (que vous connoissez bien mon cœur), je l'aime pour elle-même : la

ſavoir heureuſe, & s'il le faut loin de moi, voilà ce qui m'occupe. Non; je ne lui ai point caché vos alarmes : je n'ai dit de votre lettre, que ce qu'il falloit; j'y ai ajouté ce que je devois. Je n'ai pu me réſoudre à faire paſſer dans ſon ame, mes cruels ſoupçons; ils l'auroient pénétrée de douleur; elle les auroit rejettés avec effroi: enfin ils ne ſont point des certitudes. Quant à l'avis ſecret, dont je viens de vous faire part ſur le complot odieux dont elle a penſé être la victime, il l'a frappée ſenſiblement; mais cet avis inquiétant, l'inſupportable amour de Félici, votre opinion ſur Florizene, vos appréhenſions, les miennes, rien ne peut la détourner de ce qu'elle a promis. Je n'héſite point, m'a-t-elle répondu; je tiendrai la parole que j'ai donnée à la Reine: je reſterai chez Madame de Céléria; tout m'en impoſe l'obligation.... Chere Almanza, il n'eſt plus tems de quitter l'Eſpagne: bien des écueils s'offrent à moi; je ne les brave point, je les ſurmonterai peut-être; mais du moins je n'aurai pas la

foibleſſe ou l'inſenſibilité d'immoler à ma ſûreté les intérêts de mon pere. A ces mots, m'attendrir, l'admirer, l'en aimer mieux, & veiller à ſon ſort, plus que jamais, voilà tout ce qui reſtoit à mon zele. Ah ! s'il étoit poſſible que ſon cœur ne ſe refuſât pas à des hommages dignes d'en être agréés ! Le Duc de Médina l'adore ; ſon amour n'eſt connu que de la Marquiſe & de moi. Il joint au mérite le plus rare, une haute naiſſance, de grands biens, une indépendance abſolue. Long-tems inconſolable de la perte de ſa femme, quoiqu'il n'ait point d'enfans, rien n'a pu le faire ſonger à un ſecond hymen, juſqu'au jour où il a vu Stéphanie. Elle ſeule, m'a-t-il répété bien des fois, pouvoit rendre à l'amour une ame que les regrets les plus juſtes avoient fermée, même à l'eſpérance. Stéphanie ſeroit la plus heureuſe des femmes avec cet époux : le Duc n'aſpire qu'à le devenir ; mais il veut, avant de ſe déclarer, pouvoir ſe flatter de ne pas lui déplaire. Son ambaſſade le rappellera bientôt à la Cour de

France : il a trop de droits à la considération & à la faveur, pour ne pas inquietter Félici, & même le Cardinal Ximenès; on l'estime, on le redoute, & on l'éloigne. Cette union si convenable, qu'approuveroit Milord Rosemont, qui combleroit les vœux de Madame de Céléria, & que personne ne desire plus que moi, arracheroit Stéphanie à tous ses dangers. Réunissons-nous : je connois sur elle l'empire de votre amitié. Si vous pouviez la déterminer à un hymen qui feroit son bonheur, je vous devrois la seule chose qui manque au mien. Dom Almanza & moi, nous vous souhaitons sans cesse, & nous vous aimerons toujours.





LETTRE L.

De Dom FERNAND XIMENÈS, *à Dom* ALMANZA.

QUELS sont donc mes droits à vos sentimens ? & comment osez-vous m'en assurer encore, si vous cherchez vainement en moi les qualités qui m'avoient obtenu votre estime ? Ou je ne les possédai jamais, ou les détruire n'est pas même au pouvoir de l'amour : lui, *me dégrader, offenser Stéphanie!* lui, cet amour extrême, n'être *que le délire de mon imagination! ne pas maîtriser mon ame, n'y pas régner avec empire!* Non ; vous n'avez pu le penser ; je ne vous fais point l'injure de vous croire,.... Vous m'accusez d'être insensible aux devoirs d'amant, de fils, de citoyen & de sujet, de n'en respecter, de n'en remplir aucuns ! répondez : lequel de nous deux est cruel ? O nature, amour, amitié même qui

m'accablez également ; liens sacrés, dont les douceurs se changent pour moi seul en amertumes ; qui plus que moi vous chérit ? Mais, hélas ! que m'avez-vous offert ? J'adore un être qui ne peut y être sensible : ma vie ne sauroit qu'être affreuse ; & pour qu'elle le soit plus encore, tous ceux que je révere, tous ceux que j'aime, mon Souverain, un pere, des amis, des amis impitoyables prétendent m'unir à Florizene ! pourquoi donc me seroit-il défendu de leur épagner des regrets, de me soustraire à un serment horrible, à une passion sans retour, à des tourmens certains, & à la douleur qui me consume ? Ne puis-je pas, ne dois-je pas, au milieu des hasards, que dis-je ? au sein de la victoire, mourant avec joie pour ma patrie, arracher au sort sa victime ?

Je sais ce que furent mes ancêtres ; j'aime leurs triomphes, & ce qu'ils m'imposent : mais, le nombre de leurs jours en a-t-il fait la gloire ? &, à vingt-trois ans, n'ai-je pas assez vécu, si j'ai prouvé que je tiens d'eux plus que leur nom ? Voulez-vous me

connoître mieux ? Il me ſemble que l'honneur de marcher ſur leurs traces, que celui d'être utile à l'humanité, ne m'enflamme que pour accroître mon infortune : tout s'envenime, dans une ame au déſeſpoir. Juſqu'au droit d'être heureux, aggrave les maux ; &, dans cette poſition, quelle reſſource me reſte ? Ah ! quand vous élevez Stéphanie au-deſſus de moi, combien je ſuis loin de vous contredire ! A peine, hélas ! eſt-ce un éloge pour elle : mais, quand vous croyez ma deſtinée moins infortunée que la ſienne, Dom Almanza, qu'ils ſont peu faits pour vous, les motifs que vous en donnez ! Près d'elle, au moins, nul être ne ſera inſenſible : jamais un nœud déteſté, une paſſion malheureuſe, ne troubleront ſa vie ; &, ſi je croyois qu'elle pût l'être, penſerois-je à moi ?

Protéger Stéphanie ! la protéger, dites-vous ? Quel mot ! quel conſeil ! Lui être aſſervi, s'honorer de prendre ſa défenſe, ſi toutefois il étoit poſſible qu'elle en eût beſoin ; voilà le ſort de tous ceux qui ne ſont

pas indignes de lui consacrer leurs jours! Cependant, que lui importent les miens? Ah! croyez-moi; elle n'auroit pas la cruauté de vouloir que je les conservasse, si elle savoit à quel point je les abhorre. Quoi! vous exigez que je vive, pour la voir dans les bras d'un rival? Moi, moi! le laisser paisible possesseur de ce bien, le seul que je puisse envier! tandis qu'aimé de Stéphanie, il s'enivrera d'un bonheur qu'il croira mériter peut-être, désespéré, furieux, en proie au déchirement, à tous les transports de la jalousie, il me faudra respecter Stéphanie dans l'objet qui lui est cher! Le pourrai-je?.... Je le veux, du moins: Dom Lope, Dom Almanza! vous l'emporterez!..... Eh bien! amis cruels, recevez l'un & l'autre mon serment, quelques peines qui m'attendent, de ne point chercher à devancer l'heure qui m'est prescrite. Vous vous êtes servis de vains prétextes, de reproches injustes, pour faire illusion à mon cœur; vous n'avez pu l'aigrir, vous ne pouviez le convaincre; mais

il cede à la voix de l'amitié. Qu'on ne me parle point, toutefois, de Florizene, & bien moins encore d'arracher de mon ame l'image adorée, dont le pouvoir vous est si mal connu !

Nous sommes près de venger la perte de Zahara *, par la prise d'une place que les Maures défendent avec acharnement : un inconnu, nommé Ramire, fait pour être distingué d'un Monarque tel que le nôtre, & qui vient d'être nommé par ce Prince, Grand-Maître de son Artillerie, conduit ce siege avec autant de prudence que de valeur ; il est l'admiration de nos troupes, & l'effroi des Infideles. Je brûle de connoître ce guerrier ; je me ferois gloire d'obéir à son expérience. Le Roi ne s'est point rendu au desir que je lui en ai montré. L'armée de réserve, où sa vo-

* La ville de *Zahara* fut surprise, par les Maures, aux Espagnols, qui, par représailles, leur enleverent la forte place d'Alhama : cette place, très-importante pour eux, étoit une des portes du royaume de Grenade.

lonté me fixe, eſt encore dans la plus cruelle inaction; &.... à l'inſtant même, je reçois l'ordre de m'en détacher, avec un corps de troupes que je commande: Dom Lope & moi nous volons aux combats..... Adieu; dites-moi que Stéphanie eſt heureuſe.





LETTRE LI.

De Stéphanie, à Clarence.

CHERE amie, félicitez-moi; plaignez-moi : quel état est le mien ! Chaque instant accroît mon agitation : je rends grace au Ciel, je frémis, je pleure; mon ame est heureuse, & elle est déchirée. O mon pere ! ô Fernand, Fernand !... Chere Clarence, vous me voyez, en ce jour, rassurée pour l'un, tremblante pour l'autre : combattue, partagée entre le plus doux espoir, & les plus vives alarmes, je n'ose, hélas ! m'abandonner qu'à mon trouble :... quel prix cependant j'attache au bien que je possede ! Dieu ! une lettre, une lettre de mon pere ! Et elle m'apprend que ses peines vont finir ! Ah ! quoique je la tienne de Félici, croyez que ma joie seroit pure, croyez même qu'elle auroit disputé mon cœur, bien mieux que mes vains efforts, à l'im-

pression qui le domine, si tout, pour la rendre plus douloureuse & plus profonde, ne se réunissoit pas. Oui, Clarence, oui, me fût-il possible d'effacer de ma mémoire les vertus & l'image séduisante de Fernand, où trouver des forces contre ses dangers ? Ils ne sont que trop certains. On parloit de paix ; on l'espéroit. Les Espagnols ont rejetté, avec hauteur, les soumissions de leurs ennemis. Je me flattois que le siege d'Alhama seroit la seule action de cette campagne, & que sa prise, que l'on dit prochaine, la termineroit : cependant, de part & d'autre, les attaques sont aussi vives que fréquentes. Plus de repos pour moi ; Fernand est exposé sans cesse. Vainqueur, n'en doutez pas ; mais, dans cet instant peut-être, atteint, percé de coups..... Hélas ! que sert le courage contre les impitoyables décrets du sort ? Je succombe à cette idée..... Dieu ! grand Dieu ! conservez ses jours ! Vous me rendîtes un pere ; ne puis-je vous implorer pour son libérateur ? Daignez, daignez

veiller également ſur eux. Ah! mon amie, que ſerois-je donc devenue, ſi, pour mettre le comble à mon déſeſpoir, mon pere eût partagé des périls que, ſans doute, il eût cherchés ? Heureuſement, il eſt retenu en France, & ne peut..... Mais, liſez plutôt une copie de ſa lettre : ſoyez inſtruite de ce qui le concerne ; connoiſſez mieux encore que jamais, combien il mérite votre eſtime, & ma tendreſſe !

De Milord Roſemont, à Stéphanie.

« Je ne vous ai point écrit; j'ai con-
» traint mon cœur au ſilence; tout le vou-
» loit : mais, ma chere Stéphanie, jugez
» ſi je vous aime ! J'ai pris ſoin de mes
» jours ; & la moindre imprudence, de ma
» part, expoſoit les vôtres. En un mot,
» un ſeul mot, qui auroit dévoilé le myſ-
» tere de mon exiſtence, le lieu où je me
» conſervois à vous, les raiſons qui m'y
» avoient conduit, vous entraînoit dans

» ma perte, & y précipitoit Félici, pour
» prix de ses bienfaits. Quelles que soient
» mes obligations, ce fut encore dans ma
» tendresse, que je trouvai des forces pour
» supporter la peine de vos incertitudes.
» Mon sort a changé. Peut-être le bon-
» heur de vous revoir ne me sera-t-il pas
» long-tems ravi ? Je devois m'en imposer
» l'éternelle privation, plutôt que de re-
» paroître à vos yeux errant, inconnu,
» fugitif, ou n'ayant rien réparé. Le
» moment n'est pas loin, où je pourrai
» reprendre mon nom, le porter encore
» avec gloire, & vous rendre un pere digne
» de vous. Félici vous dira que je suis, en
» France, chargé d'un traité, encore se-
» cret, entre cette Cour & celle d'Espagne.
» L'estime qu'elle me marque, m'honore.
» Mon ame n'est point fermée à des té-
» moignages si glorieux; une noble ambi-
» tion a du pouvoir sur elle: mais, ma
» fille, ce n'est qu'en la faisant renaître à
» l'espérance de vous voir jouir du sort
» que vous méritez, qu'on a pu la rendre
au

» au bonheur. Vous ne doutez point que je » n'aie été instruit exactement de ce qui vous » regarde. L'amitié, les soins de la femme » charmante chez qui vous êtes, tout ce » qu'ont fait pour vous Dona Almanza, & » son vertueux époux, me pénetrent de re- » connoissance. Voici des lettres que vous » leur remettrez. L'aimable Clarence vou- » dra bien recevoir, dans celle-ci, les hom- » mages d'un admirateur, & j'ose dire, » d'un ami sincere. Vous apprendrez tout » ce que je dois à Félici; on ne fut jamais » plus généreux : ô ma chere Stéphanie! » ma vie entiere suffira-t-elle pour m'ac- » quitter ? Bientôt je n'aurai plus de secrets » pour vous; mais, quoi qu'il m'en coûte, » cette réserve cruelle est encore néces- » saire..... Adieu, ma fille, adieu; je ne » puis prononcer ce nom, sans que mes » yeux se baignent de larmes ».

Eh bien! mon amie, trouverai-je une seule excuse dans votre cœur, quand le

mien s'afflige encore ? Quoi donc ! un pere ſi tendrement aimé, tout ce qu'il m'apprend, tout ce qu'il me laiſſe entrevoir d'heureux, rien ne me conſole ! Il ne ſonge qu'à ſa fille : ce n'eſt que pour elle, qu'il s'applaudit d'un commencement de bonheur; & cependant, lorſqu'elle ne devroit ſonger qu'à ſe refugier dans ſon ſein, à y fuir toute autre idée que celle de la fin de ſes peines... des ſoupirs, des ſanglots, des gémiſſemens lui échappent ! O tyrannie de l'amour, exercée ſur la nature même, que vous me rendez coupable envers elle !... Quoi ! la reconnoiſſance ; quoi ! l'humanité, lui ſeroient un outrage ! que dis-je ? quand je n'aurois point le malheur d'adorer Fernand, n'eût-il pas ſauvé mon pere, n'eût-il pas oſé, en ſa faveur, bien plus que Félici ; quelle ame ſeroit aſſez baſſe, aſſez inſenſible, pour ne pas s'intéreſſer à lui ? Ah ! ſes droits ſont ſacrés ; ils n'offenſent ni l'auteur de mes jours, ni l'honneur, ni le devoir. Je ne les trahis point, je peux me ſacrifier, je peux leur

ımoler tout, hors le ſentiment le plus
te. Ciel ! quelle étoit mon erreur ? Eh !
: quoi fonderois-je l'eſpoir d'oublier Fer-
nd ?.... L'oublier, lui ! Avez-vous pu
oire à ce projet inſenſé, cruel, & dont
xécution me ſeroit impoſſible ? Trop
ıellement exacte à ce que je vous de-
ındois, vous m'avez répondu, ſans me
rler de lui : j'ai relu, cent fois, votre
erniere lettre *; j'y cherchois, en trem-
ant, ſon nom; je penſois que, malgré
es prieres, il échapperoit à votre amitié,
votre cœur qui connoît le mien; & ce nom,
las ! n'y étoit point ! Que fais-je ? Qui ?
oi ! me plaindre de Clarence !... Chere
nie, que ſont devenus les jours où votre
nitié m'étoit due ? A préſent, injuſte &
upable, n'ayant plus que des torts & des
grets, je n'ai de droits qu'à la pitié ; je
: ſuis plus celle pour qui elle auroit été
ıe offenſe ; je me fais juſtice. Eh ! qui
is-je ? Chaque réſolution que je forme,

* Cette derniere lettre de Clarence, dont Sté-
ıanie parle, n'eſt point non plus dans le recueil.

eſt démentie par mon cœur. Ses vœux, qu'il doit combattre, ſes ſentimens, dont il ne peut triompher, tout m'enleve à moi-même : je ſuis aſſervie au ſeul mortel qu'il m'eſt défendu d'aimer. Je le ſens trop; vous avez rempli un devoir, & vous m'avez montré le mien, en ne vous permettant point de m'en entretenir : mais, hélas ! ſi, pour jamais vous vous êtes même interdit de paroître prendre quelque part à ce qui le regarde, du moins, mon amie, épargnez-moi la peine de vous entendre former des vœux, pour que je puiſſe accepter les hommages d'un autre; il n'en eſt point qui ne me miſſent au déſeſpoir. Si Fernand m'offroit les ſiens, je les refuſerois avec autant de courage, que vous m'en voyez peu contre ſon idée. C'eſt aſſez du tourment de ne pouvoir être à lui, ſans y ajouter le ſupplice plus affreux de me donner à qui que ce fût dans l'univers. Ne ſouhaitez, ni à Médina, ni à moi, les maux d'une union qui ſeroit horrible : il mérite un cœur qui lui appartienne ; & le *mien*, hélas !...

Madame de Céléria arrive à l'inſtant. Elle m'annonce qu'il faut que je la ſuive chez la Reine. Dès que je le pourrai, je reviendrai m'entretenir avec vous.

BILLET de Stéphanie, à la même.

O DIEU ! quel moment ! quel bonheur ! Que viens-je d'apprendre ? Mon pere,..... où ſuis-je ? eſt-il bien vrai ? Non ; il n'étoit point en France ; il me trompoit, pour ne pas m'alarmer ; vous allez tout ſavoir. La ville d'Alhama eſt priſe : c'eſt mon pere, c'eſt lui...... Et j'étois tranquille, tandis qu'il étoit expoſé ! Chaque jour, j'entendois parler de la valeur de Ramire, de ſa ſageſſe dans la conduite de ce ſiege, de la confiance qu'il inſpiroit aux Eſpagnols, de l'admiration même de ſes ennemis : ce Ramire, eh bien !.... il n'eſt autre que le pere de votre heureuſe amie : comment ne le devinois-je pas, aux éloges qu'on lui donnoit ? Ah ! Clarence,

j'étois fâchée peut-être de ce qu'ils ne s'adressoient pas à un autre.... Mon cœur en jouit enfin! & une treve au moins de quelque tems, ajoute à ma félicité. Les Maures, abattus par la prise d'une de leurs places les plus essentielles, ont demandé & obtenu cette bienheureuse suspension d'armes. Quel jour, quel beau jour pour moi! Autant que mon trouble pourra me le permettre, je vous ferai le récit de ce qui se passa chez la Reine. La Marquise ne s'expliquoit point sur les motifs qu'elle pouvoit avoir de m'y conduire; mais sa joie ne me présageoit rien que de satisfaisant. O mon pere! à qui devez-vous autant qu'à cette femme adorable? Puisse, un jour, leur union & leur bonheur me tenir lieu du mien! Dès que je parus devant la Reine (il n'y avoit avec elle que le Cardinal Ximenès & Félici), cette Princesse m'apprit ce que je viens de vous mander. Tomber alors à ses genoux, saisie, transportée hors de moi, verser les plus douces larmes, ne me plus connoître, oublier sa présence,

oublier tout, & ne ſuivre que les mouvemens de mon cœur, tel fut mon état. Iſabelle, attendrie, ajouta que Ramire, auſſi grand Négociateur *, que bon Général, l'avoit ſervie avec les mêmes ſuccès, & la même diſtinction, ſous l'un & l'autre caractere. C'eſt Félici, pourſuivit-elle, à qui j'en dois le préſent : Stéphanie en partagera la reconnoiſſance. Je l'en aſſurai, je m'efforce de la ſentir ; peut-être y parviendrai-je ? La Reine enfin s'expliqua ſur ce qu'elle vouloit, que le véritable nom de Ramire, & le bonheur que j'ai de lui devoir le jour, continuât d'être un ſecret, juſqu'à l'inſtant où elle le feroit connoître ; & il ne m'en a point coûté, pour lui promettre d'être, toute ma vie, ſoumiſe à ſes ordres. Chere Clarence, mon pere & Fernand vont ſe voir, s'eſtimer ! Dieu ! ſe pourroit-il !.... Ah ! loin de moi, toute idée ſemblable !

* On voudra bien ſe ſouvenir, que Ramire fut chargé ſecrettement, par Félici, du traité qui réunit, à la Couronne Eſpagnole, les Comtés de Rouſſillon & de Cerdaigne.

Je sens que leur bonheur me suffit : mais mon amie, le vôtre ne m'est pas moins nécessaire. Adieu.





LETTRE LII.

De FLORIZÈNE, à ELÉONORE.

VOTRE erreur n'a point d'excuse. Si j'ai paru me plier aux circonstances, ce ne fut point pour leur céder la victoire, ce fut pour assurer la mienne. Elle sera pénible, elle peut être encore éloignée ; mais en vain, Isabelle, le sort, une mere & vous, défendriez celle que j'ai en horreur. Il faut qu'elle succombe; mon orgueil l'a prononcé; ma haine le veut. Qui ? vous, la défendre, vous !... Depuis quand l'estime de Ximenès a-t-elle cessé de vous être intéressante ? Vous dissimuleriez-vous, que l'espece de dédain qu'il vous marque, & l'éloignement que je lui inspire, n'ont qu'une même cause ? Notre injure enfin ne fut-elle pas commune, pouvez-vous hésiter, entre je ne sais quels devoirs imaginaires, & les intérêts d'une amie ? Vous vous croyez

coupable : vous ne l'êtes qu'envers moi ; & il est tems de me faire connoître.

Si vous aviez aimé Ximenès, si le même penchant vous avoit attirés l'un vers l'autre ; ce que je dispute à une indigne rivale, qui vous dit que je ne vous l'eusse pas sacrifié * ? L'orgueil, en mon ame, commande à l'amour ; mais il pouvoit céder à l'amitié..... Eléonore, écoutez-moi. Avant que l'Espagne entiere, & Ximenès, fussent enivrés de Stéphanie, lorsqu'elle n'étoit point connue dans ces lieux, peut-être me suis-je alarmée de la justice qu'il se plaisoit à vous rendre : en ai-je été moins à vous ? Cependant, une ennemie me brave, mon désespoir s'accroît chaque jour, & votre ame reste indécise !.... N'ai-je pas assez dévoré le dépit de son triomphe ? Quoi ! la perte du plus doux espoir, le renversement

* On doit connoître assez l'ame de Florizene, pour ne point douter de la fausseté insidieuse de cette assurance : il n'y a peut-être que ce moyen d'empêcher qu'Eléonore ne lui échappe ; & elle l'emploie.

de tous nos projets, l'imbécille admiration de la Cour, celle enfin de Madame de Céléria, autorisée même par Isabelle, quoi! tant d'affronts, d'outrages, de tourmens, laisseroient mon cœur s'ouvrir à la pitié! Vous m'en demandez pour elle! vous osez me dire que je lui dois de la reconnoissance!... ô Dieu! s'il étoit vrai, je me maudirois de ne pouvoir la détester davantage..... mais je sais réduire, à sa juste valeur, le faste de vertu qui vous en impose. Je n'ai ressenti nulle émotion, en la voyant implorer, & obtenir de la Reine, que les dénonciateurs de son pere restassent inconnus. Il importoit à la sûreté de ce pere, que l'on s'assurât d'eux, elle devoit le vouloir, & ce que vous admirez, n'est, de sa part, qu'imprudence & ostentation.

Sans sa générosité, ajoutez-vous, sans Stéphanie, nous étions perdues: ah! il vaudroit mieux l'être, à jamais, que de devoir son salut à l'objet de son aversion. A mes yeux, cette obligation prétendue ne seroit

qu'un nouveau crime. En un mot, il me devient, de jour en jour, plus impossible de lui pardonner. Toutefois, réjouissez-vous, en apprenant que l'étranger Ramire, élevé si vîte à la place de Grand-Maître de l'Artillerie Espagnole, qu'on exalte pour des succès dus presque toujours au hasard, qui vient de prendre Alhama, tout aussi fortuné que sa fille, & non moins odieux qu'elle, est encore ce Sidley, ce Rosemont coupable, qui désarme l'Inquisition même, qui surmonte, pour mon malheur, jusqu'aux périls d'un siege, & dont la destinée l'emporte sur les efforts de ma haine!... Cependant, que ma mere & mon ennemie (mon cœur pourroit bientôt ne plus les séparer l'une de l'autre), que toutes deux frémissent encore, & Fernand plus qu'elles! Ce sera lui peut-être, qui me délivrera de Ramire. Un billet, que j'ai dicté, va lui apprendre que ce guerrier fameux est Milord Rosemont, qu'il a en horreur : je connois la violence de sa jalousie. Aux champs de la victoire, il peut rencontrer

Sidley, couvert de ses armes, ne point le reconnoître, le défier au combat; & alors, de quelque côté que soit l'avantage, je serai vengée:... je le serai, surtout de Stéphanie. Je sens trop l'incertitude de ce moyen; mais, pour la poursuivre sans cesse, j'en inventerai chaque jour..... C'est par elle & Madame de Céléria, que je viens d'être instruite de ce nouveau secret. Vous voyez combien je suis sensible aux demi-épanchemens qu'elles m'accordent. Eh! qu'avois-je besoin de celui-là? Quoi! toujours le spectacle horrible de la joie d'une rivale! La treve, déclarée aujourd'hui, l'augmente encore; elle est même tranquille pour Fernand! Je n'ai de consolations que dans les ressources inépuisables de ma haine; mais, en supposant qu'il m'en reste dans votre amitié, travaillons ensemble, pour mieux accabler celle que j'abhorre, à l'unir avec Félici! Vous préférez cette vengeance comme la moins dangereuse pour nous; je ne la veux, que parce qu'elle sera la plus ter-

plutôt, un entretien particulier avec votre oncle. Vous voyez ma confiance, malgré vos incertitudes. Soyez-y d'autant plus sensible, que pour ce que je souffre, & pour ce que je médite, je pourrois me suffire; mais mon ame auroit peine à ne plus distinguer la vôtre. Adieu.





LETTRE LIII.

Du Comte FÉLICI, *à* ALVARÈS.

J'AI lu dans votre ame plus que vous ne vous êtes permis de me le dire. Je vous ai paru téméraire rélativement à Rosemont, & en effet, sous un gouvernement aussi absolu que celui de Ferdinand * & d'Isabelle, dans un Etat soumis à l'Inquisition, oser enfreindre l'autorité souveraine, toutes les loix, même la plus rigoureuse, affronter, braver tout, les fers, le supplice, la disgrace bien plus effrayante que la mort; tout cela conviendroit à peine à quelque jeune insensé, se croyant généreux : mais calmez vos craintes. Félici, que le tems, les hommes & l'expérience ont su endurcir, n'a pu, sans de mûres réflexions, sans un sage retour sur lui-même, sacrifier à l'a-

* Ferdinand, surnommé *le Catholique*.

mour ou à ſa pitié pour un inconnu, ſon élévation préſente, qui lui a tant couté à acquérir, qu'il préfere à tout, & moins encore s'expoſer à perdre en un ſeul jour les eſpérances de ſon inſatiable ambition. Il eſt tems de vous dévoiler le myſtere de ma conduite.

Non, Alvarès, en délivrant de ſes chaînes, celui que vous ſuivîtes en France, je m'aſſurois le titre d'époux de ſa fille, & je ne courois aucun danger. C'étoit l'accord même de la politique du Cardinal & de la mienne. Tout étoit à-peu-près concerté entre nous.

Je vous l'ai déja mandé; preſque auſſitôt que je vis Roſemont, ſous le nom de Sidley, ſa naiſſance, ſes talens qu'on m'apprit avec ſon inconduite, la célébrité des vertus de ſa fille & de ſes charmes, firent naître en moi des idées dont l'exécution, quoique difficile, ne me parut pas moins certaine.

L'Europe entiere ſait quel eſt l'aſcendant du Cardinal ſur l'eſprit de la Reine, &

combien à mon tour j'en ai ſur ce Miniſtre. Les liens du ſang, dit-il, & ceux de l'amitié nous uniſſent; mais, ſoit qu'il s'abuſe, ou qu'il les faſſe ſervir de prétexte à notre intimité, dans la poſition où nous ſommes, l'intérêt, l'ambition, voilà les ſeuls mobiles dont le pouvoir ſoit, & doive être abſolu : ce ſont eux qui nous répondent l'un de l'autre. Si ma fortune eſt ſon ouvrage, s'il eſt mon appui, j'ai de mon côté ſecondé ſes intentions, ſouvent même ſes injuſtices * : je lui ſuis encore néceſſaire, & c'eſt à ce titre ſur-tout que ſe maintient mon crédit.

Dès que je formai des projets d'hymen avec Stéphanie, enviſageant l'impoſſibilité d'y réuſſir ſeul, je confiai tout au Cardinal. Frappé ainſi que moi des éloges qu'il en avoit entendu faire, flatté d'une telle alliance, ſatisfait de pouvoir montrer à la nobleſſe Eſpagnole, ſi fiere avec ſes égaux,

---

* Ce qu'un homme du caractere de Félici appelle *injuſtice*, eſt, à coup sûr, le contraire.

ſi dédaigneuſe pour tout ce qui lui eſt inférieur, qu'il ſauroit, ſans avoir recours à elle, marier la dans plus haute claſſe, ſon très-proche parent, il ſongea aux moyens. Bien des obſtacles s'offroient ; Sidley étoit en priſon; il étoit au pouvoir de Torquemada, inexorable juſqu'alors, de Torquemada qui travailloit à détruire, dans l'eſprit de Ferdinand & d'Iſabelle, ce même Sidley, que leur favori n'avoit pas craint de ravir à ſon ſanglant miniſtere. Malgré ces conſidérations, je ne laiſſai pas d'agir indirectement auprès de la Reine : j'appris que ſes diſpoſitions pour Sidley étoient aſſez favorables pour qu'elle eût déja parlé très-vivement à Torquemada ; que même elle étoit déterminée, s'il réſiſtoit encore, à employer ſon autorité ; je ſus que les ſollicitations de Madame de Céléria, celles de toutes les femmes de ſa Cour qu'elle aime le mieux, lui en avoient arraché la promeſſe. Je ſentis qu'alors je n'aurois point aux yeux de la fille, le mérite de la délivrance du pere : je ſentis que je ſervirois la Reine, en lui

épargnant le petit chagrin d'affliger Torquemada qui dirige la conſcience de cette Princeſſe. Le Cardinal convint que mes obſervations étoient juſtes : je crus voir ce qu'il feroit à ma place. Comptant ſur vous, je n'héſitai plus. Sidley paſſa pour mort. Vous ne me cachâtes point vos alarmes ; vous exécutâtes mes ordres ; ainſi devoit agir votre zele : mais, pendant que vous m'en donniez cette nouvelle preuve, le Cardinal, que je n'inſtruiſis de ma hardieſſe qu'après l'exécution de mon entrepriſe, apprenoit à la Reine la mort ſuppoſée de Sidley, ſon évaſion opérée par moi, & la conjuroit de lui accorder ma grace, ajoutant qu'il la ſollicitoit, tout coupable que j'étois, sûr que malgré ma compaſſion pour cet étranger illuſtre & malheureux, j'avois été animé ſur-tout par la connoiſſance des ſervices qu'il pouvoit rendre à l'Etat. Il peignit ſa fille mourante de ſa perte ſimulée, les évéuemens qui les avoient conduits en Eſpagne, l'obſcurité devenue leur partage, l'éclat de leur origine, & leurs vertus, &

leur infortune. Iſabelle en parut touchée. Le Cardinal profita de cet attendriſſement, pour appuyer avec l'éloquence qu'il poſſéde, ſur le repentir qui avoit ſuivi les écarts de mon zele, ſur le déſeſpoir où me jettoit l'attente d'une diſgrace que rien ne pouvoit m'adoucir, l'ayant trop encourue. La peine qu'il en reſſentiroit à jamais ne fut pas exprimée moins vivement ; enfin il la ſupplia d'ordonner du ſort de Roſemont & du mien. Ce que j'avois prévu, arriva : il lui fut agréable de faire grace. Tout ceci demeura ignoré : le Roi ſeul en fut informé, & pardonna. Il falloit cependant éloigner Roſemont ; Ferdinand & Iſabelle m'en donnerent l'ordre. Tous deux avoient paru embarraſſés du choix de celui qu'ils députeroient à la Cour de France : abſous, je propoſai d'y envoyer Roſemont : très-jeune, il avoit fait preuve, aux yeux de l'Angleterre, de ſupériorité dans la partie des négociations. Celle-là devoit être ſecrette. Tout concouroit en faveur de mon avis ; il étoit celui du Cardinal ; il fut approuvé

d'Isabelle, agréé par le Roi. Sous le nom de Ramire, Rosemont partit; & le traité épineux, objet de sa mission, fut conclu promptement.

Lorsque la guerre se déclara entre l'Espagne & les Maures, vous fûtes témoin de son ardeur impatiente: je portai ses vœux aux pieds du trône. Un poste honorable, dans notre armée, fut accordé, sans peine, à celui dont les premiers succès ne pouvoient qu'ajouter à la force de mes sollicitations. Plus connu de Ferdinand, bientôt il obtint la place de Grand-Maître de son artillerie; & depuis la prise d'Alhama, le Roi & Isabelle me savent plus de gré encore de leur avoir conservé cet homme précieux; mais, lorsqu'il consacroit ses jours à leur service, Florizene s'occupoit de les lui faire terminer dans l'ignominie. J'ignore comment elle a été instruite de son existence & de son évasion, qu'elle m'avoit promis de taire? Cependant Torquemada, averti par elle & par une autre personne * presque aussi con-

* On sait que cette autre personne est Eléonore, assez proche parente de Félici.

damnable, vint une ſeconde fois porter la mort dans le cœur de Miſs Roſemont. L'heureuſe arrivée d'Iſabelle chez Madame de Céléria, l'étrange aveu de cette femme, qui, malgré moi, de tems en tems m'étonne, détournerent le coup qu'avoit préparé ſa fille, cette même Florizene qui ſurprendroit tout autre que moi, par ſon ardeur pour la vengeance.

C'eſt de Torquemada que je tiens ces derniers détails. Curieux comme le ſont les gens de ſa ſorte, il dit l'avoir été par reconnoiſſance; il dit que le nom de Roſemont a des droits à la ſienne; & je conſens qu'il ſe pare de ce vain mot : mais, par une ſuite de ſon caractere & de ſa politique, il a pris des informations malgré les défenſes d'Iſabelle: il a ſu que Ramire, ſauvé par moi, lui avoit été dénoncé par les manœuvres de Florizene: il m'a fait l'un & l'autre aveu, s'eſt montré mon ami, a paru me croire le ſien; & notre réunion, ſi elle s'affermiſſoit, pourroit peut-être un jour balancer le crédit impérieux du Cardinal :

dinal : il me force à le souhaiter. Se piquant, je ne sais pourquoi, de soutenir Dom Fernand Ximenès, il préserve ce favori des atteintes que je lui porte, & m'obligera même par cette conduite, qui m'offenseroit encore, quand j'y trouverois de l'avantage, à me faire un autre parti que le sien.

A ma priere, Torquemada n'a point éclairé Isabelle sur le compte de Florizene. Quels que soient ses progrès rapides dans la cruauté, la perfidie, dans tout ce qu'amenent le tems & la fréquentation des sots humains ; quoiqu'elle m'ait trahi moi-même en dénonçant Ramire, tant qu'elle me sera utile, elle peut compter sur une impunité absolue ; & il ne m'en coûtera nul effort. Non que je ne sache que ce ne seroit point à moi qu'elle chercheroit à unir sa rivale, si elle pensoit qu'il existât un mortel plus haïssable : mais son opinion ne me touche point, sa haine me sert ; &, sans nous tromper peut-être, car vous n'imaginez pas combien elle est au-dessus de son âge, nous sommes ligués présentement plus que ja-

mais. Aujourd'hui, elle me presse de faire repartir Médina pour son ambassade de France; & mes intentions à cet égard sont encore très-conformes aux siennes. Apprenez qu'il est l'adorateur de Stéphanie: eh! qui pourroit la voir sans devenir mon rival?. Mais, quoique je n'en redoute qu'un seul, il m'est essentiel, & pour plus d'une cause, d'éloigner le Duc. J'ai voulu aussi, avec autant d'ardeur que sa barbare niece, tirer Stéphanie de la maison où elle est. J'ai fait donner, par une main inconnue, des avis à la prude Almanza, sur les dangers qu'elle y court: mes tentatives ont été infructueuses; & j'y renonce d'autant plus que la Reine desire qu'elle y reste. Ce n'est donc qu'avec le titre de Comtesse de Félici, qu'elle en sortira. Quelques obstacles que son cœur y mette, ce moment peut-être approche. Ramire, sans oser s'expliquer, avant d'être sûr de sa fille, ne me cache point que le vœu de s'acquitter envers moi, s'il n'est pas comblé, sera le regret du reste de sa vie. Le croyez-vous? Il est

des momens où j'ai foi à son amitié. J'ai cependant encore mieux démêlé l'orgueil de son caractere, c'est celui de sa nation. Lorsque, lui demandant sa fille, je feignis d'ignorer qu'elle possédât d'autres titres que ses vertus & sa beauté; en me répondant, il se hâta de m'apprendre que le nom qu'elle honoroit encore, étoit toutefois celui de Rosemont. Vous dites d'ailleurs qu'il a été vivement touché de ma générosité apparente. Continuez de l'entretenir dans ces heureuses dispositions; les circonstances feront le reste. Oui, vous avez bien fait, & je vous en avois donné l'ordre *, de ne point ménager près de lui les insinuations contre Fernand. Elles l'ont révolté, dites-vous; il les a repoussées avec hauteur; n'importe: elles me serviront. J'ai plus d'ennemis qu'un au-

* Cet ordre est énoncé dans la premiere lettre qu'on a déja vue, de Félici, au même Alvarès; &, pour ne pas rendre suspect son confident, il lui recommande de le faire exécuter par d'autres que lui.

tre, & Ximenès calomnié *, le confirmera dans la certitude que je le suis. Ne croyez pas cependant que je m'abuse. Je ne sais que trop quel pouvoir il a sur l'ame de Stéphanie!..... Soit; mais elle est vertueuse : il ne sera point son époux; &, si je le deviens, utile à mes projets, elle remplira ses devoirs; ou malheur à..... je n'acheverai point. Stéphanie est la seule personne de son sexe, & peut-être du nôtre, que j'estime. Adieu. Je vous ferai de plus en plus connoître, de quel prix est pour moi votre dévouement à mes intérêts, à ma volonté, à ma personne, & combien je suis à vous.

---

* Quel plus bel éloge de Fernand, que cet aveu!





LETTRE LIV.

De STÉPHANIE, à CLARENCE.

CHERE Clarence! au comble de la joie, dans le trouble où je ſuis,.... Ah Dieu! pourrai-je vous la dire, cette nouvelle, cette heureuſe nouvelle? L'univers m'aura devancé.... Fernand eſt victorieux. Non, ce n'eſt plus un amour coupable, c'eſt celui de la gloire, qui remplit mon cœur. Je ne me reproche plus rien. Je m'enorgueillis de mon ſentiment, & plus que jamais.... Quels cris d'allégreſſe! Qu'entends-je? qu'éprouvé-je? C'eſt le nom de Fernand que l'on répete; c'eſt lui qu'à ſi juſte titre, on éleve au-deſſus des noms les plus fameux..... & je ne mêlerois pas mes larmes aux hommages de tout un peuple reconnoiſſant! je ne les dépoſerois point au ſein de l'amitié! Moi ne pas vous entretenir ſans ceſſe de mon bonheur!....

Sans vous, pourrai-je y suffire? Ah! Clarence, combien tous les objets qui m'environnent, sont embellis! combien ils m'enchantent! Que dis-je? Je crois les voir, les aimer, pour la premiere fois; & vous-même..... ô mon pere, mon pere! ai-je pu vouloir me défendre d'une reconnoissance dont vous êtes l'objet, l'excuse & le modele? Fernand a des droits sacrés à la mienne; & Félici lui-même..... Trop cruelle envers lui, je haïssois son amour; il n'étoit qu'à plaindre. Félici, Florizene, oui, oui, je fus injuste pour tous deux. Mon cœur n'est point fait pour la haine; il abjure les soupçons: il est si heureux, que, dans ce moment, je serois capable, je crois, de jouir de la félicité d'une rivale; j'aimerois même..... j'aimerois...... l'épouse de Fernand!

Quoi! Fernand, quoi! le Ciel vous a préservé! Le Dieu de mon cœur est celui de son heureuse patrie! Le pere le plus aimé, le plus digne de mon admiration, est rendu au bonheur & à ma tendresse! Tran-

quille pour ce qui m'eſt cher, qu'ai-je à craindre? Ah! déſormais je bénirai mon ſort, quel qu'il puiſſe être, & je n'affligerai plus une amie.

Il eſt donc vrai que cette derniere action va terminer la guerre? Puiſſe, grand Dieu! puiſſe mon eſpoir ſe confirmer! vous n'en douterez point, en apprenant ſur quoi je le fonde, & les détails d'une journée, dont le peuple, les Grands de cette nation, & mon cœur, plus que le monde entier, admirent le héros. Mais, quel qu'il puiſſe être, s'il ne ſavoit que vaincre, s'il n'étoit pas ſenſible, bienfaiſant, généreux, qu'auroient de commun mon cœur & ſes exploits?

Avec quelle vérité je me ſuis jointe à toute l'Eſpagne, pour féliciter la Marquiſe, cette amie ſi précieuſe, & ſa fille!.... Si elle eſt chere à Fernand, qu'elle eſt heureuſe de lui être deſtinée! Combien l'ivreſſe qu'il inſpire, doit avoir de charmes pour elle! Hélas! moi qui aime, ſans vouloir être aimée, ſans me permettre un vœu ſi

coupable, moi qui ne ſerai jamais qu'un objet indifférent pour lui, & que ſes ſuccès tranſportent, que ſerois-je donc à la place de Florizene? A ſa place!... Eh! quelle autre que moi pourroit porter auſſi loin l'amour de ſa gloire, de ſes triomphes, de lui ſeul? Non, Fernand, non; ce n'eſt que ſur mon ame que vous régnez avec un tel empire, & la durée de ce ſentiment ſera celle de ma vie. Chere Clarence, ceſſez de le combattre; il ne peut plus ſe vaincre, ni s'affoiblir. Mon cœur changeroit!... Ah! Dieu! perdez à jamais cet eſpoir qui m'offenſe. J'aime, avec une égale ardeur, Fernand & la vertu. Il n'eſt au pouvoir d'aucun des deux, de m'enlever à l'autre; & peut-être mériterai-je de vous quelques éloges: mais ne m'en prodiguez plus, pour avoir imploré d'Iſabelle la grace des accuſateurs de mon pere: pardonner eſt un ſi doux plaiſir! Eh! qui pourroit, d'ailleurs, ne pas trouver les méchans aſſez punis par le ſupplice de ſe mépriſer eux-mêmes? Je ne m'arrête point aux idées cruelles, dont votre

amitié eſt la ſeule excuſe : Florizene eſt incapable... rendez-lui votre eſtime. Aimez-moi toujours. Mon amie, je ne ſouhaite plus au monde, que de ſavoir votre procès terminé à votre avantage. S'il ſe pouvoit, vous me ſeriez, aujourd'hui, encore plus chere que vous ne me l'avez jamais été.

Je vous ai promis des détails. Voici une relation envoyée à Dom Almanza, par un de ceux qui doivent le plus à la valeur de Fernand : Clarence eſt plus digne qu'une autre, qu'on la lui faſſe connoître, & mon cœur ne peut ſe refuſer à ce plaiſir.

Fragmens d'une Lettre écrite à Dom Almanza, par Fernandès de Cordoue, gouverneur de Lucena.

Un Héros, un Dieu, Dom Fernand enfin, que vous aimez, eſt celui à qui nous devons tout. Les efforts du déſeſpoir, tout ce que la prudence ſuggere, tout ce

qu'elle peut inventer, devenoit inutile. Nous étions investis par une armée nombreuse. Boabdil, qui la commandoit en personne, animé autant par le desir de donner plus de crédit encore à son parti*, que par la perte d'Alhama, s'étoit hâté, malgré la treve accordée par Ferdinand, de faire une irruption vers Lucena. Vous savez combien cette place est peu fortifiée: sa position même s'y oppose. A peine en eut-il commencé le siege, qu'Albohacen, quoique mécontent de cette entreprise, envoya de nouvelles troupes à son fils, pour en assurer le succès: tant la haine du nom Espagnol l'emporte, dans son ame, sur celle qui les désunit! Ce renfort nous enleva un reste d'espoir. C'en étoit fait: les Maures alloient se rendre maîtres, sinon de nos personnes, au moins de ces murs

* Ce Boabdil, surnommé *le petit Roi*, fut élu, au préjudice d'Albohacen, son pere, par le gros de la nation; mais Malaga, & plusieurs autres villes, garderent à Albohacen une fidélité courageuse.

où je commande *, losqu'un mortel invincible, lorsque Fernand accourut à notre secours. A son nom seul, ces fiers ennemis, que tant de fois il a vaincus, effrayés, quoiqu'ils lui fussent infiniment supérieurs par le nombre, leverent le siege, ravagerent les environs, & prirent la route de Loxa, chargés d'un riche butin. Fernand alors (c'étoit peu pour lui de les intimider) résolut de les poursuivre. De la part de tout autre, ce projet eût paru téméraire. Son armée ne composoit pas la dixieme partie de celle des ennemis; mais il appuyoit sur lui-même sa confiance, & il a le droit de l'inspirer. Il savoit que les Maures devoient passer un torrent, que les pluies avoient rendu très-difficile. La nécessité de ce passage, qui leur étoit peu favorable, la sécurité des troupes qui marchent sous ses ordres, tout lui répondoit du succès de

* Fernandès de Cordoue, gouverneur de Lucena, étoit un des plus vaillans hommes de son siecle.

ſon entrepriſe; & tout s'exécuta comme il l'avoit prémédité. Dès que l'armée ennemie commença de paroître à l'autre bord du torrent, pendant qu'il tomboit ſur la cavalerie qui formoit l'arriere-garde, Dom Lope, quoique peu accompagné, attaquoit, de ſon côté, l'infanterie déja en déſordre: la terreur s'en empare; elle ſe met à fuir. Boabdil, à la tête de ſa cavalerie qui faiſoit face, oppoſe en vain des efforts incroyables à la valeur de Fernand; il y cede: cinq mille de ſes ſujets reſtent ſur la place; lui-même eſt ſon priſonnier *. Jamais il n'y eut de victoire ſi complette: elle tient du prodige, & l'on ne doit pas célébrer, moins que ſon triomphe, l'humanité du vainqueur, ſes égards pour un Roi malheureux, ſa compaſſion, ſes ſoins pour les bleſſés, ennemis ou autres, & les regrets qu'il donne

* Cette action mémorable a été attribuée, par pluſieurs Hiſtoriens, au Comte de Cabra. On voit clairement qu'ils ſe ſont trompés. Il n'y a de très-exact que l'hiſtoire ſecrete, où j'ai puiſé tout ceci.

au petit nombre des ſiens qui ont péri dans cette journée. Tous, en un mot, tous l'adorent. Je me fais gloire d'être ſon admirateur; je le regarde comme l'appui de ſa nation, & un modele pour l'univers, &c.

Ici, Stéphanie reprend :

Eh bien! mon enthouſiaſme eſt-il juſte? eſt-il partagé? Oui, vous le reſſentirez vous-même; oui, vous m'approuverez. Ah! Clarence, Clarence! que l'éloge de Fernand a de charmes pour mon cœur!





LETTRE LV.

De CLARENCE, à STÉPHANIE.

J'ARRIVE; mon cruel procès m'a obligée à un voyage peut-être infructueux: mais je reçois, à la fois, vos deux dernieres lettres, & elles me transportent. O mon amie! si je pouvois séparer mon sort du vôtre, je vous dirois que votre bonheur me touche plus que le mien, qu'eussé-je des peines, je m'oublierois moi-même, pour ne ressentir que ce qui vous est agréable; &, si je me suis refusé la douceur de vous entretenir de ce qui vous est cher, qu'ai-je fait, que me rendre à vos instances? N'importe; je veux bien m'avouer coupable; & de n'avoir point prononcé un nom si bien gravé dans votre cœur, & de m'intéresser au Duc de Médina, malheureux, quoique digne d'un autre sort; & d'avoir donné des éloges à

Stéphanie, à Stéphanie qui ne croit pas les mériter, qui ne veut entendre que celui de Fernand.... Enfin, le voilà donc nommé, ce héros, aussi admirable à mes yeux qu'aux vôtres! Mais, le moyen d'approuver une lettre où cela n'étoit pas dit, où l'on n'a pas même apperçu la contrainte d'un silence qu'on savoit trop bien devoir être douloureux! Ah! Stéphanie, m'en voilà trop certaine: rien de si redoutable, que l'amour, puisqu'il vous rend vous-même injuste. Eh bien! pour vous en punir, toute entiere à votre bonheur, à la gloire de Ramire, à celle même de Fernand, & à mon amitié pour vous, je ne voudrois, afin d'être plus heureuse, qu'avoir plus à vous pardonner. Mais, que dis-je? aurez-vous jamais besoin de la générosité d'une amie? En l'accusant, vous lui êtes encore supérieure. Quelle sensibilité, quelle simplicité touchante dans les aveux que vous me faites, & jusques dans vos reproches! Votre ame est aussi vraie qu'elle est noble; il n'est point de jours, point d'événement,

qui n'y développent de nouvelles vertus : & Fernand pourroit aimer Florizene !... Vous ne vous doutez point, combien vous l'offensez ! Il voit (j'oserai vous le dire, malgré vous,) Stéphanie, l'ornement & l'exemple de son sexe; Stéphanie, dont le pere est triomphant, dont la prétendue obscurité va disparoître, sur le point d'être reconnue de toute l'Espâgne pour Miss Rosemont; &, si Florizene étoit dévoilée, plus d'obstacles alors au bonheur de deux êtres faits l'un pour l'autre! Je suis bien sûre, d'ailleurs, que Rosemont & Fernand, à portée de se voir, déja prévenus par leur renommée, seront réunis par l'attrait; enfin, l'estime, l'amour, même le devoir, rompront un projet d'hymen, formé par les seules circonstances, sur-tout s'il est désavoué par un cœur courageux. Quoi! le sort sépareroit, à jamais, Stéphanie & Fernand! & vous seriez la seule à plaindre!... Non; il n'est pas possible. Si ce langage vous étonne, ne l'attribuez pas, du moins, à la crainte de vous déplaire. Je me résou-

drois même à vous affliger, pour vous être utile : mais, votre poſition a changé. Les circonſtances ne me ſemblent plus les mêmes, & je ceſſe de combattre votre ſentiment. O ma chere Stéphanie ! je n'en aurois point flatté l'erreur, ſi j'euſſe continué de n'y voir, pour vous, qu'une ſource de combats, de regrets, d'éternels chagrins. L'héroïſme généreux, qui vous les fait croire ſupportables, vous trompe ; &, pour moi, je vous l'avoue, ſans l'eſpoir que vous craindriez de vous permettre, je frémirois de l'empire de Fernand ſur vous ; je déteſterois juſqu'à ſes vertus, &, plus je ſuis ſûre des vôtres, plus je gémirois de vos tourmens. Hélas ! l'impreſſion douloureuſe qu'ils m'ont laiſſée, au moment même où j'enviſage pour vous des biens que vous n'attendez pas ; cette impreſſion, dis-je, effet d'une amitié qui a trop long-tems ſouffert de vos maux, doit être excuſée par la vôtre. Je vais écrire à Milord Roſémont, & vous voudrez bien vous charger de lui faire parvenir ma

lettre. J'ai lu la ſienne, avec le plus vif intérêt. J'aurois voulu cependant qu'il vous parlât moins de Félici : je ne peux changer d'opinion ſur ſon compte, ni ſur celui de Mademoiſelle de Céléria. Le frere de Madame de Norſey, ce François, auſſi honnête qu'aimable, qui les loueroit, s'ils le méritoient, qui les connoît bien, en parle de maniere à fortifier ma défiance & mes inquiétudes. Combien vous vous repentiriez de le confondre avec ſa nation légere, inconſéquente & frivole, ſi vous connoiſſiez ſon enthouſiaſme pour Fernand !.... Mon Dieu ! j'entends ſa voix ; la voix du Chevalier de Roſenne ! Eh ! d'où peut naître la douleur à laquelle il s'abandonne ?....

C'eſt Madame de Norſey qui le déſeſpere. Si je pouvois l'aimer moins, ce ſeroit dans cet inſtant. Rien de moins réfléchi, de plus inconcevable, que ſa conduite. Elle m'expoſe à une ſcene inattendue, embarraſſante & cruelle ; elle afflige ſon frere, me compromet, nous l'enleve !...

tout cela, ſans raiſon, ſans ſavoir pourquoi. Il avoit accepté, avec reconnoiſſance, un appartement que mon pere avoit cru devoir lui offrir. D'abord, ſon amitié pour Madame de Norſey lui ſervit de motif; bientôt il aima le Chevalier, pour lui-même. Quoiqu'il ſoit François, & que vous ſachiez l'éloignement de Milord Clarence, pour cette nation, il en étoit venu au point de préférer ſa ſociété à toute autre. Le Chevalier nous quittoit peu; il m'entretenoit ſans ceſſe de vous, de ſa ſœur: beaucoup plus ſérieux qu'elle, il n'en eſt que plus intéreſſant. Je m'étonnois quelquefois de ce qu'il lui cachoit ſon ſéjour à Londres; mais j'inſiſtois d'autant moins, pour ſavoir ſon ſecret, que mes moindres queſtions avoient paru lui cauſer une triſteſſe, dont il renfermoit la cauſe: eh! que n'ai-je pu ne jamais la ſoupçonner?... Il vient de me dire que mon pere lui a communiqué une lettre de mon imprudente amie: elle mande à Milord Clarence, qu'inſtruite que ſon frere eſt à Londres, & loge

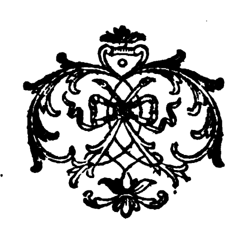
chez lui, elle croit devoir lui faire obſerver que, ne pouvant être deſtinés l'un à l'autre, puiſque Roſenne eſt ſans fortune, un plus long ſéjour, de ſa part, vu ſon âge & le mien, ne ſeroit pas convenable. Elle lui doit, ajoute-t-elle, avec la reconnoiſſance de ſes procédés pour ſon frere & pour elle, un avertiſſement peut-être pénible, mais sûrement plein de ſageſſe.

Mon pere liſoit cette lettre, lorſque le Chevalier entre chez lui : ſans y ajouter rien, il la lui préſente. Le Chevalier l'ayant parcourue avec effroi; Milord, lui dit-il, après la lui avoir remiſe, je vous entends.... Hélas ! il le faut..... je pars. Mon pere, à l'inſtant même, reçoit ſes adieux. Le Chevalier ſort, donne des ordres : il ne vouloit point me voir; mais, prêt à s'éloigner pour toujours, tandis que je vous écrivois, hors de lui-même, il paſſe dans mon appartement : je crois & le voir & l'entendre me faire le récit de ce qui s'eſt paſſé entre lui & mon pere. Bientôt ſes ſoupirs l'interrompent, ſes yeux ſe rem-

plissent de larmes; il se précipite à mes genoux, & moi-même attendrie.... Oui, je vous l'avoue; la vérité de son action & de sa douleur m'a vivement émue. Mon pere entre alors, & jette, sur le Chevalier, un regard de courroux. Milord, s'écrie le Chevalier, en se levant avec précipitation, je le jure par l'honneur; croyez que, même aux genoux de votre charmante fille, je n'ai pas hazardé l'aveu.... elle ne sait point..... il faut s'arracher pour jamais!....... Après ce peu de mots, il fuit, il s'éloigne, & disparoît. Mon pere & moi restons interdits; & nous nous sommes séparés l'un & l'autre, sans avoir pu rompre le silence. Ah! mon amie, soyez parfaitement heureuse! Que Fernand le soit! Puissent tous les peres, à de faux biens, à de vaines idées de fortune, ne pas sacrifier leurs enfans, dont le le sort, hélas! est d'être, à jamais, soumis & malheureux! Sans Madame de Norsey, sans elle, je ne ferois point ces tristes réflexions. Le départ du Chevalier, moins

brusque, n'auroit troublé ni son ame, ni la mienne : remettez-y le calme, en m'entretenant de votre bonheur..... Vous êtes toujours le premier objet de mes vœux.

J'ai dans l'esprit que le Chevalier ira en Espagne ; je le souhaite. Il n'est point de maux que ne puisse adoucir votre présence. Je suis très-persuadée que je ne l'aime point ; mais il m'est nécessaire de le savoir heureux. Adieu, ma chere Stéphanie. Tout annonce à mon cœur qu'enfin je vais jouir de votre félicité : puisse-t-elle être durable ! Adieu.





LETTRE LVI.

De Dom LOPE, *à Dom* ALMANZA.

QUELLE nouvelle vais-je vous apprendre? Quel coup affreux, inattendu!... Fernand est dans le plus grand danger.... O Dom Almanza, faudra-t-il me séparer de lui, m'en séparer pour toujours?..... Ne prive point ma patrie, ô Ciel, du défenseur le plus généreux! n'enleve point à l'objet adoré qui lui coûtera la vie peut-être, le seul amant que son cœur ait dû choisir! Eh quoi! au printems de l'âge, déja invincible, joignant à la valeur toutes les qualités, tous les agrémens, fait pour l'amour & pour la gloire, sera-t-il victime de tous deux? Mais si je n'espérois plus rien, aurois-je la force de vous faire le récit de ce fatal événement?

Vous avez su par quels nouveaux exploits, Fernand s'est fait un nom immor-

tel & le plus cher à l'Espagne. Ferdinand, victorieux de son côté, étoit descendu dans la plaine de Grenade, & avoit dévasté les environs. Le Monarque, après cette expédition, parut triomphant à Cordoue, mais, avec beaucoup moins de gloire que Ximenès qui traînoit à sa suite un Roi captif*: cependant un Souverain tel que le nôtre, inspire les actions héroïques, les récompense, les admire & les imite. Ce Prince combla son favori de toutes les marques d'amitié & de distinction faites pour tous deux. Les sujets, à l'exemple de son Roi, répétoient son éloge, accompagnoient ses

* Boabdil, dont on a vu la défaite. Albohacen, son pere, le redemanda, mais avec des propositions si déraisonnables & si fieres, qu'elles furent rejettées avec indignation. Le Conseil de Castille ayant cependant balancé les raisons de part & d'autre, la politique de la Reine Isabelle, du Cardinal Ximenès, du Marquis de Cadix, & du Comte Félici, fut plus pénétrante & plus déliée que celle du parti contraire: ils prévirent que la liberté de Boabdil seroit un présent fatal, qui les feroit périr par leurs propres armes; & elle leur fut accordée.

pas, & lui rendoient des hommages, dont il étoit touché, sans en être plus vain, ni plus heureux. La gloire même n'a pu le consoler des peines de l'amour; & il ne s'est pas montré moins fidele à l'une qu'à l'autre. La réputation qu'à si juste titre, s'est acquise Ramire, faisoit desirer à Fernand de connoître ce guerrier: la guerre les avoit éloignés; Cordoue devoit les réunir. Fernand, averti du jour qu'il y arrivoit, vole au-devant de lui: (Je tiens ce détail du Comte de Cabra qui l'accompagnoit). En chemin on lui remet une lettre, qu'il lit en frémissant. Ramire seroit Milord Rosemont, s'écrie-t-il *! Bientôt Ramire paroît; & ne pouvant être reconnu, ayant toujours la visiere de son casque baissée, il vole vers Ximenès, qui recule avec un mouvement d'indignation. Ah! reconnoissez, s'écrie Ramire, le mortel le plus incapable d'oublier ce qu'il vous doit! Vous

* Fernand, trompé par le nom de Sidley, ainsi que par les manœuvres de Florizene, croyoit Milord Rosemont son rival, & son rival aimé.

fûtes le libérateur de Stéphanie *.... Que parlez-vous de Stéphanie, interrompt-il vivement? Et de quel droit prétendez-vous partager sa reconnoissance? Je les ai tous, reprend Milord. C'en est trop; laissez-moi vous fuir, s'écrie Fernand.!.... Vous êtes Milord Rosemont. Oui, je le suis, répond-il. Et moi votre ennemi, ajoute l'infortuné Ximenès: j'ai peine à contenir, ma fureur; puissé-je en être la seule victime! mais arrachez-moi des jours que je déteste, ou craignez!... Ramire s'avance alors, découvre sa poitrine, & s'offre à ses coups: Ximenès reste immobile. Frappez, lui dit tranquillement l'Anglois; & reprenez à Rosemont la vie que vous avez rendue à Sidley..... Sidley, s'écrie Fernand, Sidley!.... Ah! ne troublez point le bon-

* On a vu Fernand enlever Sidley aux flammes, &, par conséquent, arracher à la mort Stéphanie expirante du danger de son pere. La reconnoissance de Rosemont avoit pour objet sa fille plus que lui-même; & Fernand, jaloux de Rosemont, devoit s'en indigner.

heur de lui avoir été utile, en mêlant à ce nom respectable, celui contre lequel mon ame se souleve !...... Eh bien ! quelque odieux qu'il te soit, juge toi-même, poursuit Ramire, juge, bienfaiteur cruel, si je peux séparer Rosemont de Sidley ! Il leve la visiere de son casque; c'est Sidley qu'apperçoit Fernand. Il fait un cri : ah Ciel ! ah mon pere ! sont les seuls mots qu'il peut prononcer. Il tombe aux genoux de Rosemont; son attendrissement est au comble : tous deux s'y abandonnent. J'arrive alors, je leur apprends que le Roi, après avoir fait la visite de la ville & du château de la Ronda, dont nous nous sommes rendus maîtres, s'en retournant par un défilé, suivi d'une garde trop peu nombreuse, venoit d'y être arrêté par les Maures. Soudain, nous courons vers ce lieu, avec ce que nous pouvons rassembler de monde; nous trouvons Ferdinand, encourageant par son exemple ceux des siens qui n'avoient pas déja succombé, en le défendant : notre vue les ranime. Ximenès s'élance au milieu des

Maures, leur porte des coups inévitables; l'amour qu'il a pour ſon maître les dirige: l'habileté de Ramire & mon zele le ſecondent. Cependant Ximenès s'apperçoit que Ferdinand, emporté par ſa valeur, s'eſt laiſſé entourer par les ennemis, qui ne reſpectent ſes jours que parce qu'ils ſont prêts de s'emparer de ſa perſonne. Ce héros y vole, fait de ſon corps un rempart à ſon Souverain, & le dégage: les Maures ne peuvent lui réſiſter; ils prennent la fuite; &, depuis cette journée, ils ne ſongent plus qu'à obtenir la paix. Pendant tout le tems du combat, Ximenès s'étoit ſenti des forces, quoiqu'il fût dangereuſement bleſſé; bientôt elles l'abandonnent; je le vois mourant, inanimé; la nouvelle s'en répand; la conſternation eſt générale. L'affliction du Roi eſt extrême; il ne quitte preſque point notre jeune vainqueur; & enfin, bientôt après, dans un moment plus heureux que celui où je vous écris, il laiſſa éclater la joie la plus vive, en apprenant, que ſes bleſſures n'étoient point mortelles; ce fut alors qu'il lui de-

manda avec inſtance, le moyen de reconnoître l'attachement dont il venoit de lui donner la preuve la plus importante & la mieux ſentie ? Fernand, preſſé par ſon maître, entraîné par la reconnoiſſance des marques de bontés qu'il en recevoit, n'aſpirant qu'à un ſeul bien, lui ouvrit ſon ame; lui fit l'aveu de ſon éloignement pour Florizene, de ſon amour pour Stéphanie; & détrompé de ſa jalouſie de Milord Roſemont, oublia tout ce qui s'oppoſoit encore au ſuccès de ſes vœux. Ferdinand, quoiqu'il ne s'abusât point, ne négligea cependant rien pour lever les obſtacles: ſon premier ſoin fut de preſſentir le Duc ſur les ſentimens de ſon fils; mais il remarqua qu'il s'inquiétoit peu d'un caprice, diſoit-il, qui ne devoit être que momentané. Le Roi lui apprit la paſſion de Ximenès, la naiſſance illuſtre de Stéphanie, & joignit aux conſeils les prieres, & les careſſes. Vous connoiſſez le Duc: il croit que les paſſions n'ont d'empire que ſur les ames foibles; la ſienne eſt peu ſenſible.

Esclave de sa parole, il s'arrêta à peine sur la pensée qu'un fils en seroit la victime. En vain le Roi lui promit d'élever à tel point l'époux que choisiroit Florizene, que fût-elle la plus ambitieuse des femmes, elle seroit satisfaite; en vain ce Prince y ajouta qu'il feroit assez d'avantages à la fille de Rosemont, pour qu'elle devînt un parti aussi considérable, du côté de la fortune, que de la naissance : le Duc ne fut pas même ébranlé. Son respect n'empêcha point sa résistance; & le Roi, aussi mécontent qu'affligé, le congédia, sans en avoir rien obtenu. J'étois auprès de Ximenès, lorsque son pere y arriva. Vous m'avez mal connu, lui dit-il d'un ton sévere, si vous avez pu croire que l'appui de votre Souverain, vous servit mieux près de moi que votre confiance; mais je ne dois écouter dans cette occasion que la voix de l'honneur. Votre probité vous lie à Florizene; c'est sur la foi de votre promesse & de la mienne que son cœur s'est donné. L'amour vous égare : c'est à moi de vous

rappeller à vos devoirs; n'imaginez point me gagner ni me vaincre. Si vous fondiez quelque espoir sur Milord Rosemont, sachez qu'il vient d'être instruit par moi, sachez qu'il m'approuve & qu'il m'imiteroit, en supposant toutefois que Stéphanie pût voir autrement que comme un libérateur, l'époux de la fille de Madame de Céléria, de l'amie à qui elle doit tout. Si ce n'est assez de mes raisons, songez à mes ordres. Je ne songe plus qu'à mourir, lui répondit Ximenès. L'inflexible Duc n'entendit point ces cruelles paroles; il nous avoit déja quittés. Ximenès, à peine hors de danger, alloit dès cet instant succomber à son désespoir: ses blessures se rouvrirent; il arrachoit, il repoussoit les secours par lesquels on essayoit d'arrêter son sang, qu'il perdoit en abondance; il se refusoit aux consolations; & je ne parvins à le calmer un peu qu'en lui promettant de faire partir, sur le champ, pour Madrid, un de ses principaux domestiques, un homme digne de sa confiance, chargé d'une lettre que d'une main mourante il

s'eſt efforcé d'écrire à Stéphanie. Ce moment n'étoit point celui des repréſentations : il s'agit de le ſauver, s'il eſt poſſible. Malgré une lueur de mieux, la fievre la plus ardente, les ſymptomes les plus effrayans me font tout craindre. Ferdinand eſt pénétré de douleur : celle du Duc eſt d'autant plus terrible, qu'il doit s'accuſer, & ne veut pas paroître ſe repentir. On va lever le premier appareil; les Médecins ne peuvent prononcer juſques-là. Fernand, hélas ! me demande : je frémis!...

Que ce jour funeſte n'eſt-il le dernier des miens ? .... Pleurons, pleurons avec l'Eſpagne entiere, Fernand prêt d'expirer, qui n'en eſt pas moins à vous, & qui veut que je vous en aſſure. Je m'acquitte, Almanza, de ce cruel devoir..... Dieu! ſeroit-ce le dernier que je duſſe remplir envers lui?.... Je n'ai donc pu le garantir, ou partager ſa deſtinée! la mienne, plus affreuſe, me condamneroit-elle à ſurvivre à ſa perte? Ah! du moins, les regrets de l'amitié ſeront

éternels; &, ſi ſes vœux pouvoient être entendus;..... O Dom Almanza, Dom Almanza! faſſe le Ciel, qu'ils ne ſoient point trahis!.... Quelle conſolation vous donnerois-je alors? Il n'y en auroit plus pour moi.

P. S. Puiſſe, puiſſe Stéphanie ne pas dédaigner de lui répondre! Quelques mots de ſa main, s'il n'arrivent pas trop tard, ſont la ſeule choſe capable de le rappeller à la vie.





LETTRE LVII.

De Stéphanie, à Clarence.

N'AUROIS-JE, hélas ! goûté quelques inſtans de bonheur, que pour en être plus miſérable ? La nouvelle d'une derniere affaire ſe répand ; une lettre de mon pere me la confirme : O mon amie, concevez-vous qu'on en ignore les détails ? Je ne ſais : un preſſentiment affreux, une terreur inexprimable s'emparent de moi. La liſte des bleſſés eſt un ſecret ; celle des morts. . . . . . Ah Dieu ! mon ſang ſe glace ; mes larmes coulent ! Fernand. . . . . . au moindre bruit, je friſſonne : chaque viſite qu'on m'annonce, m'épouvante. Par-tout, je crois appercevoir la contrainte : l'Univers me paroît auſſi conſterné que mon cœur. Les queſtions les plus générales expirent ſur mes levres tremblantes ; mes pleurs ſont toujours prêts à me trahir : je meurs de mon

incertitude..... Mais à qui m'adresser dans cette maison, pour savoir mon sort ? S'il étoit arrivé quelque malheur au héros, pour qui je crains, on le cacheroit à Madame de Céléria, à Florizene, à moi. On ne sait pas à quel point ma destinée en dépend; n'importe : on craindroit de confier à ma jeunesse, quoique éprouvée par l'infortune, celle de l'épouse future de Fernand.

Mon pere, & j'en rends grace au Ciel, est hors de tout danger; c'est du champ de bataille, qu'il m'écrit. Il m'annonce que la campagne est finie pour cette année; il veut que j'y compte, que je ne sois plus inquiete, & ne se doute point que sa fille, lorsqu'il garde le silence sur Fernand,...... Dieu! conservez ses jours; prenez ma vie!... & que ferois-je au monde, si je n'y gardois pas, au milieu des tourmens de la passion la plus malheureuse, l'espoir de jouir du moins du bonheur de ce que j'aime? Oui; sûre que Madame de Céléria, par ses soins, par sa tendresse, me remplaceroit près de l'auteur de mes jours; & que vous-même, ma chere

Clarence, retrouveriez dans le cœur de la Marquiſe, les ſentimens du mien; je n'offenſerois la nature, la vertu, ni l'amitié (ſi des décrets horribles ordonnoient le trépas d'un héros), en oſant m'unir à lui, dans le ſein du repos éternel....... mon cœur me dit que c'eſt le vœu du ſien.... Hélas! le jour funeſte qui m'éclaira ſur mon ſentiment, le jour de ſon départ, lorſque je reçus ſon adieu terrible, la plus ſiniſtre agitation, une ſorte de délire muet, d'affreuſes réſolutions, peut-être toutes celles du déſeſpoir, étoient exprimées, juſque dans ſon ſilence:....... prêt à revenir ſur ſes pas, égaré, éperdu; il ſembloit fuir pour jamais;.... pour chercher la mort..... la mort qui ſeule peut nous rejoindre!.... Quelles idées lugubres me pourſuivent? Pardon, mon amie, je vous afflige. Sans doute, il vivra; &, s'il eſt heureux, je croirai l'être..... C'eſt l'habitude du malheur, qui cauſe mes alarmes, ou plutôt, c'eſt que Fernand, chaque jour, acquiert ſur moi plus d'empire. Non, ma chère Cla-

rence; non vous ne connoissez pas encore tout l'excès de mon amour. L'absence, la contrainte, mes remords, n'ont fait que l'accroître : il se nourrit de mes larmes, ce n'est point de mes illusions ; je n'en ai aucunes : je ne me crois point aimée; ... je ne veux point l'être : .... ce seroit, pour Fernand, le plus affreux des maux. Mon sentiment ne m'aveuglera jamais sur tout ce qui nous sépare; mais le sort nous eût-il destinés l'un à l'autre, sans que son cœur en fût moins indifférent pour moi; je sens, oui, mon amie, je sens que je l'aimerois avec la même ivresse. Insensible, je le préfere à tout; s'il pouvoit être ingrat, il seroit encore adoré : j'immolerois à sa félicité, non, mes droits à son estime, à la mienne, à la vôtre, mais l'opinion publique, une considération vaine, des éloges fastueux, tout enfin, tout ce dont je pourrois me voir priver, sans être coupable....... J'entends quelqu'un..... O Dieu! je te le demande, à genoux; fais cesser mes craintes sur Fernand!..... Un amour vertueux peut-il

» roit vécu que pour vous seule ..... un
» lit de mort est l'autel de son serment....
» recevez-le, ô Stéphanie, objet idolâtré,
» objet charmant, que je ne verrai plus, ...
» à qui je parle, pour la derniere fois! ...
» que j'aimerai même au-delà du trépas!
» Eh! quel empire peut-il avoir sur une
» ame immortelle, sur une ame où vous
» régnez, sur un sentiment qui prouve lui
» seul, qu'elle doit survivre à tout? Adieu!
» Souvenez-vous quelquefois combien je
» fus à plaindre! & daignez honorer, de
» quelques regrets, ma derniere heure, ...
» qui est encore à vous!

Réponse de Stéphanie, à Fernand.

» JE ne puis oublier un bienfait. Vous
» sauvâtes les jours de mon pere; je vous
» dois plus que la vie: mais, hélas! vous
» ignorez quels sont les droits de la re-
» connoissance.... sur une ame telle que la
» mienne, puisque vous me parlez, sans

» frémir, de votre derniere heure.......
» Ah! Ximenès!..... vivez! Stéphanie
» vous en conjure! conservez-vous pour
» ceux qui vous aiment, & pour ceux,
» hélas!... que vous devez aimer!





LETTRE LVIII.

De Clarence, à Stéphanie.

Adieu, pour jamais, dites-vous?... Quoi ! Vous avez pu le prononcer, ce mot horrible ! ... Vous, si chere à celui qui vous donna le jour, à Clarence qui vous auroit sacrifié tous les siens, à Madame de Céléria, à Fernand lui-même; que l'espoir de vivre dans votre souvenir console ! Je veux que l'amour vous ait enlevée à jamais aux douceurs & aux consolations de l'amitié : vivez du moins pour pleurer Fernand ! .. Voyez Clarence à vos genoux, baignée de larmes, oubliant ses propres chagrins, ne succombant qu'aux vôtres, vous conjurant de vous conserver, d'avoir pitié d'elle, de lui rendre une amie ! Faudra-t-il toujours qu'elle vous implore? En un mot, si ce n'est point assez à vos yeux, que sa tendresse, son désespoir & ses prie-

res, apprenez sa position. Je viens de perdre le procès, dont ma fortune dépendoit : je le prévoyois sans vous le dire, & je vous le cacherois encore, si quelque chose pouvoit me rassurer mieux contre votre barbare projet, que le malheur que j'éprouve. Milord Clarence est malade ; le renversement de mes espérances lui a été funeste. Il pouvoit prévenir ce coup ; il n'a point voulu se prêter à un accommodement qui lui étoit offert. Son état, sa douleur se mêlent à celle que vous me causez. J'aurois volé vers vous dans toute autre circonstance. Je suis éternellement arrêtée, loin de vous ; & dans quel moment ! Vous seule, Stéphanie, vous seule pouvez anéantir ou fortifier mon courage ; & c'est vous enfin qui allez décider mon sort !.... Ah ! mon amie, que nous sommes différentes ! Je ne crois point connoître l'amour ; mais combien en moi il sera toujours subordonné à l'amitié ! un attrait libre est plus fait pour mon ame. Eh ! comment peut-on préférer à la compagne de son enfance, à la dépositaire fidelle de ses

pensées, à l'amie que l'on conservera jusqu'à son dernier soupir, l'amant qu'il faut craindre, à qui l'on doit cacher son pouvoir, & que l'on peut perdre autrement que par la mort?

Croyez toutefois que la lettre de Fernand m'a penétrée au point que, si vous ne lui aviez pas répondu, je vous aurois désapprouvée : la vertu vraie n'est point fastueuse. Il peut vous devoir la vie ; & quoique vous ne lui montriez qu'un intérêt généreux, vous êtes adorée ; il sera soumis à vos ordres. J'attends des nouvelles avec impatience, avec effroi ; & cependant j'espere..... Ah ! si je pouvois vous savoir heureuse!... De grace, écrivez-moi; ou que du moins Dona Almanza..... l'inquiétude où je suis, n'est pas supportable..... Adieu, trop malheureuse, trop intéressante & trop sensible amie ! Adieu..... Si Fernand, hélas ! n'étoit plus; si le Ciel mettoit ce comble à vos infortune..... puisse au moins cette lettre, trempée de mes larmes, vous rappeller que mes jours dépendent des

vôtres, & que j'ai fait le ſerment, au fond de mon cœur, de ne vous pas ſurvivre un ſeul moment !



LETTRE LIX.

De Dona ALMANZA, *à Miſs* CLARENCE.

QUELS objets m'environnent?..... Votre procès perdu, Stéphanie toujours malheureuſe, Fernand prêt à payer, de ſa vie, ſes triomphes & ſa gloire!... O deſtin! ſur qui tombent tes coups?.... Mais en dépit de ſes cruautés, ſachez que le renverſement de vos eſpérances, que cette nouvelle ſi triſte, ſi inattendue, a coûté, à Stéphanie, des larmes qui l'ont ſauvée peut-être : elle n'en verſoit plus; elle étoit tombée dans un accablement qui nous glaçoit d'effroi. Une douleur plus tendre lui a ſuccédé. Elle ſe refuſe moins à l'eſpoir,.... elle m'écoute, quand je l'aſſure, que celui..... (Chere Clarence, je ſais tout), quand je l'aſſure, dis-je, que Fernand eſt dans un état moins dangereux.

Enfin (ô consolation mêlée de trop d'amertune !), ce sont les pleurs que votre lettre a fait couler, qui l'ont rendue à la vie : Mais, grand Dieu ! dans quel état je l'ai vue ?...

Ce fut moi qui lui appris le péril de Fernand, de ce mortel, trop fait pour être adoré. Lorsqu'on en vint apporter l'affreuse nouvelle à Madame de Céléria, j'étois chez elle. Son désespoir alloit la conduire vers Stéphanie ; elle vouloit concerter, avec elle, les moyens d'annoncer, à sa fille, le plus grand des malheurs (car elle lui croit une ame faite pour le sentir) : elle y venoit chercher les ressources de l'amitié, dont, pour elle-même, elle avoit tant besoin. La Marquise n'avoit point, comme moi, lu dans le cœur de son amie. Effrayée de son projet, je lui objectai que Stéphanie étoit trop sensible, pour ne devoir pas être ménagée sur tout ce qui pouvoit affecter douloureusement la bienfaitrice la plus généreuse, & la plus aimée : j'ajoutai qu'il étoit nécessaire de la prévenir, & je me

chargeai de cette cruelle commiſſion. Stéphanie vous écrivoit, lorſque j'entrai. Elle vit que je frémiſſois, & elle ſembla preſſentir ce que j'avois à lui apprendre. Nous reſtâmes quelques momens muettes & conſternées. Enfin, avec le plus pénible effort, je romps ce ſilence terrible : Fernand, lui dis-je ?... Eh bien ?... Eh bien ! Fernand, s'écrie-t-elle, en jettant ſur moi un regard triſte & égaré. Je me hâtai de lui dire qu'il reſpiroit encore...... A ces mots, elle éleve les bras vers le Ciel ; puis, ſe ſaiſiſſant d'une de mes mains, elle la preſſe ſur ſon cœur, ſemble implorer mon indulgence ; & ſans pouvoir me parler, me fait ſigne de lire ce qu'elle vous écrivoit. Auguſtine paroît alors ; le trouble où elle eſt, l'empêche d'appercevoir l'état de ſa maîtreſſe : elle lui préſente une lettre. Votre malheureuſe amie cherche à ſe contraindre devant cette fille, qu'elle traite avec égard, ſans toutefois lui confier ſes ſecrets ſentimens : elle lui demande, d'une voix preſqu'éteinte, de qui eſt cette lettre ? Auguſtine

tine répond qu'elle eſt de Dom Fernand, qui ſe meurt, & qui écrit à Miſs; qu'un de ſes valets de chambre, qui n'a oſé, elle ne ſait pourquoi, ſe montrer dans cette maiſon, a marché, jour & nuit, pour l'apporter; que cet homme ſe déſeſpere, & que, ſi le Ciel n'a pitié des fideles ſerviteurs qui lui redemandent un ſi bon maître, ils vont tous mourir, du chagrin de s'en voir privés..... O ma chere maîtreſſe! je ſens cela. Si vous étiez encore malade, ajoute Auguſtine;.... & ſes ſanglots redoublent. Stéphanie étoit immobile; la pâleur de la mort couvroit ſon viſage: l'ame déchirée par ce récit, ne proférant pas une parole, les yeux fixes & attachés ſur la lettre, elle ſe détermine enfin d'une main mal aſſurée, à la prendre de celles d'Auguſtine, qui regarde alors ſa maîtreſſe, & qui s'écrie, hors d'elle-même: ah! mon Dieu! ſecourez-nous; Miſs ſe trouve mal! Je l'aſſure qu'elle ſe trompe; je lui ordonne de nous laiſſer ſeules, & de faire dire au courier de Ximenès, d'aller chez moi m'at-

tendre : elle nous quitte. La terreur de votre amie redouble. Prête à rompre le cachet de la lettre, elle hésite, frémit ; puis, avec le mouvement le plus vif, & le plus profond soupir, elle la met dans son sein, se leve : je la suis ; elle s'efforce d'arriver jusques dans l'appartement de Madame de Céléria, qui accourt vers son amie. Frappée de son changement extrême, elle veut lui dire combien, en l'affligeant, il est cher à sa sensibilité ! Madame, interrompt Stéphanie, c'est trop recevoir vos caresses & vos remercimens ! Vous croyez que la seule reconnoissance me fait partager votre chagrin ; vous ne connoissez pas encore tous mes malheurs : voyez en moi la rivale de votre fille ! Vous ne douterez point que Fernand ne l'ignore toujours !..... Daignez, hélas ! vous rappeller que j'ai voulu vous fuir vous-même..... Je ne sais, ajouta-t-elle, quel motif le porte à m'écrire ?.... C'est à vous à décider si je dois le savoir ? Et elle remet la lettre à Madame de Céléria. Quel moment pour

toutes deux ! Ces tristes mots, articulés d'une voix foible & mourante, accabloient la Marquise, autant qu'ils paroissoient la confondre : en tremblant, elle ouvrit la lettre de Ximenès, n'eut pas la force de l'achever, & la rendit à Stéphanie, dont l'état horrible, pendant cette lecture, ne peut s'exprimer. Bientôt la fatale lettre tombe de ses mains : ses yeux ne voient plus ; elle reste sans mouvement, sans connoissance : nous lui donnons les plus tendres soins ; & c'est, dans les bras de la Marquise, qu'elle reprend ses esprits. Quoi ! vous m'aimez encore, lui dit-elle, du ton le plus touchant ? Oui, ma chere Stéphanie, lui répond Madame de Céléria, en la baignant de ses larmes ; oui, je vous aime, autant que je vous plains, autant que je plains ma fille, & le malheureux Fernand ; vous ne cesserez point de m'être chers tous trois : me voilà devenue aussi infortunée que vous ! O trop funeste amour, s'écrie-t-elle ! ce n'étoit donc pas assez d'avoir rendu ma vie affreuse ; tu me

de la mere la plus tendre, la Cour, la Ville, & notre Souveraine même, honoroient, par leurs vœux & leurs alarmes, le jeune héros pour lequel nous frémissons : le peuple alloit en foule, dans les temples, conjurer le Ciel, de le rendre à leur Monarque, à l'Etat, & aux malheureux. O chere Clarence ! comment ne s'approfondiroit pas, chaque jour, dans l'ame de Stéphanie, une impression que tout justifie, oui, tout, & qui feroit naître, dans toute autre femme, l'orgueil d'un sentiment, dont elle ne connoît que les maux cruels, & le tendre abandon ? Deux jours s'écoulerent, pendant lesquels, mourante de ses alarmes, & du tourment de les renfermer, nourrissant, toutefois, au fond de son cœur, une sorte de confiance au pouvoir de sa lettre, ou, du moins, le funeste espoir de ne pas survivre à ce qui lui est si cher, elle trouvoit dans l'une & l'autre idée, des forces pour se contraindre devant l'abominable Florizene, qui caressoit d'autant plus sa victime, qu'elle étoit

prête à la frapper. Souvent, cette artificieuse Espagnole se renfermoit, pour ne pas nous accabler, disoit-elle, du poids de sa tristesse. Nous étions restées seules. La Marquise, Stéphanie & moi, nous gardions le plus morne silence. Florizene entre brusquement, se laisse tomber sur un siege, se couvre le visage de son mouchoir : il est mort, nous dit-elle!.... Stéphanie jette un cri perçant...... d'un ton, qui ne pourra jamais sortir de mon ame, elle répete : Il est mort!.... Elle chancele; une voix s'écrie : non, il ne l'est point; & cette voix, ô mon amie! quel moment, quelle surprise! Cette voix est celle de Milord Rosemont! Il soutient sa fille; tous deux se précipitent dans les bras l'un de l'autre: il la couvre de ses pleurs, de ses caresses, retient son ame prête à l'abandonner, pour toujours. Mon pere!... Ah! ma fille!... ma chere fille! je vous revois!... sont les seuls mots qu'ils peuvent se dire. Je ne cherchois point à retenir mes larmes; la Marquise, pâle & tremblante, étoit pres-

qu'aussi changée que Stéphanie : mais, que n'éprouvâmes-nous point, lorsque, malgré sa joie de revoir un pere qu'elle adore, nous remarquâmes l'égarement le plus sinistre, dans toute sa personne ? Ses yeux le peignoient. Florizene, qui avoit disparu à l'arrivée de Rosemont, la cruelle Florizene lui avoit porté un coup mortel. En vain, un pere au désespoir, & Madame de Céléria l'assure, que Fernand n'est pas tout-à-fait hors d'espérance; persuadée qu'on l'abuse, frappée de ces paroles terribles, *il est mort*,... rien n'en pouvoit détruire l'impression : elle ne regardoit son pere, qu'avec l'effroi le plus douloureux. Je suis trop malheureuse, s'écrioit-elle, pour qu'une vue si chere ne soit pas une illusion : elle frémissoit de la voir s'évanouir; & alors, comme si on avoit voulu l'arracher à sa tendresse, elle se jettoit dans son sein; elle le serroit dans ses bras, poussoit des gémissemens, lui demandoit pardon de ne pouvoir vivre, répétoit, *il est mort!*... & retomboit anéantie..... La douleur de

Rosemont, trop éclairé par cet état déplorable, mais plus affligé encore, les discours pleins de tendresse qu'il tenoit à sa fille, rien ne pouvoit la rappeller à elle-même. Il se jette aux pieds de la Marquise. Pendant qu'il lui rend grace, de ce qu'elle joint ses instances aux siennes, pour tâcher de calmer Stéphanie, elle s'y précipite avec lui. Oui, oui, s'écrie-t-elle, d'une voix que nous reconnoissions à peine; oui, mon pere, c'est à cette amie généreuse, que je dois tout; & que ne m'est-il permis de vous dire?... Elle vous tiendra lieu de la malheureuse Stéphanie.... Rosemont & la Marquise, tous deux également troublés, fondoient en larmes, & imploroient, de nouveau, l'un sa fille, & l'autre son amie: mais, hélas! étoit-il en son pouvoir de leur obéir? Ce fut enfin, de cette agitation pénible, qu'elle passa à une sorte d'anéantissement plus terrible encore. Nous appréhendions, trop justement, que sa perte ne fût inévitable & prochaine. Son pere s'en accusoit seul: il étoit aussi

infortuné qu'elle. Votre lettre les a sauvés tous deux. Elle pleure, ... elle commence à espérer : des nouvelles plus heureuses achèveroient sa guérison ; & rien, avant ce jour, n'annonçoit qu'elle fût possible. Mais, voici quelqu'un ! . . . c'est mon meilleur ami, c'est le nôtre ; c'est Dom Almanza ! . . . Il vient de recevoir des lettres de l'armée. . . . Ah ! son air ne me présage rien que d'heureux. Puisse Fernand nous être rendu ! . . . . . O ma charmante cousine, remercions le Ciel ! Fernand . . . . je laisse à Dom Almanza le plaisir de vous l'apprendre : je vous aime à jamais ; & je cours embrasser Stéphanie.

Continuation de la même Lettre, par Dom Almanza.

N'EN doutez point, aimable Miss ! Ximenès est infiniment mieux ; la fievre commence à céder : on espere beaucoup. Il est docile aux secours de l'art ; il reçoit les soins de l'amitié : tout ce changement

s'eſt fait depuis qu'il a reçu quelques marques d'intérêt de votre charmante amie. Dom Lope me mande qu'après un accès du délire le plus effrayant, il lui avoit pris une foibleſſe, qui ne laiſſoit plus d'eſpérance. La lettre de Stéphanie arriva alors: Dom Lope, au déſeſpoir de ce qu'elle venoit trop tard, eſſaya cependant de ſe faire entendre de ſon malheureux ami. Le nom de Stéphanie, répété pluſieurs fois, frappe enfin ſes oreilles, & ranime ſon cœur, qu'environnoit déja le froid de la mort: il ouvre les yeux; il eſt rappellé, par l'amour, des portes du tombeau. Son ami lui montre la lettre, & lui nomme Stéphanie. Dieu! s'écrie-t-il, avec plus de force qu'on n'en devoit attendre de ſon état; je n'oſe croire..... cette lettre ſeroit,.... elle pourroit être?.... Ah! ſi elle n'eſt point de Stéphanie, laiſſez-moi mourir. Dom Lope, en l'embraſſant, le raſſure, la lui préſente; il s'en ſaiſit: une lettre!... une lettre, s'écrie-t-il encore! une lettre de Stéphanie!..... Ximenès

expirant, est plus heureux qu'il ne le fut jamais. Avec une ardeur inexprimable, il la baise, il l'ouvre précipitamment. Songez, lui dit Dom Lope, qui craint qu'il ne se flatte trop, songez, quelque chose qu'on vous mande, que c'est beaucoup de vous écrire. Ximenès serre la main de son ami : ses yeux, qui découvroient à peine les autres objets, distinguent aisément des caracteres adorés ; des baisers de flamme ont couvert chaque mot, chaque ligne, que Stéphanie a tracés. Hélas ! que d'indifférence pour tant d'amour, dit-il, après l'avoir lue ! Mais elle m'ordonne de vivre : ah ! fût-ce pour souffrir éternellement, je le veux, je le dois ; puisse-t-il en être tems encore !..... Il apprend que Stéphanie a paru affligée de son état ; Augustine a cru tout simple d'en rendre compte à son valet de chambre. La joie & les transports, auxquels ils s'abandonne, font trembler pour ses jours ; mais, loin de lui avoir été funestes, ils l'ont sauvé, sans doute..... O sort qui les sépares, à ja-

mais, fort injuste, qui n'as point cessé de les poursuivre, & qui opprimes Clarence, quelle est donc ta rigueur?.... En la ressentant, que ne puis-je l'adoucir!

P. S. J'apprends, à l'instant même, qu'Eléonore, parente de Félici, & de Mademoiselle de Céléria, vient de se jetter dans un cloître, & de s'y consacrer à Dieu. Rien ne m'a plus étonné, que cette nouvelle; mais ce n'est pas à moi de chercher à en pénétrer les motifs. Vous verrez peut-être bientôt le Duc de Médina, frere de la Marquise; il doit faire quelque séjour en Angleterre, avant de retourner en France. L'état où vient d'être Stéphanie, l'a pénétré d'une douleur profonde. Nous ignorons comment il en a eu connoissance? Cet état a été un secret pour l'univers; & ce n'est point la Marquise qui l'en a instruit. O charmante Miss! pourquoi les ames, comme la vôtre, sont-elles si rares?

❧



LETTRE LX.

De STÉPHANIE, à CLARENCE.

CLARENCE!.... ô ma Clarence! il vivra!...... je n'en puis plus douter: je renais...... Il vivra! le Ciel, nos vœux ardens, mes instances peut-être l'ont sauvé. O Dieu! que j'eusse été barbare, de ne pas répondre à sa lettre! ses jours pouvoient en dépendre..... Oui, oui, mon amie! si Madame de Céléria, moins sensible & moins généreuse, avoit désapprouvé que je lui écrivisse, je le sens, je le sens même avec joie, elle m'auroit vue tomber morte à ses pieds. On peut s'immoler à la reconnoissance, à l'amitié surtout, se vouer au malheur, s'imposer les loix les plus cruelles: mais l'amour, l'amour, hélas! n'en acquiert que plus de violence; chaque sacrifice qu'on lui arrache, lui donne de nouveaux droits, & tel est le

mien : son excès égale ses tourmens..... Ses tourmens ! que dis-je ? ô mon amie ! Fernand m'est rendu..... mais il se doit à une autre !..... Eh ! ne l'aimé-je pas pour lui seul ?.... Fasse le Ciel, qu'heureux par elle, heureux à jamais, m'oubliant pour toujours, consolé en même tems que guéri, goûtant un bonheur pur aux pieds de ma rivale, mon dernier soupir lui appartienne encore, sans que désormais je lui en coûte un seul, & sans qu'il puisse soupçonner à quel point j'ai vécu malheureuse !.... Ah ! grand Dieu ! quel espoir m'abuse ? Son cœur, trop semblable à celui de Stéphanie, aussi tendre, aussi fidele, destiné au même supplice (& c'est le comble du mien); ce cœur, puisqu'il s'est donné, quels que soient ses maux. gardera son sentiment..... Hélas ! m'en voilà donc certaine; je suis aimée !.... O douleur pleine de charmes ! son amour & m'accable, & m'enchante. Tantôt, je verse des larmes ameres, en songeant qu'il est malheureux; je voudrois avoir pu, invisible à ses yeux,

le connoître, l'adorer, souffrir seule, & que jamais Stéphanie, si funeste à son repos, ne se fût offerte à ses regards : tantôt, hélas ! je m'enivre de la douceur de penser que la même ame nous anime, que nos vœux, nos pleurs, nos soupirs nous unissent, malgré tout, malgré la fatalité des circonstances, & la tyrannie du devoir, & la rigueur de notre destinée..... O Ciel ! sa vie seroit infortunée, comme la mienne !.... Plutôt, je répete, oui, mon amie, plutôt mille fois, s'il le falloit, avoir l'apparence des torts, pour le détacher de moi, pour le rendre à lui-même, à ce qu'il se doit, & au bonheur !.... Je n'ai plus que des idées confuses ; leur désordre m'effraie ; je ne suis point à moi : l'état d'où je sors...... ô ma chere Clarence ! qu'il a été affreux ! Oserai-je vous le dire ? dans les bras de mon pere, du pere le plus adorable (le Ciel m'est témoin si je l'aime), je formois des regrets ; il m'échappoit des soupirs ; je portois la mort dans son sein !..... égarée, ne me connoissant plus, dénaturée peut-être, je

me refusois aux consolations de sa tendresse;.... il n'a revu sa fille, que pour verser des larmes sur elle. Sa bonté me pénétroit en vain; mon cœur vouloit & ne pouvoit lui obéir. Mourir avec Fernand, étoit le seul espoir de ce cœur coupable envers la nature, envers l'amitié, envers Clarence.... Eh! quels sont donc les éloges que je mérite? Livrée à une passion que n'autorisa point l'aveu d'un pere, que je ne devois point ressentir pour le mortel (quelque parfait qu'il soit) destiné à la fille de Madame de Céléria, de l'amie, de la bienfaitrice, dont je ne puis prononcer le nom sans attendrissement;... il falloit armer mon cœur contre cet amour qui l'afflige, l'inquiete, la désole: en vain elle cherche à me le cacher;.... il falloit, du moins, trouver, dans les sentimens qui sont des vertus, assez de forces pour le vaincre: en ai-je eues? Qu'ai-je fait pour ceux qui m'aiment, pour les objets qui doivent m'être les plus sacrés, pour vous qui m'êtes si chere? Vivrois-je enfin, si

Fernand n'étoit plus?.... O combien je suis humiliée de me trouver si loin de moi!..... tout me désespere: rien ne me console: votre procès perdu!..... Chere & tendre amie, cette cruelle nouvelle m'a fait verser bien des larmes, dans un tems où cette triste marque de sensibilité étoit même anéantie en moi. On dit que j'approchois du terme de mes peines, sans ces larmes si douloureuses: mais, hélas! à ce prix, je détesterois le jour, si je n'étois sûre que la privation la plus sensible pour votre cœur, seroit celle d'une amie, d'une amie sincere, & qui voudroit s'appartenir, pour être encore plus à vous.

Milord Rosemont, (ce n'est plus Sidley ni Ramire), mon pere,..... mon pere, que je ne puis voir assez, que je vois sans cesse, (il loge chez Madame de Céléria); est aussi vivement touché que moi, de votre chagrin & de celui de Milord Clarence: que ne vous dit-il point à l'une & à l'autre? Votre amitié pour sa fille le pénetre; il connoît tous vos droits au bonheur, à l'inté-

rêt le plus tendre, à tous les ſentimens que nous vous conſervons, & que Madame de Céléria partage : vous êtes adorée juſques dans ces lieux.

Le Chevalier de Roſenne eſt arrivé hier. Je n'ai oſé juſqu'ici répondre à tout ce que vous m'en avez mandé : peut-être ſavois-je, avant vous-même, combien il lui ſeroit pénible de quitter l'Angleterre. Madame de Norſey eſt moins coupable que votre cœur ne ſe l'imagine : on ne peut avoir une ame plus honnête que la ſienne, ni qui vous ſoit plus tendrement dévouée. O ma chere Clarence, comment ſon frere peut-il ſe plaindre d'elle ? Ne partagez point ſon injuſtice ; ne partagez jamais ;.... puiſſiez-vous, inſtruite par mes malheurs, vous défendre, mieux que je ne l'ai fait, de toute impreſſion qui troubleroit le repos de votre vie, & enleveroit à la mienne la conſolation de vous ſavoir au moins tranquille !

Mon pere, (que tant de ménagemens & de bontés augmentent mon embarras) ! mon pere ne me dit rien de l'état déplorable où il

m'a vue; non que je me flatte qu'il puisse s'en dissimuler la cause. Quand nous sommes seuls, prêt à me parler, il hésite, il attend que je rompe le silence; & je n'ai pu encore m'y résoudre..... déjà les vertus, les charmes de la Marquise, son esprit, sa douceur, tout ce qu'elle réunit, est devenu l'objet continuel de son admiration. Devant lui cependant, elle se contraint: il n'apperçoit point son trouble; il ne sait pas combien il est heureux! Un jour viendra, je l'espere, où elle pourra enfin se livrer à son penchant, s'en applaudir, aimer sans remords, & le dire, sans honte. Pour moi, condamnée à ne jamais jouir de ce bonheur, ce n'est plus que par celui de ce qui m'environne, que je peux supporter mon sort: tel qu'il est, cependant il pourroit satisfaire un cœur ambitieux. La Reine de Castille me comble de plus en plus de ses bontés. Par son ordre, j'étois présente, lorsqu'au milieu de toute sa Cour, cette Princesse a déclaré que Ramire vainqueur, étoit Sidley proscrit dans cette même Espagne,

où il n'avoit cherché à confondre ſes ennemis & ſes accuſateurs, qu'en ſe couvrant de gloire; elle a ajouté, qu'il ne vouloit reprendre le nom qui lui appartient, qu'après l'avoir encore illuſtré. Elle a fait connoître ſa fille: mais qu'étoit-ce pour mon cœur, en comparaiſon des éloges adreſſés à un pere, que ceux dont, ſans doute, hélas! je ne ſuis plus digne? La promeſſe des premiers grades militaires, celle de l'Ordre de Calatrava, & d'une très-forte penſion, lui ont été faites dans le même moment. Le Comte Félici a ſecondé les intentions de ſa Souveraine, avec le zele le plus vif: mon pere le voit ſouvent; il l'eſtime, il le doit. Chaque jour, Félici acquiert des droits à ma reconnoiſſance; & s'ils m'étoient pénibles,...... Je n'oſerois me l'avouer. Perſonne plus que lui, ne rend juſtice à Fernand; c'eſt toujours avec tranſport qu'il en parle. Auſſi charmé que le public de la guériſon de ce héros, il n'eſt pas moins ſon admirateur, que celui de l'auteur de mes jours; sûrement il ne

s'enflameroit point pour leurs vertus, s'il n'en avoit lui-même. Vous savez que sa niece, qu'Eléonore aimable, jeune, faite pour plaire, vient de prendre le parti de se consacrer à une retraite éternelle?.... Hélas! un soupçon, toujours renaissant, quoique je l'aie toujours rejetté, m'a rendu cette nouvelle plus frappante que je ne puis vous le dire: peut-être s'arrache-t-elle à un objet trop redoutable;...... peut-être sa vertu cherche un abri? Et j'ose la plaindre? Ah! c'est à moi de l'envier..... Mais un pere comme le mien, mais une amie, telle que Clarence,..... qui? moi! je pourrois les abandonner? Non, jamais, jamais! je le jure par-tout ce qui doit me les faire préférer à moi-même. Adieu! donnez-moi de vos nouvelles & de celles de Milord Clarence?..... Depuis notre séparation, depuis ce jour de peine, je les ai éprouvées toutes. Que mon cœur est oppressé...... Adieu, adieu! Quand vous verrai-je, hélas?..... Voici dona Almanza qui veut vous écrire.

Dona Almanza reprend :

QUEL nouveau chagrin pour notre intéressante & malheureuse amie ; si elle savoit ce qui vient de se passer chez la Marquise ! Nous nous entretenions du Duc de Médina : sa sœur plaignoit le sort de son amour. Florizene paroît : croyant m'appercevoir qu'elle a quelque chose de particulier à dire à la Marquise, je m'éloigne ; elle m'arrête. Vous ne serez point de trop, me dit-elle, pour une explication indispensable ; votre amitié excusera difficilement la conduite que tient dans cette maison Stéphanie, qu'il vous a plu d'y établir : & vous-même, Madame, en s'adressant à sa mere, malgré votre vive tendresse pour elle, quand vous saurez combien elle en est indigne, peut-être vous ferez-vous quelque reproche ? La Marquise veut l'interrompre ; Florizene poursuit : l'état où vous l'avez vue, ses cris, son délire faux ou véritable, lorsqu'on a cru Fernand mort,

auroient pu déja vous éclairer; mais je me mettrois peu en peine de ce qu'il lui inſpire, ſi elle ne m'enlevoit ſon cœur; & il eſt tems que le vôtre ſe décide entre elle & moi. La Marquiſe cherche à diſſuader, & plus encore, à conſoler ſa fille, qui croit lui apprendre que, pendant le danger de Ximenès, un de ſes gens a été député vers Auguſtine, & que même on l'a vu lui remettre une lettre, ſans doute adreſſée à Stéphanie: d'ailleurs, continue-t-elle, en voici une ſeconde qui lui eſt encore écrite; le hazard l'a fait tomber entre mes mains; & elle atteſte aſſez leur intelligence. La Marquiſe pâlit, en fait la lecture avec trouble, & en la rendant à ſa fille: cette lettre prouve au contraire, lui dit-elle, que Stéphanie n'eſt point coupable; que Fernand eſt malheureux,.... Je ſens, hélas! combien vous l'êtes, & peut-être ma fille, ajouta-t-elle, en contraignant ſes larmes, qu'une ame bien courageuſe, n'imputant rien qu'au ſort, le dégageroit de ſes ſermens.... Florizene à ces mots, oublie en

ma

ma présence tout ce qu'elle doit à sa mere, mais non sa fausseté profonde ; car je ne puis croire à un sentiment qui s'exprime avec tant d'amertume & de fureur. Me parler d'un semblable sacrifice, s'écrioit-elle, avec des convulsions de rage, c'est me demander ma vie : quelle mere est donc la mienne ? Elle me destine à souffrir, pour qu'une étrangere soit heureuse ; elle m'assassine ; elle adore un monstre d'ingratitude, ne ressent ni mon injure, ni mon désespoir, ... elle en jouit peut-être !..... Je l'arrêtai enfin ; je sentois mon indignation s'accroître en voyant l'état cruel de la Marquise. Combien j'admirai la douceur de ses plaintes ! Pour la premiere fois, sa fille (Ah ! le Ciel lui en devoit une autre), avoit commencé de se dévoiler à ses yeux ; mais son cœur l'excuse encore, partage sa peine ; sa tendresse l'aveugle ; elle rejette sur son amour l'emportement le plus condamnable, & prend, hélas ! pour du repentir, quelques soumissions contraintes, jointes à la promesse

qu'elle lui a faite, de ne parler de rien à Stéphanie. L'assurance que jamais elle ne seroit à Fernand, ayant paru calmer Florizene; dès qu'elle nous eût quittées, la Marquise, pénétrée de douleur, me conjura d'oublier, s'il se pouvoit, cette scene si cruelle pour une mere. Elle me demanda, de plus, un éternel secret avec Milord & sa fille, sur ce que je venois d'entendre. Me préserve le Ciel de les désoler par un tel récit! Dans l'espérance que je les en accablerois, Florizene a voulu que je fusse présente; cette méchanceté de sa part n'aura point encore le succès qu'elle en attend. Mais je tremble pour Stéphanie; je gémis sur une mere plus infortunée qu'elle ne le croit. Elle s'est déterminée à parler à son amie, en faveur du Duc de Médina; elle est persuadée que ce mariage rendroit heureuses ses deux filles, c'est ainsi qu'elle les nomme, & rameneroit Fernand à celle des deux qui ne mérite pas ce titre. J'ai cherché en vain à la détourner d'une démarche inutile; jamais je ne fus plus alarmée....

J'entends Stéphanie : de peur qu'elle ne me demande à voir ma lettre, je finis; adieu, mon aimable cousine. Au nom de tout, venez dans ces lieux, dès que la santé de Milord Clarence vous le permettra.





LETTRE LXI.

De Florizene, au Comte Félici.

Quand on ne peut s'en imposer l'un à l'autre, que sert de feindre? Je vous rends graces de vos protestations d'attachement; mais n'avons-nous pas des garants plus certains d'un zèle réciproque? peut-être votre amour pour ma rivale, & sûrement la haine que je lui dois, voilà ce qui nous réunit; c'en est assez.

Rassurez-vous. Je ne trahirai aucuns de vos secrets, pas même ceux que j'ai pénétrés, sans votre aveu. Fernand, par exemple, dont on vous croit l'admirateur, & que vous louez pour plaire à celle que j'abhorre, Fernand vous est odieux. Ses triomphes vous blessent, sa renommée vous importune, & sa faveur vous alarme encore plus que son amour. Vous vous êtes flatté de sa perte, & moi-même....

croyez du moins que je n'aurois pas honoré d'un ſeul regret le trépas d'un perfide. Toutefois, puiſque la mort a trompé ſon attente, puiſqu'elle ne l'a point affranchi des ſermens qu'il m'a faits ; à la bonneheure ; qu'il aime, qu'il ſe déſeſpere ! que me fait ſa douleur ? Sa foi m'appartient, & mon orgueil la réclame ; mon cœur le dégage du reſte. Oui, Comte, avant qu'il m'eût offenſée, lorſqu'il ne connoiſſoit point Stéphanie, & qu'il étoit, ſinon tranſporté, du moins ſatisfait d'être à moi, lorſqu'enfin j'aurois pu l'aimer ſans honte ; l'ambition ſeule de ſon rang avoit déterminé mon ame. Aujourd'hui le deſir de la vengeance vient s'y joindre, & me le fait plus que jamais vouloir pour époux. Cependant craignez, ſi vous n'êtes celui de Stéphanie, avant le retour de Ximenès, craignez que tous nos projets ne ſoient renverſés par l'accord de leurs ſentimens ! Déja Madame de Céléria n'eſt pas loin de les approuver : déja ils s'écrivent ; une de mes femmes, ſecondée par l'obſcurité, a eu l'a-

dresse de se faire prendre pour Augustine, & s'est emparée d'une lettre de Fernand *: après que vous l'aurez lue, si vous persistez dans vos lenteurs éternelles, préparez votre courage au spectacle du nouveau triomphe qu'il va remporter sur vous! Voici sa lettre.

Dom Fernand, à Stéphanie.

« Stéphanie daigne m'écrire ! sa » main a tracé ces mots ! Sa voix me rap» pelle du sein de la mort; elle a frémi de » la mienne !... O Miss, Miss ! quoi ! vous » voulez que je vive ?.... J'obéirai, s'il » m'est possible ; mais, ô Ciel ! qu'exigerez» vous encore ? Au nom de tout ce qui » vous est cher, ne me ménagez point; » &, si j'étois condamné à ne vous inspi» rer jamais que de l'indifférence, ordon-

* C'est cette même lettre, qu'en présence de Dona Almanza, Florizene a montrée à Madame de Céléria.

» nez-moi d'être à une autre. Cet arrêt, » de la part d'un pere, m'a conduit aux » portes du tombeau ; je l'implore de » vous plutôt qu'un long supplice. O Sté- » phanie, Stéphanie ! quelquefois j'ose me » flatter, que peut-être, sans d'affreuses cir- » constances, votre cœur..... Pardonnez, » je m'égare. Je le sais trop, nul mortel » n'en est digne : mais ne pensez pas, quel » que puisse être le culte que l'on vous » rend, Stéphanie, non, non, n'espérez » jamais trouver autre part que dans mon » cœur, celui qui vous est dû, ce délire, » cette ivresse, cette idolâtrie, ce feu vic- » torieux des approches même du trépas, » cette flamme dévorante & pure, qui ne » pouvoit être allumée que par vous, que » rien ne pourra jamais éteindre ! Ah ! » si je suis assez infortuné, pour qu'elle » vous offense ; si vous y êtes insensible, je » vous le demande en frémissant, haïssez- » moi, plutôt que de me plaindre, sans » m'aimer ! O vous, qui voyez mon

» trouble, ſouveraine abſolue de Ximenès,
» ſi je ne vous parois pas digne d'indul-
» gence, eh bien! accablez-moi; ôtez-moi
» juſqu'aux moindres illuſions; mais, ne
» me défendez point de vous adorer.
» Ce ſeroit le ſeul de vos ordres, qu'il
» ne fût pas en mon pouvoir d'exécuter.
» Les cruels veulent que je ceſſe de vous
» écrire: on m'arrache, ... hélas! à tout.
» Un peu de fievre encore & beaucoup de
» foibleſſe font appréhender à Dom Lo-
» pe ...... Eh! que craint-il pour moi?
» quand Stéphanie daigne s'intéreſſer à mes
» jours; quand un mot de ſa main a rendu
» des forces à mon cœur; quand c'eſt
» elle qui me preſcrit de me conſerver?
» Ciel! pour qui? ... Je n'oſe achever....
» Hélas! je crains tout; je n'eſpere rien;
» & je ne dois pas en être moins recon-
» noiſſant des bontés dont m'honore
» l'objet charmant, l'objet ſacré, pour
» qui ſeul j'exiſte encore... Adieu! »

(Ici reprend la Lettre de Florizene.)

TANT de passion, soit qu'il l'exagere, ou qu'il la ressente, ne peut que charmer enfin l'amour-propre de celle qui en est l'objet: eh! comment espéreriez-vous l'emporter sur un tel rival, si vous ne prévenez son retour, si vous n'êtes lié pour jamais à Stéphanie, avant qu'il ait pu lire dans ses yeux, tout ce que la folle jalousie de Milord Rosemont l'a empêché d'y voir?

Il est désabusé. Rosemont est connu pour son pere: Fernand sait qu'il intéresse; il se flatte, & de plus, ... d'où vient vous dissimulerois-je qu'il est cher à Stéphanie, sur-tout qu'il éblouit sa vanité? Quand il vous en coûteroit quelques soins pour détruire cette impression (à dix-sept ans elles ne sont que passagères), votre succès n'en auroit que plus de gloire, &, s'il étoit incertain, maître de régler la conduite de sa femme, s'avise-t-on de mettre de l'importance à ses sentimens? L'Angloise d'ailleurs vous enchante moins qu'elle ne vous con-

vient; c'est son époux, que vous voulez être, & non pas son amant: mais, pour y parvenir, ne comptez point trop sur Milord Rosemont; craignez sur lui l'ascendant de Madame de Céléria. Je soupçonne, que dis-je? j'ai surpris quelques regards, même de la contrainte, lorsqu'il est présent: sans moi, elle ne se seroit point déterminée à lui offrir un appartement ici. J'espérois alors m'emparer de sa confiance; vain projet auquel il m'a fallu renoncer! Après sa fille, qui est son idole, c'est ma mere, qu'il trouve belle, spirituelle, adorable, & toute aussi fraîche, quoiqu'elle ait trente-deux ans, que lorsqu'elle en avoit vingt. Il l'a vue aux eaux de Spa, il y a plusieurs années: souvent il lui parle de ce voyage; & elle est alors d'un embarras!.... L'amour du pere & de la fille me seroient-ils donc également funestes? Mais pourquoi citez-vous, à tout propos, la figure noble (si vous voulez) de ce Milord, & ses vertus auxquelles vous ne croyez pas? Jusqu'à ce que vous ayez obtenu de sa re-

connoissance la main de Stéphanie; il doit paroître, aux yeux de l'Espagne, & sur-tout aux vôtres, le plus ingrat des hommes. Laissez-là vos éloges éternels, songez plutôt à l'éloigner de ma mère. Encore une fois, elle ne vous est pas plus favorable qu'à sa fille. Apprenez qu'en feignant de partager ma peine, elle m'a conseillé le sacrifice généreux de Ximenès; puis, voyant l'impossibilité de l'obtenir, j'ai lieu de présumer que c'est au Duc de Médina qu'à présent elle voudroit unir son amie. Pressez le départ du Duc; obsédez plus que jamais Rosemont; & faites agir le Cardinal, votre parent, auprès d'Isabelle. Il m'a paru indispensable d'écrire à Fernand, sur sa maladie: sans lui montrer le moindre soupçon, j'ai eu l'air de rejetter son silence sur son amour pour la gloire: je ne m'abaisse point à lui faire des reproches. La seule lettre que j'aie reçue de lui depuis son départ, étoit froide, & ne signifioit rien: mais je n'ai point voulu paroître m'en être apperçue; ma fierté, ainsi que mes projets,

m'oit imposé cette conduite. A l'égard d'Eléonore, je lui connoissois l'ame la plus flottante & la plus incertaine, susceptible de remords, de passion, de crainte, de résolutions foibles, de retours plus foibles encore. Avant qu'elle me l'eût dit, je savois qu'en secret elle étoit ma rivale; mais je ne l'ai haïe, qu'un seul moment, sûre bientôt qu'elle ne seroit jamais aimée, que son amour lui feroit partager mes ressentimens, & que je pourrois le tourner à mon profit. Je ne devois point m'attendre à son incroyable retraite: mais j'avoue que je l'avois liée à mes intérêts, de façon qu'elle ne pût m'échapper, qu'en renonçant à tout; &, s'il en résulte de nouveaux désagrémens pour moi, ne pouvant être heureuse, j'empêcherai du moins que tous ceux qui s'y opposent, le deviennent jamais. Nulle autre que moi, vous en êtes sans doute instruit, n'a persécuté Rosemont & sa fille. Eléonore me seconda; je la supportois: elle se repent; je la méprise. Jugez si je persiste! voici cependant mes

conditions de paix. Que Stéphanie ſoit à vous; que Fernand m'appartienne; je ceſſerai alors d'être leur ennemie : mais, tant qu'ils ſeront la ſource de mes chagrins, je ne vivrai que pour leur en cauſer de plus amers, s'il eſt poſſible, que ceux que j'ai reſſentis par eux. Adieu, Comte.

P. S. Je ne dois point vous laiſſer ignorer qu'Eléonore, dans le tems de notre intelligence, a remis entre mes mains des lettres adreſſées à vous, qu'elle a ſurpriſes, & qui vous brouilleroient ſans retour avec le Cardinal, s'il pouvoit en avoir connoiſſance : c'eſt un dépôt que je garde, afin que nulle ſorte de crainte ne trouble la ſécurité où je ſuis, en vous ouvrant mon ame, ſans réſerve. Voulez-vous bien faire remettre à Eléonore la lettre injurieuſe qu'elle m'a écrite; au bas de laquelle j'ai fait une réponſe plus tranquille? Vous aurez pris, je n'en doute point, les précautions néceſſaires pour l'empêcher d'avoir aucune correſpondance hors de ſon cloître:

rien n'est plus important qu'une telle prévoyance.

LETTRE d'Eléonore, à Florizene.

AVANT de mettre, entre le monde & moi, une barriere éternelle, avant de voler, du sein du désespoir, dans celui d'un Dieu; tremblante des dangers auxquels j'échappe, n'aspirant plus qu'à expier mes crimes, & n'étant rassurée que par mes remords; si ce n'est l'amitié, l'honneur veut, que je vous parle sans détour.

Florizene, cessez de vous abuser. Cruelle, vindicative, implacable, c'est alors qu'on est foible : je le fus, sans doute, lorsque je résistai à la voix de mon cœur, lorsque j'écoutai la vôtre, lorsqu'en un mot, combattue en vain, éclairée par l'effroi de moi-même, je succombois avec horreur à vos instances. Ni la passion qui m'a rendue si coupable, ni vous, ne m'aveuglâtes jamais, en me conduisant aux forfaits. Cédant, sans être trompée, vous ne me laissâtes pas

même la douceur d'une illusion : mais je dois vous dire, combien je frémis de la vôtre ! la religion me l'ordonne.... Moi, votre amie ! En a-t-on, lorsqu'on est sans vertus ? Sachez que, si j'avois pu concevoir un plus profond mépris pour une autre que moi, vous en eussiez été l'objet ! Malgré ma jalousie, Stéphanie étoit celui de ma vénération ; je lui enviois jusqu'à votre haine ! Plus encore que je n'adorois Fernand, je le plaignois de vous être destiné. En effet, jalouse sans amour, emportée sans excuse, fille sans tendresse, & , s'il se peut, plus criminelle encore que moi, votre désespoir & vos fureurs n'eurent jamais d'autre source que votre orgueil. Sans vous, je n'eusse été que malheureuse. J'aimois, j'étois née sensible ; j'eusse été estimable !... Ce furent vos conseils qui me rendirent barbare. Vous n'aviez cependant sur moi que le triste avantage d'être mon refuge, lorsque rougissant de moi-même, je cherchois à me soustraire à la honte, au repentir, aux seules armes qui me restoient

contre le vice. Ni votre exemple, ni mes égaremens n'ont obtenu ma perte du Ciel, cette perte fatale que je voulois, d'accord avec vous; .... il daigne m'appeller à lui; mais je n'ai point encore mérité, qu'il m'ôte mon amour. C'est aux pieds de ses autels, par le jeûne, les larmes, dans les austérités, sous le cilice, que cet amour va s'éteindre; & je n'ose lui demander d'en abréger les maux, en terminant ma vie... Hélas! les excès où je me suis portée avec vous contre Milord Rosemont & sa fille, ne sont pas les seuls reproches que me fasse mon cœur: il a pu s'abbaisser au point de desirer votre union avec Fernand, par l'espoir qu'un jour, à titre honteux de maîtresse, je pourrois le consoler du malheur d'être votre époux. Eléonore avilie, ne se respectant plus, osa souhaiter ce bonheur coupable: elle ne vous servoit que pour vous trahir, ne vous caressoit que pour vous mieux tromper, & ne poursuivoit inhumainement Stéphanie, que parce qu'elle étoit trop sûre, si Fernand s'en-

chaînoit à elle, par des nœuds légitimes, qu'ils feroient toujours adorés...... Malheureufe que je fuis!...ah! ce n'eft point vous, qui m'avez perdue : je l'étois déja, lorfque je recherchai votre amitié, fans attrait, fans eftime pour vous, fans autre motif que mon amour : quel amour ! la parole de Fernand le lioit à vous ; fon cœur l'entraînoit vers Stéphanie : & comment, jufte Ciel, prétendois-je l'emporter fur l'une ou l'autre ? Mais fongez qu'en m'accufant, je me punis. Florizene, fongez qu'un Dieu vengeur (il eft jufte) vous parle peut-être par ma bouche. Il ne pardonne qu'au repentir. En vous implorant pour Stéphanie, je vous implore pour vous-même : que fa vertu vous défarme ; que mon exemple vous effraie ! Voyez couler mes pleurs, & ne rejettez point la derniere demande d'une infortunée, pour qui eft enfin arrivé le jour de fe connoître, & pour qui ce jour eft affreux !... O Florizene, Florizene, fi vous me croyez trop tard, tremblez qu'il ne foit pour vous bien plus terrible !

RÉPONSE de Florizene, au bas de la Lettre d'Eléonore.

JE vous pardonne vos torts avec moi (ils ne m'étoient pas inconnus), vos projets ſur Fernand, que j'ignorois, & votre opinion ſur mon compte, & même votre lettre; mais non, vos alarmes. Nos poſitions ne ſe reſſemblent point. Je ne ſerai jamais égarée par l'amour, ni, faute de courage, ſemblable à vous. Gardez, j'y conſens, votre vénération pour Stéphanie; moi, je la hais, & je le dois. Sa conduite ne m'offre qu'ingratitude, oſtentation, hypocriſie. Déjà le public, revenu de ſon aveugle enchantement pour elle, apperçoit ſon manege, & juge ſon cœur. Une mere qu'elle abuſe; que dis-je? qu'elle indiſpoſe; un époux qu'elle m'enleve, les droits de la reconnoiſſance, ceux même de l'hoſpitalité, qu'elle a violés, voilà ſes titres à ma bienveillance! Les maux qu'elle me cauſe, durent m'animer contre elle. La vengeance me fut per-

mise; elle est l'arme que la nature a mise dans nos mains. Je n'en ai fait usage, qu'offensée dans tout ce qui devoit m'être le plus sensible. Vous, on ne vous enlevoit rien, que quelques jours d'illusion. Fernand ne vous étoit point destiné. Par fierté, si ce n'étoit par vertu, il falloit l'arracher de votre ame ; & Stéphanie, aimée de lui, n'en étoit que plus obligée de fuir, & de s'immoler. Vains motifs que ceux qui l'ont retenue ! Avant de se devoir à un pere, c'est à soi-même qu'on se doit. L'une & l'autre vous m'avez trahie, & ne m'avez pas trompée. N'imaginez plus qu'il soit en votre pouvoir d'intimider mon ame. Vivez & mourez tranquille sur mon sort. Adieu.

P. S. C'est au bas de votre lettre que je vous réponds. Elle dépose contre vous; je vous la renvoie.







LETTRE LXII.

De Stéphanie, à Clarence.

Pourquoi donc, ô ma plus tendre amie, ne m'avez-vous point répondu? Milord Clarence feroit-il plus malade? ou bien, hélas! me faudroit-il craindre pour vous-même? Je fuis d'autant plus alarmée, que votre cœur m'eft connu. Pour la premiere fois, je voudrois en être moins sûre; je voudrois, négligée de Clarence, oubliée de Fernand,..... que ma pofition eft affreufe!...... Aimée de tout ce qui m'eft cher, je n'en fuis que plus à plaindre. Un pere, un ami, oferai-je le dire? un amant.... un amant adoré, reffentent mes maux! Cette idée les augmente. O Dieu! qui m'accables, fais-moi, du moins, fouffrir feule! j'en ferai digne, par mon courage: mais, voir les regards de celui à qui je dois le jour, ne

s'arrêter ſur moi qu'avec la plus vive douleur, ſentir que j'en ſuis la cauſe, être celle de vos chagrins, & du déſeſpoir de Fernand,.... chere Clarence, quel état! Fernand, pour qui je donnerois ma vie; Fernand, que j'aime, s'il ſe peut, plus encore que je n'en ſuis aimée; malheureux par moi, malheureux à jamais!.... ſon ſort dépend de mon retour; ma confiance égale ma tendreſſe, je crois à la ſienne, je l'adore: cependant, ce retour, qu'il a ſi bien mérité, qui feroit ſon bonheur, qui combleroit ſes vœux; ce retour, dont je voudrois pouvoir l'aſſurer à l'inſtant même, dût-il être le dernier des miens, l'aveu en feroit un crime. L'honneur, les droits les plus reſpectables, ceux de la nature & de la reconnoiſſance, tout m'impoſe l'obligation affreuſe d'immoler mon amant...... O Ximenès! mon cœur ſe déchire. Sa voix m'accuſe, elle m'entraîne; elle me feroit braver le malheur, la mort, les ſupplices, & peut-être,... je frémis de ce que je vais vous dire, peut-être, hélas! juſqu'à la vertu!...

Non, jamais ! je le jure à l'amitié, à l'honneur, à vous. Eh bien ! vertu cruelle ! je ne suis plus que ta victime ; je ne ressentirai plus tes consolations ; il n'en est point pour moi....... Désespérée, je cede à ton empire : ne te flatte point d'essuyer mes larmes ; elles couleront jusqu'à mon dernier soupir. Chaque jour, elles seront plus ameres....... Je ne me connois plus ; ô mon amie, prenez pitié de mon trouble : mes devoirs sont horribles ; mes dangers s'accumulent, & mes maux s'accroissent, ainsi que mon amour. Je porte l'affliction, & dans les cœurs qui sont à moi, & dans ceux qui me sont fermés. Florizene sait tout. Un hazard, dit-on, a fait tomber entre ses mains une lettre de Fernand, qui m'étoit adressée : elle ne me voit plus qu'avec peine... Hélas ! je lui pardonne de me haïr ; mais, non de me soupçonner. Un jour, elle me connoîtra...... Il faut donc interdire, à Fernand, jusqu'à la moindre espérance ! Mourante de ses chagrins, plus encore que des miens,

il faut me forcer à lui paroître insensible ; & si ce n'est assez, pour le rendre à Florizene, ... chere Clarence, partagez mon effroi ; que dis-je ? ignorez à jamais ! .... Je frémis : pardonnez à mes terreurs, à mon trouble ! ... Plaignez-moi, plaignez-moi : je me meurs. Quoi ! je pourrois me résoudre ! .... Je n'ose poursuivre. Tout est confus dans mes idées : un projet ..... l'exécution m'en sera-t-elle possible ? .... Que d'incertitudes ! que de tourmens ! ... Il est affreux d'affliger ..... même une rivale ! Je ne serai jamais la cause volontaire du malheur de qui que ce puisse être, & moins encore de la fille de Madame de Céléria. Je lui dois tout, mon pere peut retrouver tout en elle. Si je reste encore dans cette maison, trop fatale & trop chere, ce n'est que pour lui seul ; eh ! qu'y ferois-je, sans cette considération ? Je n'y suis plus, pour la mere & pour la fille, qu'un sujet de douleur, de discorde peut-être.... Mademoiselle de Céléria, & moi, sans nous parler, nous souffrons en présence

l'une de l'autre : je la plains, & elle est loin de me rendre justice. Félici, à qui, de jour en jour, j'ai de nouvelles obligations, instruit par elle de l'amour de Ximenès, n'a rien épargné pour la calmer, & n'a pu y réussir. Plus malheureux qu'elle, si je dois croire à ses discours, & non moins jaloux, ne pouvant désormais se sentir que de l'éloignement pour Fernand, ni cesser d'être son admirateur (j'ai trouvé cette conduite noble), il m'a protesté que jamais on ne le verroit l'ennemi d'un héros, sur-tout du libérateur de Stéphanie, & de son pere; qu'il se dévouoit à nous servir, & même Fernand, contre ses intérêts les plus chers. C'est le Comte encore, qui m'a remis sa lettre. Confident de Florizene, inquiet de savoir entre ses mains, une arme qui pouvoit m'être contraire, il l'a obligée, par ses sollicitations, de la livrer à sa prudence. En agissant ainsi, il s'oublioit lui-même, & paroissoit ne souffrir que pour moi. Avec une délicatesse, & des ménagemens, dont je ne le croyois pas susceptible,

ſuſceptible, il eſt parvenu à diminuer l'embarras extrême; que me cauſoit ſa démarche. Le moindre doute ſur ſon honnêteté ſeroit, aujourd'hui, le comble de l'ingratitude. En me quittant, il m'a conjurée de diſpoſer de lui, de ſon crédit, de ſon obéiſſance à mes ordres; & m'a priée de croire que, fût-ce l'effort, ſans exemple, de travailler au bonheur d'un rival.... Non, lui ai-je dit, en l'interrompant, celui que vous appellez votre rival, ne peut, ni ne doit être à moi. Ni lui, ni aucun mortel... Pourquoi cet arrêt barbare, s'eſt-il écrié ? Cependant, ne craigniez point, qu'à l'avenir je vous entretienne d'un amour digne de vous peut-être, mais qu'il faut, à jamais, renfermer. Ah ! Miſs, il n'y a rien que je ne puiſſe endurer, plutôt que de vous déplaire. Depuis, je l'ai toujours vu plongé dans un accablement extrême; d'ailleurs, toujours fidele à ſa parole, & dévoué aux intérêts de mon pere : mais, hélas ! y auroit-il donc, quoique l'on faſſe, des répugnances invincibles ! Mon amie, par

quelle fatalité que je ne conçois pas, inſpiré-je de l'amour ? Eh quoi ! des yeux obſcurcis par les larmes, devroient-ils porter, au fond des cœurs, quelqu'autre ſentiment que celui de la pitié ? N'ai-je reçu le don funeſte de l'exiſtence, que pour voir des peines autour de moi ? Le frere de mon amie, ſi eſtimable, sûr d'être heureux, s'il avoit aimé toute autre que l'infortunée Stéphanie, le Duc de Médina eſt malheureux ; & c'eſt encore par moi ! La Marquiſe m'a ouvert ſon cœur ſur ce nouveau chagrin, hélas ! qui eſt mon ouvrage. Plus qu'elle ne le vouloit, j'ai vu la peine que je lui cauſe. Ses alarmes pour ſa fille, ſa tendreſſe pour elle, ſon amitié pour moi, lui font deſirer de pouvoir concilier le bonheur de Florizene, & le mien ; elle voudroit qu'il fût poſſible que je lui appartinſſe davantage : elle alloit m'en dire plus, & me propoſer la main de ſon frere ; mes pleurs l'en ont empêchée : je me ſuis jettée dans ſes bras, en la conjurant de m'épargner un refus trop douloureux. L'ame préoc-

cupée de la plus forte passion; eh! ne le dois-je pas ce refus, à elle, au Duc, & à moi? J'ai renouvellé à la Marquise, le serment de ne jamais accepter les vœux de Ximenès, de tâcher d'en être haïe, s'il le falloit; & alors, mes larmes, mes soupirs, mes sanglots, confondus avec les siens..... J'entends quelqu'un; on m'interrompt.... Dieu! c'est mon pere! je tremble: s'il demandoit à voir ma lettre! le moment seroit-il venu de l'explication la plus redoutée, la plus terrible pour tous deux? Ah! ma chere Clarence! je ne sais où j'en suis.......

Pouvois-je l'appréhender cette explication si cruelle, & si consolante!.... De quel ami, de quel pere le Ciel m'a fait présent! Hélas! sa fille autrefois en étoit digne;..... elle ne l'est plus! Combien de fois il m'a répété que je n'avois perdu aucuns de mes droits sur son cœur! Mes maux, s'il se peut, ont accru sa tendresse, sa tendresse indulgente, attentive, ado-

rable.... & la confiance n'a pas été mon premier mouvement ! Quelle crainte m'arrêtoit?... Que mes regrets sont vifs ! combien je me trouve coupable ! O mon pere ! c'en est fait ; je supporterai tout, je vivrai pour vous, pour vous seul. Et que ne puis-je être heureuse, pour ajouter à votre bonheur ! Vous jouirez, du moins, de ma tendresse, de mes soins, de mes sacrifices ; je vous cacherai ce qu'ils me coûtent : ce mystere sera le seul que je vous fasse jamais ; & il sera possible à mon cœur, pour la tranquillité du vôtre. Que dis-je ? hélas ! plus que jamais, elle est loin de lui, cette tranquillité que je paierois de tout mon sang ; c'est moi qui l'ai détruite ; c'est moi qui fais couler ses larmes ! A peine me reste-t-il des forces, pour vous dire ce qui vient de se passer. O ma chere Clarence ! l'amour le plus malheureux ne peut donc enlever une ame honnête & sensible, aux douceurs de la nature ! Lorsque mon pere s'offrit à ma vue, dans mon trouble, je continuois toujours de vous

écrire; bientôt, je m'excusai sur ce tort: & que n'est-il le seul, m'écriai-je, emportée par un mouvement, dont je ne fus pas la maîtresse! Il s'approcha de moi, me prit la main, avec attendrissement: je me saisis de la sienne, je la baisai; mes pleurs la couvrirent. O ma fille, ma chere fille! si en effet vous aviez des torts, me dit mon pere, craindriez-vous de les confier à votre meilleur ami? Je craindrois de l'affliger, lui répondis-je. Et votre silence feroit son malheur, interrompit Milord. Je suis donc bien criminelle, de l'avoir gardé si long-tems, repris-je, en me précipitant à ses genoux! Tout est réparé: vous ne l'êtes plus, me répondit-il, en me relevant; ma chere Stéphanie, ouvrez-moi votre cœur. Je me jettai dans son sein: il pleuroit; je me mourois: sa bonté me rassura. Je lui appris ce que vous savez, mes résolutions cruelles, mes combats inutiles, les progrès de mon amour, celui de Fernand, l'excès de mon désespoir & du sien: je lui montrai ses deux lettres, & le peu de mots que,

de l'aveu de Madame de Céléria, je lui avois écrits. J'osois ne point craindre de réproches; mais je ne me croyois plus susceptible de consolations; j'en ai trouvées dans son cœur. Il approuve ma conduite; il gémit sur mes sentimens: il ne m'a point caché que ceux de Fernand lui étoient déja connus; que, trompé par le nom de Rosemont, il l'avoit cru son rival; & qu'alors, une explication, très-vive entr'eux, l'avoit trop éclairé. O Dieu! Fernand, l'ingrat Fernand peut penser que ce n'est pas lui qu'on adore? La découverte de sa passion pour moi, affligea mon pere. De ce moment, il craignit ce que son arrivée dans ces lieux, & l'état horrible où il me trouva, ne tarderent point à lui apprendre. Les vertus de Fernand, me dit-il avec bonté, justifient, sans doute, les sentimens qu'il vous inspire; les vôtres sont plutôt un malheur qu'un tort: mais quand son pere, attaché à sa parole, m'auroit semblé moins inflexible, vous & moi, ma chere fille (& alors il me serra dans ses bras),

devons trop à Madame de Céléria, pour que la résolution que vous avez prise, ne soit pas indispensable, & la seule digne de vous. O ma Stéphanie, nous souffrirons ensemble; trop heureux, si mes larmes, en se mêlant aux vôtres, pouvoient en adoucir l'amertume ! Je ne vous parlerai point de Félici. S'appercevant alors que je frémissois; si votre cœur eût été libre, ajouta-t-il, je lui dois l'honneur & la vie; vous lui devez le pere le plus tendre; en vous accordant au Comte, je lui donnois bien plus encore que je n'en ai reçu. Il n'y faut plus songer : je ne sacrifierai point, à mes intérêts, ceux d'une enfant qui m'est plus chere que tout. O mon pere, m'écriai-je ! rien pour vous ne me sera impossible; &, s'il les avoit acceptés, quels sacrifices, grand Dieu ! j'étois prête à lui faire ! loin de le permettre, mon pere m'apprit, qu'en ce jour même, Isabelle lui ayant laissé voir combien elle desiroit cette union, il avoit conjuré cette Princesse d'ajouter à toutes les bontés dont elle l'honore, la

grace, non moins précieuſe, de ne jamais contraindre mon cœur : il a prévenu le mien. Il a obtenu de la Reine qu'elle ne me parleroit d'aucun engagement; &, en l'aſſurant de l'effroi que me cauſoit la ſeule idée d'un lien, dont je n'enviſageois encore que les peines, il l'a détournée d'employer, ſur mon ame, non ſon autorité, mais même le pouvoir de ſes inſtances. O Clarence, ô mon amie! quels reproches je me fais ſans ceſſe, de n'être pas entiérement à un tel pere! Je ſens que je l'aime davantage; mais, hélas! Ximenès n'en eſt pas moins adoré.... Adieu; plaignez-moi, aimez-moi; & ne m'abandonnez pas, dans l'horrible ſituation où je ſuis. Adieu.



LETTRE LXIII.

Du Comte FÉLICI, à ALVARÈS.

TOUT vous paroît déſeſpéré pour moi. Eh bien! je touche au ſuccès de mon entrepriſe. Stéphanie cependant ſe refuſe à mes vœux : Roſemont, quelle que ſoit ſa reconnoiſſance, m'a déclaré, ſans détour, que jamais il ne la contraindroit. Cet orgueilleux Anglois croiroit s'abaiſſer, en diſſimulant, & ſur-tout avec ceux qui peuvent, à leur gré, le deſſervir ou lui être utiles. Ne croyez pas même, qu'il ſe ſoit rendu aux inſtances de la Reine : mais tout cela ne prouve rien contre l'exécution de mon projet. Penſez-vous donc que Roſemont ſouſcrivît impunément aux refus de ſa fille, ſi je n'étois sûr d'en triompher? Oui; malgré les apparences qui vous trompent, malgré les obſtacles qui vous effraient & les ſentimens de Stéphanie, & la con-

descendance de son pere à ses moindres volontés, incessamment soumise aux miennes,.... que dis-je? Ah! sachez Alvarès, qu'il ne tient qu'à elle de me soumettre à l'ascendant de ses vertus, de sa beauté. Je le sens, son heureux époux, si elle daignoit l'aimer, s'avoueroit son esclave. Je me croyois supérieur à tant de foiblesse.... Il est donc un pouvoir invincible! Stéphanie le possede. Sa douceur touchante, la noblesse de son caractere, jusqu'à sa sensibilité, quoiqu'un autre que moi en soit l'objet, tout sert à fortifier dans mon cœur, l'impression de ses charmes. Elle m'a fait connoître ce que je ne soupçonnois même pas, la beauté modeste, la vertu sans faste, des principes à l'épreuve du malheur & des passions. Mon ame fermée depuis long-tems aux erreurs, aux plaisirs, aux peines & aux impostures de l'amour, reprend sa chaîne : soit que j'aie cherché à la rompre, ou que je m'étonne de la porter, Stéphanie semble me punir du mépris que j'eus toujours pour son sexe. Félici toutefois,

trop long-tems dédaigné, deviendroit bientôt le tyran de celle qui a pu le forcer à l'eſtime & le contraindre à l'amour. Autant que mon ſort peut dépendre d'une femme, le mien dépendra d'elle; mais ſa deſtinée m'en répondra. Je ceſſerois d'être amant, ſi je l'étois ſans eſpérance : plus elle m'auroit aſſujetti, plus j'aurois à m'en venger. Un délire aveugle, une obéiſſance que ne laſſent point les rigueurs, ou un amour qu'elles ne puiſſent jamais éteindre, s'ils conviennent à l'âge de Ximenès, ne ſont pas faits pour moi. Enviſageant un terme prochain aux ennuis de l'attente, je reſpecte les ordres de Stéphanie; j'ai l'air de ne lui demander que la grace de lui être utile. Sans la fatiguer de mes plaintes, je lui laiſſe voir mes regrets; je fais plus, & vais ſans doute vous étonner. Contraire à mes propres vœux, je lui jure de n'obéir qu'aux ſiens, de travailler même pour mon rival, ſi elle en formoit pour lui. Cette conduite l'étonne, & la touche; elle me reçoit, elle m'écoute : la reconnoiſſance

des ſervices que j'ai rendus à ſon pere, a ceſſé de lui être auſſi pénible. Je ne dois ce changement, il eſt vrai, qu'à l'intérêt que j'ai paru prendre au triomphe odieux de Ximenès, à ſes dangers, qui malheureuſement ont diſparu, enfin à leur amour, que je ferai tourner contre lui ſeul. Je ne me repais point d'illuſions. Pour premier progrès, j'ai déja preſque vaincu l'éloignement que Stéphanie ſembloit d'abord avoir pour moi; j'ai même été plus loin. Je ſuis, malgré elle, devenu le confident, au moins de l'amour qu'elle inſpire, en perſuadant à Florizene, de me confier une lettre de Fernand, dont très-à-propos cette fille audacieuſe s'eſt emparée. L'ayant déterminée à me remettre ce dépôt, je m'en ſuis fait un mérite auprès de Stéphanie. Un autre à ma place eût appréhendé l'attendriſſement que devoit lui cauſer cette lettre, où reſpire une paſſion peut-être vraie; mais, indépendamment de ce qu'elle en étoit déja trop sûre, le moment n'eſt pas venu de détruire Fernand dans ſon eſprit. Le

ſupplanter, eſt le point important; & ce moyen a eu tout le ſuccès que je m'en étois promis. Cette nouvelle obligation, ajoutée à ſon eſtime pour moi, me donne quelques droits à ſa confiance. Fernand lui eſt trop cher, pour que, me ſachant inſtruit de ſon amour, elle ne me voie pas avec une ſorte d'intérêt. Il paiera cher le bonheur d'être préféré! Cependant, aux yeux de Stéphanie, rival généreux, & amant délicat, je ſuis encore un ami zélé. Elle ignoroit que Florizene fût informée de tout. La Marquiſe, ſur cet article, avoit impoſé à ſa fille le ſilence le plus pénible : mais enfin, voilà Stéphanie certaine qu'elle porte le trouble dans une maiſon, dont il faudra qu'elle s'éloigne. Elle doit ſentir la néceſſité de s'y réſoudre; & je ſens, à mon tour, combien il eſt eſſentiel de lui faire accélérer le moment d'une pareille ſéparation. Celui que je redoute, & que je déteſte d'autant plus, que je ne puis le confondre avec les autres hommes, Fernand ſera bientôt en état d'être tranſporté. Il brûle de revoir ces

lieux. Il faut prévenir son retour ; il faut le frapper du dernier coup. Voyez votre parente, religieuse dans le même couvent, où la crédule & malheureuse Eléonore s'est retirée. Qu'elle continue de n'épargner rien pour s'emparer de sa confiance. Elle peut paroître tenir de vous, que Mademoiselle de Céléria, plus animée que jamais contre Miss Rosemont, redouble d'efforts pour la perdre. Sans m'expliquer davantage, j'attends tout de cet avis. La hardiesse du moyen me plaît ; comptez qu'elle sera justifiée par l'événement. Eléonore, d'ailleurs, n'écrira rien qui ne me soit remis : je me suis assuré de la Supérieure du Couvent, & Florizene, à cet égard, doit être fort tranquille ; mais elle l'est beaucoup trop, sur un autre point plus inquiétant pour elle. Elle croit avoir repris à Eléonore toutes les lettres qu'elle lui a écrites ; cependant il lui en reste une, qu'il lui a paru sage de soustraire. Ou je me trompe, ou cette lettre & l'avis que je vous recommande, doivent être funestes à Dom Fernand, aussi

bien qu'à Florizene ; &, j'en conviens, punir la méchanceté de l'une, me sera presque aussi doux, que d'accabler l'autre. Elle ne cesse point de me recommander le départ de Médina. Plus clairvoyante, ou moins préoccupée de ses intérêts, sentant que ceux de ma politique & de mon amour doivent être conformes aux siens, elle s'en rapporteroit à moi : elle me prescrit sur-tout d'éloigner de sa mere Milord Rosemont. L'un & l'autre sont jeunes encore ; je comprends ses motifs ; mais j'en ai pour vouloir leur union. Vous n'imaginerez pas sans doute, quoique je m'apperçoive qu'ils s'aiment, quoique je trouve qu'ils se conviennent, que ce soit le desir frivole de leur bonheur qui m'occupe ; mon intérêt seul, sur cet article, me fait résister à Florizene. Elle se plaint au surplus de mes lenteurs, & pense ne me faire agir que pour elle ! Je ris de ses plaintes, & j'ai pitié de sa présomption. Quoique ses artifices & sa fermeté soient vraiment au-dessus de son âge, à dix-huit ans on est moins ha-

bile qu'elle ne le croit : je sais qu'elle est dépositaire de quelques lettres *, qui m'obligent de la ménager encore. Je cede aux circonstances, je veux bien descendre à la tromper, & je la défie de me croire l'auteur du chagrin que je lui prépare. Si je n'échoue point bientôt, je serai sa seule ressource ; & nous verrons alors, si elle sera tentée de me nuire. Le Cardinal m'apprend à l'instant que la Reine consent avec joie à doter Stéphanie, quelque soit l'époux qu'elle choisisse. Nous venons de convenir qu'il ne lui en porteroit la nouvelle, que dans un moment que je pense devoir être décisif. Il pourra y joindre alors quelques mots en ma faveur. La vénération qu'elle a pour lui, jointe à la force des événemens, me fait tout espérer. Je conviens que, si elle avoit moins de vertus, rien ne seroit si déraisonnable que ma confiance ; elle n'est pas de ma part ce qui doit le

* On a vu, dans la lettre de Florizene à Félici, que ce sont des lettres qui le perdroient.

moins vous ſurprendre. Adieu. Si j'obtiens Stéphanie belle, jeune, richement dotée, d'un ſang illuſtre, chere à notre Reine, faite pour fonder les plus hautes prétentions d'un époux ambitieux, aurai-je été égaré par l'amour ? Jugez-moi enfin ; &, au jour du ſuccès, que Fernand meure de regret, que l'univers m'envie, & qu'Alvarès me félicite !





LETTRE LXIV.

De FERNAND, à STÉPHANIE. *

SEROIT-IL vrai ? Ne m'a-t-on point trompé ? Quoi ! l'amant le plus tendre, le plus enivré... Il se pourroit?... O Miss, pardonnez !... Mon trouble, mon désordre, mon délire, mon ravissement m'ôtent l'usage de la raison. Que dis-je? Ah ! je n'en eus jamais davantage, & je voudrois qu'il me fût possible de vous adorer, plus encore que je ne l'ai fait jusqu'à ce jour. Non ; je ne dois plus vous implorer en vain ; je ne puis rester dans mon incertitude. Après l'espérance que j'ai osé concevoir, il faut que je meure à vos pieds, de l'excès de mon bonheur, ou de celui de mon infortune : mais, hélas ! J'ai pensé combler la vôtre ! O Stéphanie,

* Il y a ici une lacune de quelques lettres.

c'étoit à vous que l'on préparoit le tourment le plus affreux, le ſupplice d'un pere! On vous perſécutoit, j'en étois la cauſe! j'ignorois mon crime; & je frémirai de vos dangers, le reſte de ma vie..... Ah! quelles que fuſſent les rigueurs de mon ſort, le ſupporter, chérir ma malheureuſe exiſtence pour veiller à votre bonheur, au moins pour vous défendre, voilà quel étoit mon devoir; & tandis que, loin de vous, j'oſois ſonger à moi, tandis que j'oſois me plaindre, vous accuſer peut-être, & m'abandonner à mon déſepoir, vous étiez expoſée aux fureurs d'un monſtre que je haïſſois déja, que je mépriſe, que j'abhorre! Je n'y puis ſonger, ſans que des mouvemens de rage.... Vile & implacable ennemie de ce qu'il y a de plus charmant au monde, vas, tu me fais horreur! Quelle ame atroce! La vertu ne la déſarme point: ce n'eſt pas même l'amour qui l'égare. Pour ſatisfaire ſon orgueil, ne reſpectant rien, ni le malheur, ni l'innocence, fauſſe & cruelle, &

ſans remords & ſans pitié, devant tout à votre poſition, &, ſi elle en avoit été digne, à vos exemples, elle ne travailloit qu'à vous déſeſpérer, qu'à vous perdre; &, pour y mieux réuſſir, elle traînoit dans l'abîme une infortunée, dont j'oſe vous envoyer la lettre! Ce n'eſt que votre intérêt ſeul, qui me détermine à vous en faire part. Je riſque de vous déplaire; ô Stéphanie, puis-je mieux vous prouver mon amour?

ELÉONORE, à Dom FERNAND.

IL m'eſt enfin devenu poſſible de ſubir la honte, plutôt que de garder un ſilence coupable. Arrête, malheureuſe! Tu vas être haïe, mépriſée, mépriſée de Fernand! mon cœur ſe croyoit des forces; mais cette idée horrible... O Dieu! ne m'abandonnez pas à mon trouble, à ma foibleſſe! & vous, à qui ces lignes ne parviendront qu'effacées par mes larmes, s'il ſe peut, liſez, & connoiſſez-moi!

Vous vîtes Eléonore parée, au moins des charmes de son âge. Il fut un tems où elle y joignoit des vertus. Alors, l'estime de Ximenès en étoit le prix: ce tems, hélas! cet heureux tems ne peut renaître. Ma jeunesse a disparu; déja mes pleurs l'ont flétrie. Le remord me consume. Quand votre mépris m'est dû, à peine osé-je prétendre à votre pitié.

Séparée des humains, les fuyant tous, ne pouvant me supporter moi-même, oubliée, ensevelie pour l'éternité au fond d'un cloître, j'y cherche en vain l'innocence & la paix. Imploré-je le Ciel? mes cris l'offensent. Est-ce à Dieu que j'appartiens? Prosternée, mourante à ses pieds, est-ce lui que j'adore? O source de tous mes égaremens, amour funeste!... Quel mot m'échappe! Dussiez-vous m'en trouver moins odieuse, ne cherchez point à pénétrer cet affreux mystere. L'honneur (au sein des tourmens, je m'applaudis de lui être rendue), l'honneur me commande l'aveu de mes forfaits & non celui......

Ximenès, quel que soit mon trouble, lorſque vous ſaurez combien je ſuis criminelle, mon déſordre, mon déſeſpoir, ma douleur profonde cesseront de vous étonner. Celle que vous adorez, & qui ne m'en a toujours paru que trop digne, dont je ne ceſſai point d'admirer les vertus, dont j'enviai les tourmens, eut en moi, une ennemie cruelle : mais je dois vous avertir, qu'il lui en reſte d'implacables. La crainte qu'elle n'y ſuccombe, eſt le motif de ma lettre. Connoiſſez ſes dangers & les vôtres. Connoiſſez ſur-tout la femme qu'on vous deſtine. Vous flattez ſon ambition, ſon cœur vous hait; (vous, Ximenès, vous êtes haï)! Vous ne le poſſédiez pas même, alors qu'il ne vous reprochoit rien. Auſſitôt que vous peut-être, elle a démêlé votre paſſion pour Stéphanie. Soudain le dépit s'empara de ſon ame; le déſeſpoir égara la mienne; & je ne partageai que trop ſes reſſentimens. J'étois en proie à la plus affreuſe jalouſie; la vôtre fut l'ouvrage de nos inſinuations; elles détruiſoient votre bonheur & non

pas votre amour. Ne parvenant point, malgré nos efforts, à vous détacher de Stéphanie, n'ayant pu éloigner d'elle Madame de Céléria, Florizene résolut de la couvrir d'opprobre. D'abord, je combattis son projet; j'y fus forcée par l'ascendant de la vertu. Mon foible cœur se rendit enfin, & devint complice des complots les plus plus noirs. L'inflexible Tribunal fut averti de la mort feinte, & de l'évasion de Sidley; je n'y eus pas moins de part, que Florizene. Déja elle étoit triomphante; déja.... hélas! qu'osé-je espérer? Le succès affoiblissoit mes remords. Les ordres les plus rigoureux étoient donnés de se saisir de l'infortuné Milord. Son ignominie, sa perte, celle de sa fille nous sembloient inévitables. Le Ciel renversa nos projets: nous devions en être les victimes; & nous l'eussions été, sans Stéphanie. Lorsque la Reine voulut qu'on n'épargnât rien, pour découvrir les dénonciateurs barbares de Sidley, son intéressante fille, quoiqu'elle n'imaginât pas connoître les coupables,

d'avance implora leur grace, & l'obtint. Tant de grandeur d'ame acheva de me confondre! vingt fois je fus prête à me jetter à ses pieds: mais Florizene possédoit le secret fatal de ressaisir sa proie. Abusant contre moi du sentiment, que dis-je, de la passion la plus violente & la plus coupable, que, pour mon malheur, elle avoit pénétrée, elle en fit un des instrumens de sa vengeance, jusqu'au jour où j'appris que vous étiez expirant. A cette affreuse nouvelle, perdant tout espoir, enlevée à un reste d'illusion, m'accusant même de votre état, l'excès de ma douleur m'éclaira sur tous ceux où je m'étois portée. Sans cesse, hélas! vous vous offriez à moi, pâle, sanglant, saisi d'indignation à mon aspect, rejettant mes soins avec horreur. Mourante à vos pieds, je vous voyois à ceux de Stéphanie! Tous deux, vous me refusiez impitoyablement le trépas que j'implorois. J'allois me soustraire à mes tourmens, à mes remords: j'allois mettre le comble à mes crimes: ... je vis pour les expier.

Heureuse,

Heureuſe, dans mon malheur, ſi j'obtiens le pardon d'un Dieu que j'ai tant offenſé ! Heureuſe, ſur-tout, ſi je trouve bientôt, dans la tombe, un refuge contre l'image adorée qui me pourſuit ! .... & un terme à mon ſupplice ! J'eſpérois du moins qu'un exemple auſſi effrayant que le mien, produiroit quelque impreſſion ſur Florizene ; mais elle s'enorgueillit d'y être inſenſible; elle a bravé juſqu'à mes dernieres ſupplications : elle m'oblige à révéler ſes fureurs. Je ſerois reſponſable des maux qui ſuivroient votre union avec elle; je le ſerois de ceux dont elle accableroit Stéphanie, ſi j'avois héſité de vous inſtruire..... Tremblez pour elle-même, qu'elle n'accorde ſa main & ſa foi à tout autre qu'à vous ! Dignes l'un de l'autre, entraînés par le même penchant..... (on peut s'en rapporter à mes yeux,.... hélas! & à mon cœur), vivez pour Stéphanie ! vivez l'un & l'autre auſſi fortunés, que je ſuis miſérable ! Puiſſiez-vous ſonger à moi ſans horreur, ne pas dédaigner mon repentir, &

accorder quelque compassion aux larmes, ou du moins à la fin prochaine d'une coupable, qui ne doit plus vous paroître qu'infortunée !

P. S. Ne méritant point de vous inspirer de la confiance, je joins ici une seule lettre de Florizene, qui m'est restée, ainsi que la copie de l'une des vôtres *. Je connois votre ame ; elle est trop généreuse pour que je puisse craindre, qu'en rompant avec elle, vous compromettiez sa réputation : vos vertus, ô Dom Fernand, & celle de Madama de Céléria, me répondent de vos égards pour sa fille ; puisse le Ciel toucher enfin son cœur ! Ne répondez point à ma lettre ; ce seroit inutilement.... Je viens de prononcer votre nom, pour la derniere fois.

---

* Cette lettre est celle que Fernand écrivit à Dom Almanza, avant de partir pour l'armée. On a vu que Florizene l'avoit surprise, & envoyée à Eléonore.

(*Ici reprend la Lettre de Fernand.*)

Oui, adorable Stéphanie, oui, vous plaindrez, autant que je le fais, la victime d'une furie; mais, malgré l'attendrissement qu'elle me cause, tout cede en moi à l'idée insupportable des maux que Florizene, peut-être, vous prépare encore: bientôt mes forces me permettront de ne pas la craindre; bientôt, près de vous, ... Dieu! quel moment!... Quoi! mes yeux vous reverront!.... Stéphanie, Stéphanie! Non; je ne vous quitte plus: aux tourmens de l'absence se joindroient de trop vives alarmes. Je vous garantirai de l'abominable Florizene!... Que je plains Madame de Céléria! Depuis que j'ai montré cette lettre à mon pere, l'hymen qu'il desiroit, ne l'épouvante pas moins que moi; lui-même va dégager ma parole & la sienne. Plus d'obstacles enfin, si je n'en trouve point dans votre cœur. O vous, à qui, heureux ou malheureux, le mien appartiendra jusqu'à son dernier soupir, c'est de vous, à présent, de

vous ſeule, que dépend mon ſort!... Dieu! pourriez-vous craindre d'être à l'amant qui vous adore; de le voir toujours plus reconnoiſſant, toujours plus enivré de ſon bonheur, croire à chaque inſtant qu'il vient de l'obtenir pour la premiere fois; en jouir ſans ceſſe, & ſans ceſſe le ſentir mieux; ne vivre que pour vous, n'appercevoir que vous dans l'univers; à force d'amour, vous mériter, faire naître le vôtre, &, dans vos bras, ou à vos pieds, éprouver, quels que ſoient déja ſes tranſports, qu'ils peuvent encore s'accroître? Non; vous n'avez point de devoirs à m'oppoſer en ce jour; il n'y a que l'indifférence la plus invincible qui puiſſe m'accabler d'un refus cruel : mon déſeſpoir ne s'y méprendra point; & ſi tel eſt mon malheur..... O Stéphanie, je ne ſais point me prévaloir des conjectures d'Eléonore : mais nos cœurs (j'oſe m'en rapporter au mien, je ne crois, je ne conſulte que lui) nos cœurs ſont faits pour s'aimer; je dois, ſans doute, avoir pour rivaux, tous ceux qui vous ont vue : mais

nul ne peut vous idolâtrer, comme Ximenès; & votre réponſe fixera pour jamais ſa deſtinée.





LETTRE LXV.

De STÉPHANIE, *à* CLARENCE.

QU'AI-JE lu?..... quel ſecret affreux viens-je d'apprendre?.... Ne me demandez rien!.... Je crains de vous affliger, de vous inſtruire, de compromettre;.... je crains même de vous conſulter; vous voulez trop mon bonheur. Je me prive de vos conſeils, de ceux d'un pere: la tendreſſe de tous deux me ſeroit trop favorable. Il ne me reſte que mon déſeſpoir; & c'eſt lui qui me décide..... O ma chere Clarence, ce cœur, ce cœur déchiré, que, pour derniere épreuve, tous les feux de l'amour diſputent au devoir; c'en eſt donc fait, il va s'immoler, renfermer ſa douleur, contraindre ſes larmes: eh! peut-on trop ſe punir, lorſqu'on en fait répandre? J'expierai celles de l'amitié; je ſatisferai la haine: mon ſort horrible, en la déſarmant,

rendra peut-être à la vertu, celle... que dis-je?..... En vain m'abuserois-je? Un tel effort m'est impossible..... Fernand, pour moi, n'est-il pas l'univers? n'a-t-il pas tout anéanti pour mon cœur?.... Et je sacrifierois sa destinée! Ah! s'il faut être coupable,... ce n'est point envers l'amant qui m'adore! C'est à lui que je dois tout, son sentiment, le mien, des vertus, de funestes douceurs au comble de mes peines! oui, jusqu'au courage horrible de le mériter au prix du malheur, naît encore de l'excès de mon amour. Cependant, renoncer à lui, est trop peu; il faut qu'il ignore que ma seule consolation sera d'en souffrir plus que lui-même. L'art odieux de feindre, la dissimulation, le mensonge, voilà donc mon partage! Eh! qui peut m'imposer un tel supplice? Seroit-ce le Ciel? il abhorre l'imposture: la reconnoissance n'y oblige point; elle est coupable aux yeux de l'amour. Non, non; jamais!... Infortunée Stéphanie! où t'égarent tes vœux? N'est-il donc plus pour toi d'autre maître,

que cet amour ſatal, d'autre intérêt que le ſien? Reconnois les droits les plus ſaints: ſuffit-il de les chérir? Vois une amie conſternée, & qui va l'être davantage, ſi tu acceptes la foi qui fut promiſe à ſa fille! Pour te rendre un pere, pour ſauver ſes jours, elle a pu s'accuſer, offrir ſa vie: le ſang de cette femme généreuſe coule dans les veines de ta rivale; & tu héſites?.... Rougis, & n'accuſe que toi! Florizene, avant que ſa mere daignât t'adopter, Florizene étoit heureuſe; & ſans doute alors, elle méritoit de l'être. Ah! Clarence! d'où vient ſuis-je venue dans cette maiſon? Quelle fatalité m'y a conduite? que d'infortunés j'y fais? & combien je le ſuis moi-même!.... Eléonore, Eléonore! laquelle de nous deux eſt la plus à plaindre? Ainſi que moi, victime de l'amour, que ſon ſort & ſon courage, dont, hélas! je ſuis trop loin, me touchent & m'attendriſſent! Son repentir ſur-tout m'a pénétrée. Au degré où eſt le ſien, il n'eſt point de fautes qu'il n'efface: heureuſe, trop heureuſe, ſi je

pouvois l'en convaincre, adoucir du moins ſes regrets, ſes peines, ramener le calme dans ſon ame, &, lorſqu'elle ſe croit ſeule dans l'univers, la forcer d'y compter une amie! Déja j'ai volé à ſa retraite. Languiſſante, malade, ne ſortant de ſa chambre, que pour aller aux pieds des Autels, elle eſt inacceſſible, même à ſes plus proches. Impitoyable pour elle ſeule, puiſſe-t-elle ne jamais ſavoir combien ſes aveux,.... ſes aveux que j'eſtime, me seront funeſtes!.... O mon amie! Fernand ſoupçonne, il ſait, il eſt sûr peut-être,..... que ne puis-je vous dire!..... Souffrez cette réſerve cruelle: peut-être, juſqu'à nos épanchemens me ſeront bientôt interdits..... Clarence, Clarence! Cette dangereuſe lettre que j'ai reçue, le trouble qu'elle m'a laiſſé, l'eſpoir qu'il faut que je détruiſe, ma douleur, mes obligations, mes incertitudes, mes ſentimens, tout m'accable: un ſacrifice au-deſſus de mes forces, un ſacrifice épouvantable m'eſt impoſé, ſans doute, par la circonſtance. Eh bien! pour,

me sauver de ma propre foiblesse, déja trop dévoilée à celui qui en est l'objet, si je ne peux me suffire, s'il faut me résoudre,..... je choisirai le parti le plus affreux..... Chaque projet qu'enfante mon imagination troublée, dès que ma raison l'approuve, mon cœur le déteste. Il ne s'écoule pas une heure, pas une minute, que je n'imagine devoir m'apporter la certitude de la rupture du mariage de Mademoiselle de Céléria & de Ximenès;...... Est-ce donc à moi de la redouter? Dussé-je être condamnée au dernier des malheurs, je m'y dévouerois pour empêcher leur union: elle ne l'aime point; elle n'est pas digne,.... je tremblerois pour lui, si cet hymen.... Dieu! que vois-je? Madame de Céléria, baignée de larmes, entre chez moi: mon pere, pâle, tremblant, est avec elle!.... Chere Clarence! quel nouveau coup!.... Je succombe.

. . .

Plus d'espoir pour votre malheureuse amie! Ah! Clarence, Clarence! la na-

ture, l'amitié, pour moi ſeule funeſtes, ... l'une & l'autre m'ont perdue : qu'ai-je fait ? que deviendra Fernand ? Nos deſtins ſont affreux : je frémis de ſa douleur. Je le vois, ô mon amie, m'accuſer, ... hélas ! ſans me haïr. Mes larmes, mes ſanglots, ſes cris que j'entends, ſes plaintes juſtes, ſes regrets inutiles, l'horreur des miens, tant de maux réunis me laiſſent à peine la force de vous cacher ceux que je prévois..... Ai-je donc pu jurer à Florizene ?... Eh ! que lui devois-je, grand Dieu ! non que je ne lui pardonne ſes complots, ſes attentats, ce qu'a oſé ſa haine, ſon implacable orgueil, & tout ce dont elle me menace encore ; mais je veux qu'elle me ſache inſtruite de ſa coupable indifférence pour un mortel adoré de l'univers. J'irai lui déclarer que, ſi elle me laiſſe vivre, j'accepterai, ſans me reprocher rien, le don d'un cœur, que ſon dépit ſeul réclame. Oui, oui, je le ſens trop, à mon trouble, à mes terreurs ; oui, ma promeſſe fut inſenſée : le projet d'affliger mon amant, l'ame de ma

vie, le Dieu de mon cœur, le ſeul être qu'il ait pu diſtinguer, ce projet affreux ne s'accomplira point.... O mon amie ! j'outrage même le Ciel :... je ne ſais ce que je deviendrai, où je ſuis, ce que je ſens..... Eh quoi ! une mere trop vertueuſe, & trop vraie, ſur-tout, pour n'être pas trompée ſur le compte de ſa fille, une mere ſi tendre ſeroit déſabuſée, & le ſeroit par moi ! Malheureuſe, j'enfoncerois le poignard dans le ſein d'une femme charmante, qui m'a recueillie, ſecourue, prodigué des ſoins généreux ; &, ce qui eſt bien plus encore, des ſentimens qu'elle me conſerve !... Elle m'aime, elle eſſuya mes larmes ; & j'aurois vu en vain couler les ſiennes ?... Je ſerois un obſtacle invincible à ſon bonheur, à celui de mon pere !... O mon amie, ma généreuſe, ma tendre amie ! la ſcene douloureuſe qui vient de ſe paſſer, ne me laiſſe que le choix entre leurs maux & les miens. Lorſque tous deux interrompirent mon entretien avec vous, leur douleur acheva de m'accabler. Qu'il fut terrible le

ſilence que nous avions peine à rompre ! La Marquiſe enfin me préſenta une lettre qu'elle venoit de recevoir du Duc Ximenès, & que Florizene, croyant ou feignant de croire pour elle, avoit lue la premiere. Le Duc, en peu de mots, lui rendoit ſa parole, reprenoit & la ſienne & celle de ſon fils, & n'appuyoit fortement que ſur le regret de ne pas appartenir à Madame de Céléria. Quoique je duſſe m'y attendre, pénétrée de ſon affliction, de celle de mon pere, je veux dire quelques mots ; ils expirent ſur mes levres tremblantes. La Marquiſe fait le mouvement de ſe jetter à mes genoux ; Milord l'en empêche : il tombe aux ſiens ; & moi, défaillante, inanimée, que n'expirai-je alors ! Dès que j'en eus la force, qu'exigez-vous de la malheureuſe Stéphanie, m'écriai-je ? Prononcez l'un & l'autre ! elle vous remet ſon ſort : ah ! ſa vie eſt à vous. Mon pere ne put me répondre, qu'en me ſerrant dans ſes bras, avec une ſorte d'effroi. Votre vie eſt la nôtre, s'écria la Marquiſe, d'une

voix étouffée par les ſanglots. Ma chere Stéphanie, ma fille, ſouffrez ce nom ; mon cœur vous le donna toujours : mais le Ciel me fit mere d'une infortunée, que l'on brave, que l'on abandonne pour vous. Je l'ai en vain exhortée au courage ; l'amour le lui rend impoſſible.

Florizene a ſu perſuader à cette ame céleſte, à cette ame crédule, puiſqu'elle eſt ſenſible, que ſes jours dépendent du retour de Fernand : la Marquiſe ſe flatte, ſi je lui ôte tout eſpoir, qu'il reprendra ſes premieres chaînes. Je réclame, ajouta-t-elle, votre amitié, votre pitié même : rendez à une mere au déſeſpoir, ſa fille qu'elle eſt prête de perdre !

Je ne crains point de vous l'avouer, ajouta-t-elle, maudiſſant le jour où j'ai connu Stéphanie & Roſemont, dans la fureur qui l'égare, elle m'accuſe moi-même : mais elle vous aima, & trop à plaindre pour être coupable, elle eſt digne d'intérêt, elle l'eſt au moins d'indulgence.... Dieu ! pouvois-je l'éclairer ? Quel que fût

mon état déplorable, quels que fussent mes combats, & le déchirement de mon cœur, je lisois dans les yeux de mon pere ce qu'il attendoit du mien : j'allois m'y conformer, tout promettre..... Florizene alors paroît, l'air aussi terrible que dans ce songe dont vous avez partagé la terreur. Félicitez-vous, me dit-elle, de l'outrage que je reçois!... Depuis long-tems vous me le prépariez; &, si je me bornois au soupçon, c'est qu'il me sembloit trop honteux pour vous, de n'être venue dans une maison où l'on vous a accueillie, avant de savoir que vous y eussiez d'autres droits que l'infortune; de n'y être venue, dis-je, que pour y porter le trouble, la discorde, l'infidélité, la mort! Elle me sera plus douce que la vue d'une trahison qui vous rend odieuse à l'univers, autant qu'elle me rend misérable; mais dont l'atrocité, du moins, ne blessera pas long-tems mes yeux. D'un mot, d'un seul mot, je pouvois la confondre. Sa mere, une bienfaitrice, une amie, désarma mon cœur; je préférai mon sup-

plice. Je respecte en vous, lui dis-je, celle qui vous donna le jour: & la reconnoissance & l'amitié ont du pouvoir sur moi.... Plus que vous ne le pensez, j'en donne des preuves. Je n'ai flatté, d'aucun espoir, l'amour de Fernand: il se dégage envers vous.... Quelle que soit la cause de son changement, je n'en serai point le prix. Je le jure à l'objet qui doit vous être sacré; & vous lui avez, dans ce jour, plus d'une obligation. Surprise, inquiete même à ces mots, elle ne tarda point de joindre ses excuses à celles de sa mere, dont je ne vis jamais mieux l'amitié pour moi. Milord Rosemont reçut, de la part de l'une & de l'autre, les mêmes assurances de regrets; & il ne les crut pas également sinceres, quoique cependant je lui aie caché des horreurs, dont la conviction m'est bien pénible: il en seroit accablé. O ma chere Stéphanie, me dit le meilleur des peres! dès que nous fûmes seuls, il ne convient plus à vous ni à moi de rester dans cette maison. Ce n'est pas assez encore, il faut

abandonner l'Eſpagne. Ximenès change : on ſaura que vous en êtes la cauſe ; bientôt on vous accuſera d'en être complice. Vous avez le courage de renoncer à lui : je vous reconnois , vous admire, & vous plains. Mais que ſais-je ? il eſt libre, & vous l'êtes ; vous en devez, l'un & l'autre, un compte plus ſévere de vos démarches : que ſais-je ? ſi vous demeurez à portée de vous voir, Florizene, le public, la Marquiſe, auroient peut-être l'injuſtice de craindre que ſon amour ne triomphât de vos réſolutions. La fortune, les grandeurs, tout ce qui m'eſt offert dans ces lieux, un ſentimen même, plus puiſſant ſur moi que l'ambition, depuis, (je ne vous apprends rien, ſans doute,) depuis, dis-je, que j'ai revu la Marquiſe, je le ſacrifie à ma tendreſſe pour vous : l'honneur nous en fait un devoir. Arrachons-nous à un ſéjour trop redoutable : puiſſé-je vous en adoucir les regrets ! Ne craignez point les miens..... O ma fille, ma chere fille ! je retrouverai tout en vous. C'eſt à moi, m'écriai-je, à

moi seule, de me vaincre.... Mon pere, mon respectable ami! non, vous ne connoissez pas encore le cœur de votre fille. Mes larmes m'empêcherent de poursuivre, les siennes, de me répondre. Il m'ouvrit ses bras; je m'y précipitai: j'y puisai des forces...... Quelles forces, ma Clarence! Dieu! ô Dieu! qui savez ce qu'elles me coûtent, daignez donc inspirer aussi à Fernand celle de punir mon ingratitude, au lieu de la pleurer; de percer le cœur qu'il va croire barbare!... Qu'expirante, de sa main, l'adorant, lui rendant grace, je puisse mourir, connue, regrettée par lui! vain espoir!.... Eh bien! je serai, du moins, je serai, je le répete, plus malheureuse que lui-même. Condamnée à l'affliger, je ne veux que des tourmens. Les plus horribles, je les préfere: je le forcerai à me plaindre. Je vengerai l'amour, en m'immolant à la nature. Je ne quitterai point des lieux, chers à l'auteur de mes jours, & où il a retrouvé tout.... En est-il, d'ailleurs, où Fernand, inspiré par son cœur, attiré par le mien, ne

me découvrît, & ne sût l'emporter sur mes promesses ? Pour les remplir, je ne vois qu'un moyen : je me lierai par des devoirs si affreux..... Je frissonne; mes larmes coulent, mes sanglots me suffoquent : n'importe, je subirai l'horreur de ma destinée : il le faut; tout le veut :.... elle aura un terme; cette idée me console.... Que me parle-t-on du Duc de Médina ? je ne le hais point..... Heureuse, trop heureuse, au comble du désespoir, de me sentir un éloignement, une aversion, un effroi injuste ou non, qui me décide !... L'usage de la raison m'est ravi : je ne sais ce que je souhaite, ce que je ferai..... Puisse, puisse mon pere, aux yeux duquel ma tristesse m'a donné la force de paroître tranquille, puisse-t-il ne jamais lire dans mon ame ! il ignore ce que je médite. Félici m'a fait demander la grace de me voir : Félici ! Félici !... O Clarence ! qu'il vienne ! je l'attends. Mon amie, ma tendre amie,... rassurez-vous : on vient,... on l'annonce.... Le voici : je me meurs...



LETTRE LXVI.

De Miss CLARENCE, à la Marquise DE CÉLÉRIA.

AH! Madame, daignez, daignez m'entendre! je ne prends conseil que de mon désespoir. Vous êtes sensible & généreuse: non, je ne crains point de vous implorer en vain. Dieu! S'il étoit trop tard!... Je tremble; & vous-même,... vous-même, hélas! frémissez!.... Stéphanie qui vous intéresse, & qui m'est si chere, cette infortunée, qui se sacrifie à vous, à votre fille,... à Florizene, ô Ciel!... pardonnez à mon trouble! Craignant tout, pour l'amie la plus aimée, je mérite votre indulgence... Madame, empêchez, du moins, qu'elle ne s'unisse à un homme qui va rendre sa destinée affreuse, à l'homme le plus faux, sans doute, le plus cruel, à Félici, enfin! je le juge mieux qu'elle. Trompée par les sentimens

& le souvenir des services qu'il a rendus à son pere, elle croit l'estimer, quoique son cœur l'éclaire, quoique que ce cœur ne puisse vaincre l'aversion qu'il lui inspire :... loin d'être de moitié dans sa reconnoissance, je ne partage que cet éloignement invincible, &, croyez-moi, qui ne sera que trop justifié, soit qu'il obtienne Stéphanie,... (lui, grand Dieu !) soit que ma lettre, mes instances, mes supplications arrivent assez tôt pour détourner le plus grand des malheurs. Tout, dans la derniere lettre qu'elle m'a écrite, tout me l'annonce. J'ignore, dans l'état où je suis, comment j'ai pu retrouver des forces pour vous demander la vie ? Oui, Madame, elle est attachée au sort de mon amie. On ne fut jamais aussi à plaindre.... Vous ne savez pas combien son ame est sublime, combien elle est courageuse, jusqu'à quel point elle s'immole ! & à qui ?.... Elle vous doit tout, & ne peut être plus admirable que vous le fûtes envers elle ; mais, plus elle adore son pere & vous, moins l'un & l'autre vous

devez permettre des nœuds horribles, auxquels, pour ne vous point désunir,.... déja peut-être elle s'est dévouée.... O Dieu!... mes larmes, hélas! & les vôtres, & celles de l'auteur de ses jours, doivent couler à jamais, s'il faut que cette union.... Ne pouvant être à ce qu'elle aime, c'est la plus redoutée qu'elle choisira. Avant de mourir des maux qu'elle lui cause, les éprouver tous, est le vœu de son cœur. Mais pensez-vous, pouvez-vous croire, qu'en se faisant votre victime, elle rende à sa premiere chaîne l'amant qui l'idolâtre? Ce n'est point Stéphanie que l'on cesse d'aimer. Fernand, s'il en étoit capable, seroit vil à mes yeux, & ne tarderoit point de l'être aux vôtres. Le cri de la nature s'est fait entendre le premier: l'amitié, l'humanité même, la justice enfin, auront leur tour. Voyant souffrir sa fille, craignant de la perdre, une mere à dû s'épouvanter; & jusqu'à votre vertu, tout est funeste à votre amie. A sa place, vous vous seriez sacrifiée comme elle: vous avez ac-

cepté ce que vous auriez offert, & n'avez pas ſongé, j'oſe le dire, que Mademoiſelle votre fille, & Ximenès, fuſſent-ils unis, ne peuvent plus déſormais être heureux; qu'un époux ingrat eſt le comble de l'infortune; que, plus elle auroit aimé le ſien, plus ils auroient ſouffert tous deux. Votre cœur, partagé entre Stéphanie & l'être que vous avez porté dans votre ſein, les croyant livrés au même amour, & aux mêmes douleurs, ce cœur héroïque & tendre a fait ſon devoir. Il a pu craindre, ſans doute, qu'on ne vous accusât d'avoir préféré votre fille d'adoption, à celle qui a ſur vous les droits du ſang. En un mot, Madame, votre conduite, dictée par l'honnêteté, autoriſée par votre poſition, quelles que ſoient votre erreur & ma peine, forceroit mon cœur à l'eſtime, quand elle ne vous ſeroit pas offerte par le plus doux attrait. Cependant, vous m'avez acceptée pour amie; ce bienfait me fut cher; Stéphanie me l'eſt plus que tout au monde: ce double titre m'impoſe des devoirs, des de-

voirs affreux..... Daignez cacher à Stéphanie ce que ſon intérêt & le vôtre même me forcent à vous découvrir...... Ah! Madame, qu'il m'en coûte! Le pourrai-je? je le dois;... il le faut. Sachez,... oui, ſachez que Mademoiſelle de Céléria auroit fait ſon bonheur, d'appartenir à un autre que Ximenès, ſi elle n'avoit conſulté que ſon penchant. J'en mépriſerois l'objet, s'il m'en avoit fait l'aveu. Je trahis ſon ſecrét; mais il ne me l'a point confié. Une lettre, qu'il a perdue, m'a inſtruite; elle me fut remiſe, après ſon départ de Londres, par une de mes parentes, que ſon extrême jeuneſſe empêcha de réfléchir ſur l'indiſcrétion de lire & de garder un billet qui ne s'adreſſoit point à elle. Un Dieu peut-être a tout conduit. Jamais, toutefois, ſans des circonſtances trop cruelles, ce myſtère ne ſeroit ſorti de mon cœur. Il reſſent la peine du vôtre; il ſe déchire, en vous envoyant le billet écrit au Chevalier, dont vous ne reconnoîtrez que trop les caractères.

Florizene,

Florizene, au Chevalier de Rosenne.

Je condamne,..... que dis-je? je déteste les raisons de votre silence. *Mon hymen prochain, des soins de convenance*, des devoirs que vous dites respectables, vous paroissent un obstacle à ceux de l'amitié?. Ce langage est celui de la froideur ou de la jalousie...... Eh bien! je veux croire une fois ce que je souhaite, & vous délivrer des craintes que je vous suppose. Mon cœur ne verra jamais dans Ximenès, qu'un époux: un autre m'enchanta, dès le premier instant où je l'apperçus. Mes yeux, mes lettres, mes reproches, le lui ont dit, & sur-tout ma fierté vaincue, en est la preuve; mais en est-il bien digne? l'ingrat! A-t-il su deviner les sentimens qu'il a fait naître; & s'il les devine, s'occupe-t-il de les partager? Vous, Chevalier, vous devenu mon confident, osez chercher encore des prétextes vains, pour ne me pas répondre!... Vous n'auriez plus d'excuse à mes yeux; &

je ſens qu'il en coûteroit, ... même à mon cœur, pour vous trouver coupable. Adieu !

(*Ici reprend la lettre de Clarence.*)

QUELLE confidence, hélas ! ai-je oſé faire au cœur le plus vertueux ? Mais, quoiqu'elle ſoit horrible, elle étoit trop néceſſaire. Croyez du moins, Madame, je vous le jure, que Stéphanie ne la partage point; ſes périls me l'arrachent. Je ſais, ſi elle pouvoit en avoir connoiſſance, quelle ſeroit l'amertume de ſa douleur, & combien peut-être je l'indiſpoſerois contre moi! N'importe: je préfere ſon bonheur à tout, ... à ſon amitié même, à d'autres intérêts puiſſans, dirai-je, à ceux de l'amour ? . . . . Me faiſant gloire de répondre à la confiance dont vous m'avez honorée *, je ne vous cacherai point la peine que j'éprouve, lorſque je trahis un

* Madame de Céléria permit à Stéphanie, de confier à Clarence le ſecret de ſon ſentiment pour Milord Roſemont.

ſecret (tout en sûreté qu'il eſt dans le cœur d'une mere), qui appartient au mortel, que je diſtingue le plus, ... que j'aime peut-être; & qui, ſans doute, va m'en vouloir à jamais........ La préférence que je donne à Stéphanie, & ſur-tout à Stéphanie malheureuſe, ſur le Chevalier, n'empêche point que lui ſeul ne pût me rendre chere la perte de ma liberté. Toutes ſortes de raiſons me déterminent néanmoins à ne m'engager jamais (& je n'héſite point, Madame, à vous le dire), s'il étoit poſſible que M. de Roſenne fût heureux avec Mademoiſelle de Céléria, je ſurmonterois la douleur d'apprendre leur hymen; il rendroit au bonheur, & Stéphanie, & ſa charmante bienfaitrice: & que ne puis-je en former le vœu? non, qu'aucun retour ſur moi-même m'en éloigne: mais, je ne dois que vous éclairer ſur les ſentimens véritables de Mademoiſelle votre fille. Le ſort & votre prudence diſpoſeront des événemens. Je m'interdis au reſte toutes réflexions ſur les droits de l'amante la plus

tendre & la plus adorée : je n'insiste que sur l'importance de ne point permettre à sa générosité, à son courage, à sa vertu, d'attenter contre elle, au point de s'unir à l'homme, qu'elle ne pourroit, & peut-être qu'elle ne devroit jamais aimer. Dans l'accablement où me jettent ses chagrins & les vôtres (sur-tout lorsque c'est moi qui vous afflige), portant, avec plus d'impatience que jamais, les entraves qui me retiennent loin des lieux où vous souffrez, hélas ! je l'avoue, l'inutilité de mes regrets, de mes craintes & de mes larmes, me rend la vie un fardeau auquel je ne tiens plus, si ce n'est par l'espoir, trop souvent trompé, de voir Stéphanie heureuse, & vous, Madame, s'il se peut, autant que vous le méritez ! Daignez ne me point haïr ; daignez me plaindre & me pardonner ma lettre ! Je pleurerois le reste de ma vie, la perte de votre bienveillance.

P. S. Je vous soumets quelques lignes pour M. de Rosenne ; je me suis crue obli-

gée de ne lui point taire l'eſpece d'uſurpation, dont je ſuis coupable envers lui;... ou plutôt, Madame, je vous conjure de lui dire, en mon nom, ce que vous jugerez convenable. Craignant ſa réponſe, mécontente de mon billet, je viens de le déchirer. Vos bontés me ſerviront mieux; je m'en repoſe entiérement ſur elles: enfin, je vous demande une derniere grace. Incertaine du ſort de mon amie, c'eſt à vous, Madame, que j'adreſſe une lettre pour elle, hélas! qui ne ſeroit qu'affligeante & ne peut plus lui être remiſe, s'il faut que je vous aie implorée trop tard. O Ciel! ſi ſes maux ſont à leur comble, y ſuccomber la premiere, ſera mon ſeul eſpoir.





LETTRE LXVII.

De Dom ALMANDA, à Dom LOPE.

VOTRE arrivée, dites-vous, & celle de Fernand, suivront de près votre lettre : il se livre au plus doux espoir, & vous le partagez.... Ah ! Dom Lope ! quel espoir trompeur !... Tremblez ! retenez Fernand ; il ne faut point qu'il parte : c'est à l'amitié de trouver des prétextes qui l'arrêtent. Rien de plus essentiel pour lui, pour tous ceux dont il est aimé, que du moins jusqu'à ce que j'aie pu le voir ;... l'aspect de ces lieux lui seroit horrible. Apprenez, j'hésite à vous le dire, apprenez qu'aujourd'hui même, Félici va recevoir la foi (ô courage trop héroïque !) de l'infortunée Stéphanie :... à peine aura-t-elle prononcé le serment fatal que, par son ordre, je m'éloignerai à l'instant, pour aller vous rejoindre, seconder vos soins près d'un ami, le

consoler, s'il se peut, & lui remettre quelques mots de la main la plus chere. C'est la vertu qui les a dictés; elle ne commande point d'être barbare....... Gardez-vous sur-tout de désapprouver Stéphanie. Je l'avois trop prévu, qu'une fois instruite des sentimens de Ximenès, elle s'en puniroit bientôt de la maniere la plus cruelle. Je redoutois la force de son ame; j'étois certain que, sans nul ménagement, elle l'exerceroit contre elle seule, si la reconnoissance lui en faisoit un devoir.

Dès qu'on apprit la rupture du mariage de Florizene; humiliée, on la plaignit; auparavant, on la haïssoit. Cette foule de sots, qui, au hasard, blâment ou applaudissent; cette autre, moins nombreuse & plus vile, de méchans, les gens foibles, les femmes sur-tout, & les envieux, accuserent Stéphanie. Toutes sortes de faussetés se répandirent sur son compte. On les crut, ou l'on feignit de les croire; & elles s'accréditerent. Renfermée alors, évitant Florizene, la Marquise même, Dona Almanza

& moi, n'ayant d'appui qu'elle ſeule, elle méditoit déjà le plus affreux ſacrifice; elle s'y eſt enfin déterminée. Quoique, devant ſon pere, elle contraignît ſa douleur, elle n'avoit pu tromper ſa tendreſſe. Inquiet pour une fille qu'il adore, il avoit réſolu de fuir avec elle, d'abandonner les eſpérances de ſon ambition, peut-être de plus cheres, & de s'exiler, une ſeconde fois. Quelqu'affligé que je fuſſe de ce projet, pouvois-je le combattre? Comme lui, je penſois, que, dans la poſition de ſa fille, non-ſeulement elle devoit quitter une maiſon, où, ſans être coupable, elle avoit, pour prix des bienfaits, porté le trouble & la peine; mais, je convenois, de plus, avec ſon pere, que l'intérêt de ſa gloire & l'empire de la reconnoiſſance l'obligeoient encore de renoncer à la patrie de Ximenès. Roſemont par cette fuite, perdoit tout, l'appui de nos Souverains, l'amitié de Félici, des bontés plus néceſſaires à ſon bonheur: il ne fut pas même ébranlé par ces réflexions. Il n'enviſageoit que ſa fille, &,

en s'immolant, la premiere, elle a su, du moins, accorder le devoir & la nature. Fixée, désormais, en Espagne, par des nœuds, sans doute, horribles pour son cœur, elle force son pere d'y rester; & toutefois, craignant qu'il n'y mît obstacle, ce n'est qu'en donnant sa parole à Félici, qu'elle s'est assuré l'aveu de l'auteur de ses jours. J'avois vu, avec chagrin, Rosemont desirer cet hymen; & je ne lui avois point caché, alors, l'opinion inquiétante des Espagnols, sur le compte de ce Ministre. Rosemont, qui juge les hommes, non, sur les bruits vagues & incertains de la multitude (il les dédaigne même jusqu'à l'opiniâtreté); mais, sur leurs actions, sur leur conduite (& en effet, toute celle de Félici, relativement à lui & à sa fille, a été parfaitement noble & soutenue), Rosemont, dis-je, confirmé, d'ailleurs, dans son estime pour Félici, par celle d'un grand homme, m'opposa l'amitié que lui conserve le Cardinal, de très-grandes places, la fortune étonnante qu'il a faite, enfin son mérite

personnel. Voilà, dit-il, ce qui excite l'eſpece de déchaînement général, dont vous avez ſouvent été le témoin; & il ſe fonde d'autant plus, à n'y avoir aucune confiance (puiſſe-t-il n'être point dans l'erreur!), qu'il m'apprit, à ce ſujet, combien Fernand, de tous les mortels celui qu'il admire le plus, celui (s'il n'avoit conſulté que ſon cœur) qu'il auroit choiſi pour gendre, combien ce héros étoit lui-même calomnié *; & voilà, par exemple, ce qui me confond! Je n'ai jamais entendu que ſon éloge. Cependant, Roſemont, trop ſûr que ſa fille ſouhaitoit de ne s'engager jamais, qu'elle ne pouvoit, qu'elle ne devoit point être à Fernand, que l'hymen de Félici lui ſeroit auſſi odieux que tout autre, n'avoit confié ſes regrets qu'à moi. Stéphanie ne pouvoit, tout au plus, que les ſoupçonner. Enfin, je m'étois chargé, avec la plus vive douleur, des préparatifs

* Il l'étoit, près de Roſemont, par les ſoins de Félici. On voudra peut-être bien ſe rappeller que les amis d'Alvarès étoient les exécuteurs de l'ordre de ce Miniſtre artificieux.

de leur départ ; c'étoit la France, qu'il avoit choisie pour refuge : il venoit de quitter sa fille. Après une scene, que je ne vous répéterai point, la plus touchante, de la part de la Marquise, & la plus horrible, de la part de Florizene *, dès que Stéphanie fut seule (pendant que son pere & moi nous étions ensemble), Félici lui fait demander de la voir ; elle le permet : il arrive, avec le Cardinal Ximenès. Ces deux Ministres lui apprennent que leurs Souverains, quel que soit l'époux qu'elle préfere, lui accordent une dot si considérable, que vous en serez vous-même étonné. Félici ajoute alors, avec le désintéressement le plus généreux, que cette grace, dont je sais qu'elle lui a l'obligation toute entiere, la dégageoit, envers lui, de la compassion même d'un amour qu'elle ne vouloit pas écouter ; que s'il osa, lorsqu'elle étoit sans fortune mettre la sienne à ses pieds, tout espoir

* Une lettre de Stéphanie rend compte à Clarence de cette scene si cruelle.

maintenant lui étoit interdit. Que n'ajouta point le Cardinal, en faveur de son parent? Vous connoissez la séduction de son esprit: il fit valoir ce sacrifice; il ne dissimula point à Stéphanie, qu'Isabelle & Ferdinand avoient été déterminés par les sollicitations du Comte. Comme il a des vertus, il en suppose; & il peignit fortement celles dont Félici (je dois en convenir) a fait preuve dans cette occasion. Puisse-t-il ne les point feindre! Stéphanie, dans cet entretien, parut au Cardinal bien plus qu'une mortelle. La juste admiration, avec laquelle il en parle, est digne de lui: mais, quel fut l'étonnement de Milord Rosemont, quel fut le mien, d'apprendre, par la joie du Cardinal & par les transports du Comte, que Stéphanie venoit d'accepter (si Milord daignoit y consentir), les vœux de celui qu'il appelle son bienfaiteur! Sans être ingrat, il ne pouvoit l'accabler par un refus. Stéphanie exigeoit l'aveu de son pere; le Cardinal & Félici l'imploroient: le malheureux Milord fut forcé de se rendre.

Elle, cependant, montroit un visage tranquille ! Sa pâleur seule annonçoit l'état de son ame. Sa voix étoit affoiblie, & sa contenance ferme. Elle essuyoit les pleurs de Rosemont, ceux de la Marquise & de Dona Almanza. Le Cardinal n'a pu se défendre de la plus vive émotion ; &, pour moi, je ne puis bien vous dire encore ce que je sens, ce que j'éprouve, ce que je redoute. O sublime Stéphanie, fasse le Ciel que le cœur de Félici soit digne de ce qu'il obtient ! qui ne deviendroit vertueux près d'elle ?.... Eh quoi ! dans une heure, le serment irrévocable sera prononcé! Félici sera son maître, & peut-être, son tyran ! Je frissonne ; mon effroi est égal à mon attendrissement..... Les alarmes de Rosemont, quoiqu'il s'abuse plus que nous, ses alarmes sont cruelles .... Non, il n'appartient qu'à un sexe enchanteur d'atteindre à tant de vertus..... Mais, hélas ! par malheur, lorsqu'il contrarie la nature, lorsqu'il s'abandonne au vice, il nous surpasse encore ; & deux exemples trop frappans de ce qu'il est,

dans le bien, comme dans le mal, s'offrent ici à mes yeux.... Stéphanie, Ximenès, que je vous plains, & vous aussi, sensible & généreux Dom Lope!... Dona Almanza tremblante m'avertit que voici la cérémonie qui s'apprête : l'instant terrible est arrivé. Ah? Dom Lope! Dom Lope!.... au lieu de prendre du repos, je pars, à l'entrée de la nuit. Bientôt, je serai près de vous. Le Chevalier de Roserine, pénétré des vertus & de la situation de Fernand, vient avec moi. Adieu, il faut vous quitter. On n'attend plus que le Cardinal; c'est lui qui unira les deux époux. Hélas! prêt d'être sexagénaire, & né sensible, je dois connoître la peine....... mais, je ne me suis jamais senti si accablé.

P. S. Sans parler de ma lettre à Dom Fernand, montrez-lui quelque crainte que son bonheur ne soit troublé par des circonstances inévitables; & ne craignez pas qu'il puisse être instruit, avant mon arrivée. Ce n'est que d'aujourd'hui, que la nou-

velle éclate : rien n'a été plus ſecret, juſqu'à ce moment.

FIN de la ſeconde Partie.

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST,
Imprimeur du Roi, place Cambrai.





